ECOLE DE CAVALERIE.

TOME SECOND.

ECOLE DE CAVALERIE;

CONTENANT

LA CONNOISSANCE, L'INSTRUCTION, ET LA CONSERVATION

DU CHEVAL.

Par M. DE LA GUERINIERE, Ecuyer du Roi.

TOME SECOND.



A PARIS,

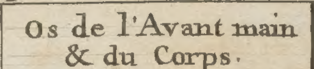
Par la Compagnie.

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Jalerio Sampiero

Chez
- DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
- PRAULT, fils aîné, Quai de Conti.
- GANEAU, rue Saint Severin.
- DURAND, rue du Foin.
- DELORMEL, rue du Foin.
- HOCHEREAU, aîné, Quai de Conti.
- ROBUSTEL, Quai des Augustins.
- PISSOT, Quai de Conti.



Os de l'Avant main & du Corps.

1. *Machoire Superieure.*
2. *Machoire Inferieure.*
3. *Dents Machelieres.*
4. *Crochets.*
5. *Coins de la Machoire infer.e*
6. *Mitoyennes de la Machoire inf.*
7. *Pince de la Machoire infer.e*

N.a les dens de la Sup.e sont brisées.

8. *Portion de la Machoire infer.e que l'on nomme os de la ganache.*
9. *Condile de la machoire.*
10. *Fosse ou Orbite de loeil.*
11. *Le Zigoma.*
12. *Pinnes du nez.*
13. *Tete ou condile de l'occiput.*
14. *Atlas ou 1.e Vertebre.*
15. *le Pivot ou la 2.e Vertebre du col.*
17. *Les 12 Vertebres du Garot.*
18. *les 6. Vertebres qui achev.t le dos*

ooo Les Cotes.

19. *Los de la poitrine ou le Sternum.*
20. *Coudes ou angles forme par la jonction des Côtes et de leurs apendices cartilagineuses, qui unissent les Côtes au Sternum.*

21. 22. 23. 24. 25. L'omoplate la palette, ou le paleron.

21. *La Cavité Susépineuse.*
22. *l'Epine de l'omoplate.*
23. *La Cavité Sousepineuse.*
24. *Le Col de L'omoplate.*
25. *La tête dans la quelle est une cavité ou roule la tête de l'humerus.*
26. *L'humerus ou le bras proprement dit.*

27. 28. Lavant bras.

27. *Le Coude ou l'os Cubital.*
28. *Le Rayon. Ces 2. os sōt soudé ensemble.*
29. *Les os du genou.*
30. *Le Canon.*
31. *L'une des 2 Epines du Canon.*
32. *Los du paturon.*
33. *Los de la Couronne.*
34. *Le petit pied ou le Noyau.*
16. *Les 5 autres Vertebre du Col.*

LE SQUELETTE DU CHEVAL
Dessiné d'après celui de l'Academie des Sciences.



Os de l'Arriere-main.

35. *Six Vertebres des lombes ou Reins, qu'on appelle communement le Rognon.*
36. *Cinq ou six Vertebres ossifiées ensemble qu'on apelle los Sacrum.*
37. *Fin de los Sacrum et le commencement de la queue Ces Vertebres ont peu de jeu*
38. *les os de la queue qui jouent beaucoup plus librement.*
39. *Les os des yles ou du Bassin.*
40. *Os Pubis.*
41. *Femur.*
42. *Rotule c'est ce qu'on apelle le grasset.*
43. *Los de la cuisse ou Tibia*
44. *Os peroné*
45. *Os du jarret*
46. *Os de la Poulie*
47. *Quatre autres os du jarret*
48. *Epine du Canon*
49. *Le Canon &c*

Parrocel del Sculp



ECOLE DE CAVALERIE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hippostéologie, ou Traité des Os du Cheval.

QUOIQUE cette Partie ait été traitée par plusieurs Auteurs, on peut assurer cependant, qu'aucun n'a été copié dans cet Ouvrage, & que la description de chaque os a été faite sur le squelette même du cheval.

Pour suivre l'ordre auquel on s'est assujetti, ce Chapitre sera divisé en trois Articles, dont le premier traitera des Os de l'avant-main : on parlera des os du corps dans le second ; & nous examinerons ceux de l'arriere-main dans le troisiéme.

Mais avant que d'entrer en matiere ſur les os du cheval, il eſt à propos d'expliquer quelques termes qui pourroient ſembler barbares; mais dont nous ſerons obligés de nous ſervir dans la ſuite, parce qu'ils y ſont conſacrés.

Toutes les parties du corps de l'animal peuvent ſe rapporter à une ſeule, comme la plus ſimple, que l'on nomme, FIBRE, FIBRILLE, FILAMENT, FIL ou FILET. C'eſt une partie étendue en longueur, & à laquelle l'imagination donne peu d'épaiſſeur, & encore moins de largeur.

Selon que ces fibres ſont différemment arrangées, on leur donne différens noms, parce qu'elles forment différentes parties.

Lorſqu'elles ſont pluſieurs enſemble, rangées ſur un plan parallele, croiſées & entrelacées par d'autres perpendiculaires ou obliques, elles forment les membranes.

Sont-elles rangées pluſieurs enſemble en forme de cylindre, comme les douves d'un tonneau, & entrelacées par d'autres fibres, ou en orle * ou ſpirales, elles forment des tuyaux que l'on appelle *Vaiſſeaux*.

Imaginez un vaiſſeau replié autour de lui-même en forme de peloton, lequel ſe diviſe à la ſortie en deux branches, dont l'une ſépare une liqueur ſuperflue ou néceſſaire à d'autres uſages, & l'autre rapporte à la maſſe du ſang le reſte de la liqueur qu'il a apportée, & vous aurez l'idée de la glande que les Anatomiſtes appellent *Conglobée*.

Si le vaiſſeau ſépare une liqueur ſuperflue,

* *Orle eſt la figure que décrit la ligne qui paſſeroit dans toutes les dents d'une roue d'horloge.*

comme l'urine, la ſueur, &c. on l'appelle EXCRETEUR : s'il ſépare une liqueur utile, comme la bile, la ſalive, on le nomme SECRETEUR.

De l'amas de pluſieurs de ces glandes réunies, naiſſent les conglomerées.

Les fibres réunies en un ſeul faiſceau blanc, qui remonte juſqu'au cerveau en ſe joignant à d'autres, ſemblablement compactes & ſerrées, ſans former de cavité ſenſible dans les troncs, après la réunion de pluſieurs de ces paquets joints enſemble, elles ſont les nerfs deſtinés à porter le ſentiment & peut-être le mouvement dans toutes les parties.

On en trouve dans le même ordre, qui par leur réunion, forment auſſi un corps blanc; mais devenant plus lâches, moins ſerrées par une, quelquefois par les deux extrémités, forment une maſſe ou ſubſtance rougeâtre par le ſang dont elle eſt abbreuvée, que l'on nomme muſcle ou chair, & le corps blanc s'appelle *Tendon*.

Lorſque cette maſſe rougeâtre ne s'y trouve point, & que ces fibres ne viennent point prendre leur origine dans le cerveau, ce ne peut être qu'un ligament; ils ſervent communément à unir deux os enſemble, & quelquefois à donner attache à quelque viſcere.

Un muſcle a quelquefois deux tendons, & un tendon ſe trouve auſſi quelquefois entre deux extrémités muſculeuſes : ces mêmes fibres muſculeuſes, imitant la figure circulaire ou d'un anneau, s'appellent SPHINCTERES, du mot grec *ſphigctir*, qui ſignifie ANNEAU.

De ces vaiſſeaux, il en eſt qui ont naturellement & ſans interruption un batement ou une vibra-

tion que l'on appelle *Pouls* à PULSU ; ce ſont les artéres, qui portent le ſang du cœur à toutes les parties du corps ; celles qui le raportent des extrémités, n'en ont point, & s'appellent *Veines*.

Il y a encore d'autres vaiſſeaux deſtinés à porter ou contenir d'autres liqueurs, mais ils ont tous le nom commun de SECRETEURS ou EXCRETEURS, & la liqueur qu'ils contiennent, ſuivant ſa qualité, en caractériſe le nom particulier.

L'Anatomie moderne à pourtant donné à ceux deſtinés à la circulation de la lymphe, celui de veines & d'artéres lymphatiques.

On entend par lymphe la partie du ſang qui ſe coagule dans la poëlette, & ſe liquéfie à une chaleur douce, au lieu qu'elle ſe durcit à un feu violent.

Lorſque ces mêmes filamens ſe trouvent dans un degré de compaction plus ſerré que les ligamens, & abreuvés d'un ſuc viſqueux & gluant, ils ont beaucoup plus de reſſorts, & ſont propres à ſervir de couſſins à des parties plus dures, plus ſolides & plus caſſantes ; ſavoir, les os, qui ſe froiſſeroient continuellement par le contact, & ſe briſeroient promptement, s'ils n'en étoient revêtus à chacune de leurs extrémités, qui peuvent être ſujettes au contact d'un os voiſin ; c'eſt à cet emploi que ſont deſtinés ces cartilages : l'humidité gluante & viſqueuſe dont ils ſont abreuvés, venant à deſſécher, ils acquerent ſouvent la dureté des os, & le deviennent même avec le temps.

L'os enfin ſe forme de la réunion de quelques fibres, comme le cartilage, mais beaucoup plus ſerrées, & qui laiſſant par conſéquent moins de paſſage au ſuc qui pourroit les humecter, ſe deſſéchent plus vîte.

Des deux ſubſtances qui ſe remarquent dans l'os, l'une que les Anatomiſtes appellent *Vitrée*, eſt caſſante, & l'autre ſpongieuſe : on peut en entrevoir la raiſon ſur les mêmes principes que nous avons avancés.

L'on conſidére dans l'os des éminences & des cavités.

Les éminences ont deux ſortes de noms, *Apophyſe & Epiphyſe.*

L'Apophyſe eſt une éminence, ſaillie ou inégalité de l'os faite par l'expanſion ou prolongation des fibres même de l'os.

L'Epiphyſe eſt un os enté ſur un autre ; mais plus petit que celui ſur lequel il eſt enté, & qui s'articule ſans mouvement, à la faveur d'un cartilage mince qui les unit, & ne fait des deux os qu'une piéce ſolide. Ce cartilage venant à s'oſſifier ſoi-même, comme nous avons dit que cela arrivoit quelquefois, l'Epiphyſe devient pour lors Apophyſe.

Les cavités de l'os ont pluſieurs ſortes de noms; mais comme ils ſont pris de leur figure, nous en paſſerons les définitions, qui ſeroient plus obſcures que ce que nous voudrions définir ; car qui ne ſait ce que ſignifie, *trou*, *canal*, *foſſe*, *ſinus* ou *cul-de-ſac*, *échancrure*, *ſinuoſité* ou *ſillon*, *ſciſſure* ou *goutiere*, &c ?

Il s'agit plutôt de ſavoir à préſent de quelle maniere tant de piéces d'os, dont le corps eſt compoſé, ſont unies enſemble.

On en diſtingue de deux ſortes ; ſavoir, articulation avec mouvement, & articulation ſans mouvement (ou jonction, c'eſt la même choſe.)

L'articulation avec mouvement, ſe fait de

deux manieres ; l'une par genou, l'autre par charniere.

Les Méchaniſtes appellent *Genou*, le mouvement d'une boule ou ſphére dans une cavité preſque ſphérique, qui par conſéquent ſe met circulairement & en tout ſens : cette dénomination eſt abſolument impropre, car le genou d'aucun animal ne ſe meut de cette maniere ; mais ce terme étant univerſellement conſacré à cette maniere de mouvoir, & y ayant d'autres parties dans l'animal où cette articulation ſe trouve, nous en conſerverons l'expreſſion.

La charniere eſt un mouvement limité à décrire une portion de cercle, à aller & venir en un ſeul ſens, comme celui des charnieres de tabatieres, des couplets de portes, ou même de celles qui roulent ſur des gonds, dont il ſe trouve des exemples dans le corps.

L'articulation ſans mouvement, s'appelle *Suture* ou *Commiſſure ;* c'eſt lorſque les inégalités de deux os ſe reçoivent réciproquement dans leurs cavités, comme les dents dans leurs alvéoles, les os du crâne les uns avec les autres, les épiphiſes avec leurs os, quoiqu'il y ait un cartilage entre-deux ; il eſt donc aiſé de voir que l'on appelle ſuture, ce que les ouvriers appellent *mortaiſe* & *queue d'aronde*.

Quelques Anatomiſtes ont donné pluſieurs autres eſpéces d'articulation ; mais comme il eſt aiſé de voir, en faiſant quelque attention, qu'elles ſe rapportent néceſſairement à une de celles que nous venons d'expliquer, nous les paſſerons ſous ſilence ; nous irons tout de ſuite au détail des os de l'avant-main, & nous commencerons par ceux de la tête.

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

DE LA TÊTE.

LA tête eſt une boëte oſſeuſe compoſée de pluſieurs piéces, dont l'uſage eſt de contenir les principaux organes des ſens & de les défendre par ſa dureté contre les chocs violens qu'ils pourroient recevoir des corps extérieurs. Elle eſt compoſée de deux piéces principales ; ſavoir, la mâchoire ſupérieure & l'inférieure. La mâchoire ſupérieure [ou le crâne] eſt compoſée de vingt-ſix os, que l'on ne peut reconnoître tous, qu'en briſant le crâne d'un poulin très-jeune ; leurs jointures ou ſutures en font cependant diſtinguer pluſieurs aſſez aiſément les uns des autres, ſurtout dans les jeunes ſujets.

En conſidérant de face un crâne de cheval décharné poſé orizontalement ſur une table, & dont on a détaché la mâchoire inférieure ; les deux premiers os qui ſe préſentent par leur extrémité antérieure, ſont les maxillaires, leſquels ſont les deux côtés de la face du cheval. Nous appellerons face au cheval, toutes les parties contenues depuis la partie ſupérieure des yeux juſqu'au bout du nez, y compris ce qui eſt couvert par la lévre ſupérieure. Ces os ſont percés dans leur partie latérale moyenne d'un trou ou plutôt d'un canal qui donne paſſage à un nerf aſſez gros, qui vient de la quatriéme paire du cerveau ; chacun de ces os eſt percé dans ſa partie inférieure de dix trous que l'on nomme *Alvéoles*, deſtinés

à loger les dents; ſavoir, les ſix mâchelieres ou molaires à la partie poſtérieure, à un pouce ou environ de diſtance du crochet dans les mâles & un peu plus avant la dent des coins; enſuite une mitoyenne, & une des pinces à la partie antérieure, dont les qualités, qui ſont utiles pour la connoiſſance de l'âge, ſont détaillées dans le chapitre de l'âge; nous ajouterons ſeulement ici, que ces dents de devant ne ſervent point à l'animal pour mâcher; il s'en ſert pour couper le fourage, & ramener l'aliment par le moyen de la langue & des autres muſcles de la bouche vers les groſſes dents poſtérieures pour les broyer.

Ces deux os à la partie antérieure, forment par leur réunion, un petit canal court & contourné, par où ſortent les veines du palais, qui vont ſe perdre dans les lévres.

Au-deſſus de ces os, s'en préſentent deux autres qui ont la figure d'un bec d'aigle par le bout; ils ſont ſéparés l'un de l'autre par une longue ſuture qui traverſe le front & remonte juſqu'au ſommet : on appelle cette ſuture la ſuture droite ou ſagittale : ces deux os s'appellent *les pines du nez*, & ſont articulés chacun de leur côté avec les maxillaires par une ſuture qui en porte le nom, & eſt dite, *Suture pinnale* : ces os en leur place forment une eſpéce de cœur.

La ſuture ſagittale en remontant vers le ſommet ſépare deux autres os, qui ſont ceux du front placés directement ſous l'épi ou molette entre les deux yeux. Chacun de ces os a une apophyſe ou ſaillie, qui fait une grande parti de l'orbite ou contour de l'œil; cette apophyſe a un trou, par où ſort un nerf qui va au péricrâne.

En remontant plus haut, la même future sagittale traverse deux os qui paroissent triangulaires, parce qu'ils portent une figure de triangle imprimée sur leur substance, mais qui ne circonscrit point toute leur étendue, qui est beaucoup plus grande ; on les appelle *Pariétaux*, parce qu'ils sont placés aux deux côtés du front.

Cette suture va enfin se terminer à l'os du toupet, où naît le poil qui porte le même nom.

Les pariétaux sont séparés du coronal par la suture transverse, ainsi appellée parce qu'elle est droite, & traverse la face horisontalement; & le coronal l'est des pinces du nez par l'arcuale ; nommée ainsi à cause de sa figure d'arc.

Les os des tempes sont convexes en dehors & concaves en dedans. A leur partie latérale externe, ils produisent une longue apophyse qui est coudée, & va former l'orbite, en se joignant avec la saillie de l'os maxillaire, & cette jointure étant recouverte d'un os fort long triangulaire, qui est l'os de la pomette, ils forment l'arcade appellée *Zigoma*. Dessous cette apophyse, est une cavité destinée à recevoir le condile de la mâchoire inférieure, & derriere cette cavité un talon pour y retenir la mâchoire ; ce talon s'appelle *Apophyse mastoïde*.

Derriere cette apophise mastoïde il s'en trouve une autre longue & pointue comme une aiguille, que l'on nomme *Stiloïde*.

De ces apophyses stiloïdes, qui portent leur direction vers le nœud de la gorge, partent deux os qui vont à la partie antérieure du gosier, lesquels s'unissent à angle aigu avec deux autres plus courts, lesquels à cause de leur figure on

nomme *les Pilons.* Sur les extrémités ſupérieures de ceux-ci, s'en articule une autre qui reſſemble à une fourche à deux fourchons, & donne à cauſe de cela, à tout cet aſſemblage d'os le nom commun de *Fourchette.* Cet os eſt appellé par les Anatomiſtes *Hyoïde*; c'eſt celui qu'on trouve à la racine des langues de mouton.

Derriere le toupet ſe trouve un os d'une figure ſinguliere; car la tête étant renverſée & couchée auſſi orizontalement, en regardant de face la partie poſtérieure du crâne qui eſt remplie par cet os, il repréſente aſſez parfaitement la tête d'un bœuf; ſon nom eſt l'*Occiput.* Il y a trois trous principaux & quatre apophyſes; le plus grand des trous s'appelle *Ovale*, & donne paſſage à la moëlle allongée, qui eſt la prolongation de la ſubſtance du cerveau, qui regne juſqu'à la troiſieme ou quatrieme vertebre de la queue; les deux autres trous donnent paſſage auſſi à la moëlle ſpinale & à la ſeptieme paire de nerfs, leſquels vont à la langue, à la gorge, & à l'os hyoïde.

Des quatre apophyſes ou ſaillies, les deux plus groſſes ſont liſſes & arrondies, & ſont connues ſous le terme conſacré de *Condiles* : les deux autres qui ſont plus longues, auront le nom de *Cornes*, dont elles repréſentent la figure.

Il eſt à ce même os une cinquieme ſaillie ou apophyſe, qui ſe recourbe en deſſus, pour ſervir de baſe au cerveau : elle n'a point d'autre nom que celui d'*Avance occipitale.*

Dans ſa partie interne il ſe trouve une petite lame mince, qui ſert de cloiſon pour ſéparer le cerveau du cervelet : on l'appelle *la Cloiſon.*

En considérant toujours la base du crâne renversée, le premier os qui suit l'avance de l'occiput est le spénoïde dérivé d'un mot grec qui signifie coin, lequel acheve avec un autre os que nous allons nommer, *la Base du Crâne*. Cet os a deux principales apophyses ou saillies qu'on nomme *Aîles*, à cause de leur figure : ces aîles s'élargissent vers le palais, & au bout du plus épais de ces rebords se trouve un petit crochet ou une espéce de poulie fixe, par où passe le tendon du peristaphilin, muscle destiné à relever la luette.

Du milieu de cet os part une autre lame osseuse, tranchante d'un côté, sillonnée de l'autre en forme de gouttiere, longue & mince comme un poignard, laquelle va finir à la symphyse ou réunion des os maxillaires. Cet os est dit *Vomer*, par la ressemblance qu'il a au soc d'une charrue.

De cet os tout spongieux se prolongent quatre lames osseuses percées d'une infinité de petits trous & repliées comme des cornets, attachées aux parois internes des maxillaires, deux de chaque côté du vomer : nous les appellerons *les Cornets du nez*.

Le vomer allant s'insérer par son extrémité aux os maxillaires, s'attache, en passant, aux os du palais, lesquels sont enfermés entre les aîles du sphénoïde & les os maxillaires. Ces os du palais ont chacun un trou que l'on appelle *Gustatif*, parce que les nerfs du goût passent par ce trou ; à leur réunion l'un avec l'autre, ils forment un petit bec, où s'attache la luette.

Nous venons de voir tous les os qui se trouvent situés sur une même ligne depuis une extrémité du crâne jusqu'à l'autre, tant en dessus

qu'en dessous ; il nous en reste trois de chaque côté, pour achever le contour de la face du crâne. Deux de ces os forment une grande partie de l'orbite, & sont articulés avec l'os maxillaire par un suture : l'un s'articule de plus avec un des pinnes du nez & le coronal, & s'appelle *l'Os du grand angle de l'œil* ; c'est celui qui est le plus près du front. Dans cet os est creusé un petit canal pour le sac lacrymal : sur le rebord que forme l'orbite, est une échancrure pour le passage d'un cordon de nerfs qui va aux muscles & au globe de l'œil. L'autre os à côté, a une apophise ou saillie, qui par sa production acheve une grande partie de l'orbite, fait le petit angle, & forme la moitié de cette arcade qui fait une espece d'anse à la tête : cet os est l'os de la pommette.

Enfin le troisiéme & le dernier des os apparens du crâne, est un os enclavé dans la partie inférieure & postérieure de l'os des tempes & fermé par la base d'une corne de l'os occipital : cet os est nommé *Pierreux* par les uns, & *Eponge* ou *Spongieux* par d'autres ; sa dureté ne laisse pas d'être assez considérable, il est fort irrégulier, & composé de plusieurs parties qui ont chacune leur nom. Cet os creux & sa cavité se nomme *Chambre intérieure de l'oreille* ; le conduit s'appelle le *Tuyau*. Ceux qui seront curieux de connoître parfaitement la méchanique de cette partie, consulteront l'ouvrage de M. du Verney, qui en a fait un Traité fort savant ; nous nous contenterons de dire, que c'est dans cette chambre intérieure que sont renfermés les principaux organes de l'ouie, lesquels sont osseux, mem-

braneux & mufculeux : les offeux, que l'on ne peut voir fans brifer le crâne, font au nombre de trois; l'étrier, l'enclume & le marteau, nommés ainfi à caufe de leur figure.

Le dernier des os de la tête, eft l'os de la mâchoire inférieure, fa figure eft affez connue; la partie antérieure s'appelle *le Menton*, où font logées dans autant d'alvéoles, huit dents, y compris les crochets, dont le nom & la defcription ont été données dans le Chapitre de l'âge. Depuis le crochet jufqu'aux molaires, qui font fix de chaque côté, il y a un intervalle qui eft la place où fe met le mors, lequel eft recouvert par la gencive; c'eft en cet endroit que fe trouvent les barres; on voit à la partie latérale externe, une efpéce de trou, qui eft le débouché d'un canal appellé *Conduit mentonnier*, par où paffe un gros rameau de nerfs qui en diftribue un furgeon à chaque dent.

Les deux apophyfes larges de la partie poftérieure de cet os qui forme la ganache, font partagées en deux autres apophyfes, dont celle qui a une tête s'appelle *Condille*, & s'articule par charniere dans une foffe de l'apophyfe maftoïde; mais comme cette charniere eft mobile elle-même comme dans une efpéce de couliffe, elle forme un mouvement ovalaire ou elliptique qui imite le genou, quoique ce n'en foit pas un. L'autre apophyfe fe nomme *Coronoïde*, & donne attache à de forts mufcles qui viennent des tempes. A la partie interne de cette mâchoire on voit deux grands trous qui font l'entrée des conduits mentonniers.

Il eft à remarquer que la mâchoire inférieure

eſt plus étroite que la ſupérieure de la largeur des deux rangs des dents ſupérieures, puiſque la ligne externe qui paſſeroit ſur le bord des dents molaires de la mâchoire inférieure de chaque côté, vient frapper préciſément contre la ligne interne des ſupérieures : la raiſon en eſt, que celles-ci ſont deſtinées à broyer les alimens ; c'eſt pourquoi il n'en eſt pas de même des antérieures, qui ſervant à trancher, ſont poſées juſte l'une ſur l'autre, comme des forces. Cette mâchoire eſt la ſeule mobile.

Des Os du Col ou *Vertebres.*

L'on appelle *Vertebres* tous les os, qui depuis la nuque forment une eſpéce de chaîne juſqu'au bout de la queue.

Le col en a ſept ; la premiere s'appelle *Atlas*, en mémoire ſans doute de ce fameux Héros que l'hiſtoire antique nous aſſure avoir porté le globe de l'Univers. Cette vertebre eſt compoſée de ſept apophyſes, quatre antérieures ou ſupérieures, qui forment une cavité ovalaire, où la tête s'articule par un genou ayant mouvement libre en tous ſens, limité pourtant par ces mêmes apophyſes, pour ne point comprimer la moëlle allongée, qui paſſe par un large trou, qui ſe trouve au fond de cette cavité ; deux apophyſes latérales, qui reſſemblent à des oreilles de chien, ſurtout par la partie ſupérieure ; & une autre inférieure ou naſale, parce qu'elle reſſemble parfaitement à un bout de nez.

La deuxieme vertebre s'appelle le *Pivot*, parce que cette premiere, qui eſt aſſez fortement

ſerrée contre la tête, tourne deſſus comme ſur un pivot : elle a auſſi ſept apophyſes, dont la premiere s'appelle *Odontoïde*, parce qu'elle reſſemble à une dent : elle ſert de pivot à la tête par le moyen de la premiere vertebre, qui tourne ſur celle-ci à droite & à gauche : deux larges têtes ſe trouvent au côté de celle-ci, que l'on appelle *Condiles ;* deux latérales ou épineuſes, la naſale qui eſt beaucoup plus grande que celle de la premiere vertebre, & la poſtérieure ou ſtomacale, parce qu'elle repréſente d'un certain ſens très-parfaitement un eſtomac de volaille, dont on a levé les aîles & les cuiſſes.

Cette vertebre, auſſi-bien que toutes les autres juſqu'au baſſin, ſont percées d'un canal pour le paſſage de la moëlle allongée. Sous la baſe de l'apophyſe naſale, eſt une large cavité ronde, où roule une tête parfaitement ronde de la troiſieme vertebre ; ainſi cette vertebre s'articule avec la premiere par charniere, & avec la troiſieme par genou, auſſi bien que toutes les ſuivantes qui s'articulent par genou.

Les cinq autres ont chacune une tête & une cavité ronde, par leſquelles elles s'articulent enſemble par genou.

Pour achever l'avant-main, il nous reſte à parler des extrémités antérieures, que nous pourrons ſubdiviſer en cinq parties ; ſavoir l'épaule, le bras, le genou, le canon & le pied.

L'épaule eſt compoſée de deux os : le premier s'appelle *l'Omoplate*, les Bouchers l'appellent *Palleron*, prétendant, parce qu'il eſt plat, qu'il a la figure d'une paëlle : le deuxieme eſt *l'Humerus*, ou proprement *l'os de l'épaule*.

L'omoplate eſt un os triangulaire d'environ un pied de longueur, aſſez plat dans toute ſon étendue, un peu concave du côté qui eſt appuyé ſur les côtes, & convexe de l'autre côté. Sur le côté convexe, eſt une ſaillie ou apophyſe longue, que l'on appelle l'*Epine*. Cette épine, qui ſépare les deux côtés les plus longs de ce triangle vient finir avec eux à une eſpèce de tête ronde creuſée ſphériquement pour recevoir la tête de l'humerus.

L'humerus eſt un os plus court que le précédent, mais plus fort, plus gros, & un peu contourné en S. Cet os eſt creux & contient beaucoup de moëlle ; il s'articule avec le précédent par genou, & ſert à faire le mouvement que l'on appelle *Chevaler*, dans les chevaux. Cet os a vers le milieu de ſa longueur une ſaillie éminente, ronde, convexe d'un côté & concave de l'autre, qui donne attache à des muſcles : l'autre extrémité finit par deux têtes ou condiles ſéparés à la partie poſtérieure par une ſciſſure ou rainure deſtinée à recevoir une ſaillie de l'os du coude avec lequel celui-ci s'articule par charniere.

Le bras fait la deuxiéme partie : il eſt composé de deux os qui ſont comme ſoudés enſemble ; le plus gros eſt le rayon, & l'autre qui forme une eſpéce de talon, eſt ce que nous avons appellé *le Coude* ou *Cubitus*.

Le genou eſt la troiſiéme partie : il eſt compoſé de ſept os qui forment une maſſe oſſeuſe retenu par pluſieurs ligamens : cette multiplicité d'os, rend cette articulation beaucoup plus ſouple. Il ſeroit trop long pour cet Ouvrage, d'en donner ici la deſcription : nous dirons ſeulement

lement que toute cette maſſe s'articule avec le bras & avec le canon par charniere, quoique ce ſoit le genou.

La quatrieme partie eſt le canon, qui eſt un os plus court que le rayon, mais d'une figure à-peu-près ſemblable, ſur lequel ſont ſoudés à la partie poſtérieure & intérieure dans la longueur, auſſi deux autres petits os longs & ſecs, que nous appellerons *ſes Epines.*

La cinquieme & derniere partie enfin, eſt le pied composé de ſix os; ſavoir, les deux os triangulaires, l'os du paturon, celui de la couronne, le petit pied & le ſous-noyau.

Les deux os triangulaires ſont placés directement derriere la jointure du canon & du paturon, & forment le boulet.

L'os du paturon eſt un diminutif de l'os du canon, & eſt le ſeul.

Celui de la couronne eſt le diminutif du paturon.

Le petit pied eſt un os triangulaire, arrondi par devant. La partie ſupérieure repréſente l'empeigne d'une mule de femme, avec un petit bec ſur le coup du pied; & l'inférieure repréſente un fer à cheval. Le ſabot dans lequel eſt renfermé le petit pied, eſt une corne dure par-deſſous, plus tendre par-deſſus, & ſillonnée en dedans comme les feuilles qui ſont ſous la tête d'un champignon.

Quant au corps entier de toute la jambe, y compris l'épaule, il ne s'articule avec aucun os du corps; mais il eſt attaché avec la partie latérale antérieure de la poitrine par de forts ligamens, & de forts muſcles.

ARTICLE II.

Des Os du Corps.

LE corps eſt compoſé de vertebres, des côtes, & de l'os triangulaire appellé *Sternum* ou *Os de la poitrine.*

Les vertebres ſont des os d'une forme irréguliere, leſquels contiennent cette chaîne qui commence à la nuque & finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une ſaillie épineuſe à la partie ſupérieure, à la différence du col, les quatre premieres croiſſent par degrés : la quatrieme & cinquieme ſont les plus longues & forment le garot; puis elles vont en diminuant juſqu'à la douzieme: les ſix ſuivantes ſont égales.

Elles s'articulent enſemble par le genou comme celles du col, & par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertebres, s'articulent par charnieres autant de côtes de chaque côté : voici de quelle façon.

Chaque côté a deux têtes, une ronde, & une plate & liſſe ; la ronde s'articule dans une cavité ſphérique qui eſt pratiquée dans la partie poſtérieure & inférieure de la vertebre qui eſt la plus proche du col, & elle s'articule ſur la ſuivante, qui eſt du côté de la croupe, par ſa tête plate, qui fait un double jeu néceſſaire pour le mouvement de la poitrine : ainſi il y a dans cette articulation charniere & genou.

A l'extrémité de chacune des côtes, ſe trouve un cartilage fort, & cependant un peu ſouple, lequel ſe confond avec les extrémités cartilagi-

neuses d'un os ou de plusieurs os, qui avec l'âge, s'ossifient en un, que l'on appelle *Sternum* ou *Triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie osseuse des côtes, il représente une échelle triangulaire qui n'auroit qu'un montant, lequel seroit dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premieres côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres se joignent au cartilage de la neuviéme par de longues expansions cartilagineuses couchées les unes sur les autres.

L'os de la poitrine appellé *Sternum*, est le point de réunion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage pointu comme l'extrémité d'un poignard; ce qui lui a fait donner le nom de *Xiphoïde*, du mot grec *Xiphos*, épée.

Après les dix-huit vertebres qui soutiennent les côtes, s'en trouvent six autres que l'on nomme *Lombaires des lombes* ou *Rognons*. Ces six vertebres sont assez semblables entr'elles, mais figurées différemment de celles du coffre; on les distingue de toutes les autres, parce qu'elles n'ont que trois saillies grandes, larges & plates, deux latérales & une supérieure, qui est la plus large & la plus courte. Le corps de la vertebre est percé comme toutes les précédentes pour le passage de la moëlle allongée: elles s'articulent aussi par genou; mais il arrive quelquefois par maladie, qu'elles s'ossifient plusieurs ensemble.



ARTICLE III.

Des Os de l'Arriere-main.

LEs os de l'arriere-main comprennent l'os ſacrum, les os des iles ou des hanches, les cuiſſes, le jarret, les jambes de derriere, la queue.

L'os ſacrum eſt un os triangulaire un peu recourbé par la pointe, & un peu concave par ſa partie inférieure ou interne, convexe par ſa partie extérieure. Cet os eſt une ſuite de cinq vertebres oſſifiées enſemble naturellement dès la plus tendre jeuneſſe de l'animal. Ces cinq vertebres ſe diſtinguent encore dans l'adulte, qui eſt pour le cheval l'âge de 4 ou 5 ans, par les apophyſes épineuſes ou ſupérieures qui ſont parfaitement conſervées : la premiere même de ces vertebres conſerve auſſi les deux apophyſes latérales & les a beaucoup plus fortes que les précédentes. Ces apophyſes ont un côté grenu, par lequel elles s'articulent par ſuture avec les bords internes de l'os des iles à la faveur d'une lame cartilagineuſe qui en fait le ciment & s'efface avec le temps.

Cet os eſt percé d'un canal dans ſa longueur pour le paſſage de la moëlle allongée, à la partie interne : il y a quatre trous de chaque côté & deux échancrures, une en haut & une en bas de chaque côté pour la ſortie des nerfs ſciatiques qui ſont les nerfs de la cuiſſe.

A l'extrémité de cet os commence la queue, dont les deux ou trois premiers nœuds ſont percés encore pour le paſſage de la moëlle : les ſuivans ne le ſont plus, & ſont colés les uns aux

autres par des cartilages fort gluans ; les filamens de nerfs ſe répandent & parviennent ainſi juſqu'à l'extrémité de la queue : ces os ſont au nombre de dix-ſept.

Reſte préſentement à expliquer les os des iles, de la cuiſſe & des jambes de derriére.

Les os des iles ſont deux, un de chaque côté, qui ſe joignent dans le quadrupede à la partie inférieure où naiſſent les parties génitales dans les mâles, par une future que l'on nomme *Pubis.*

Chacun de ces os eſt ſubdiviſé en trois par les Anatomiſtes ; l'Ileon, l'Iſchion, & le Pubis.

L'Ileon eſt la partie ſupérieure, large & évaſée comme une palette, qui s'articule par future avec l'os ſacrum.

Le Pubis, eſt celle qui s'articule par la future qui joint les deux os du côté droit & du gauche.

L'Iſchion eſt cette pointe poſtérieure excédente qui vient ſe terminer dans le milieu de cette grande cavité ronde, que l'on nomme *Cotiloïde*, par la reſſemblance qu'elle a à une écuelle.

Les traces de cette réunion s'effacent dans un âge ſi peu avancé, qu'il n'en reſte dans l'adulte aucun veſtige. De chaque côté de la future du pubis, ſe trouve un large trou appellé de ſa figure ovale, *Ovalaire.* Il n'a d'autre uſage que de rendre cet os plus leger.

Dans cette cavité cotiloïde, eſt une groſſe tête ronde d'un os fort gros & aſſez long, creux & plein de moëlle. Cet os s'appelle *le Femur.* On remarque dans cet os quatre principales éminences ou apophyſes. Les deux ſupérieures qui ne forment qu'une ſeule marche fourchue, ſe nomment *le grand Trocanter* : c'eſt la pareille éminence, qui

dans l'homme ſoutient la culote. La troiſieme éminence, qui ſe trouve au-deſſus, s'appelle *le petit Trocanter* : la quatrieme eſt oppoſée à celle-ci, & à la partie interne; nous la nommerons *Apophyſe intérieure*. Au bas de cet os à la partie latérale externe, eſt une foſſe profonde à loger une noix. Toutes ces apophyſes & cavités donnent attache à des muſcles ou tendons.

L'extrémité de cet os ſe termine par deux forts condiles, ſéparés l'un de l'autre par de larges ſillons, où ſont attachés de courts & forts ligamens qu'on nomme *Croiſés*.

Cet os s'articule avec le ſuivant par charniere; cette articulation eſt ce que nous avons nommé ailleurs *le Graſſet*; & cette jointure eſt recouverte par un os, que l'on nomme *la Rotule* ou *l'Os carré*

Nous avons appellé l'os qui joint celui-ci, *l'Os de la Cuiſſe*. Cet os reſſemble à un priſme triangulaire, il eſt creux & plein de moëlle, ſa tête ſupérieure eſt une épiphyſe fort inégale; il finit par en bas par trois éminences qui forment deux cavités ſemi-circulaires fort liſſes; c'eſt pour former une charniere avec un os qui eſt deſſous, que l'on nomme *la Poulie*, parce qu'il reſſemble aſſez par-devant à cette machine.

Derriere la poulie eſt un os que nous avons nommé *la Pointe du jarret*.

Sous ces deux s'en trouvent quatre autres petits qui ſont *les Oſſelets*.

Sous ceux-ci, le canon, qui eſt un peu plus long qu'à la jambe antérieure. Les autres ſont ſemblables à ceux des jambes de devant.

Tous ces os ſont recouverts d'une membrane

MALADIES DU CHEVAL.



C. Parrocel del. et Sculp.

toute nerveuse, fort tendue, & par conséquent très-sensible, que l'on nomme *le Perioste* : c'est cette membrane qui fait ressentir une douleur si aiguë, quand on reçoit un coup sur un os.

Le perioste du crâne a seul un nom particulier, & est formé par l'expansion de plusieurs filets nerveux & membraneux, qui se détachant de la dure-mere au travers des sutures, vient par leur nouvelle réunion en une seule membrane, former cette envelope autour des os de la tête, & se nomme pericrâne.

CHAPITRE II.

Des Maladies du Cheval.

NOUS nous sommes moins étudiés à donner beaucoup de formules & de recettes, & à faire des raisonnemens sur la nature & sur les causes les plus éloignées des maladies, qu'à en donner des définitions claires, nettes, & courtes, ou du moins des descriptions exactes, & ce que l'on peut appeller proprement, l'Histoire d'une maladie. Nous nous sommes contentés de rapporter succintement les observations de pratique les plus importantes, & qui avoient du rapport aux maladies que l'on traitoit, sans faire aucune citation des Auteurs qui en ont traité, afin de ne point ennuyer. En un mot, nous avons cherché à faire reconnoître sûrement chaque maladie, & à la faire distinguer de celles qui

y peuvent reſſembler ; c'eſt cette partie que les Médecins appellent le *Diagnoſtic*, & dont le manque de connoiſſance cauſe de ſi grands déſordres. Après le Diagnoſtic, nous avons expliqué exactement le Pronoſtic le plus que nous avons pu, pour ne point engager mal-à-propos dans une dépenſe en médicamens, qui excéde quelquefois la valeur du cheval : ainſi ceux qui s'attendent à trouver un grand nombre de recettes ou formules, ſeront trompés. On a choiſi parmi celles dont l'expérience nous a aſſuré le ſuccès, les plus ſimples, les plus communes & les moins cheres, pour éviter autant que faire ſe peut, les reproches que l'on a fait aux meilleurs ouvrages qui ayent paru ſur cette matiere ; ſavoir, que leurs drogues étoient trop rares, hors de prix, & que pour le moindre mal, il falloit un Apoticaire ; encore falloit-il que cet Apoticaire fût connoiſſeur en fait de chevaux. Ce que nous indiquons ſera peu ſujet à cet inconvénient. Tous les Apoticaires indifféremment ſeront d'autant meilleurs, que n'ayant dans leurs boutiques que des drogues choiſies pour les hommes, ils ne font point amas du rebut des drogues ; & les remédes en ſeront plus efficaces, & n'en ſeront pas beaucoup plus chers.

C'eſt donc ſur la méthode que nous avons le plus inſiſté. On appelle méthode le point de vue principal que l'on doit toujours avoir devant les yeux pour parvenir à la guériſon, pour connoître les différens mouvemens de la nature ; qui doivent indiquer le parti qu'il faut prendre, ſoit pour aider la nature, quand ſes efforts ne ſont pas ſuffiſans pour ſe délivrer de la maladie, & corriger ou procurer la dépuration & l'évacuation de l'hu-

meur maligne qui la cauſe, ſoit pour ne la point interrompre, quand elle opére d'elle-même, ſoit pour la remettre quand elle ſe fourvoye totalement de la route ſalutaire ; & même l'arrêter tout court, quand elle tend à ſa deſtruction. C'eſt cette partie que M. de Soleyſel a entrevue & tâché de ſuivre, & qui lui a attiré à juſte titre une ſi grande réputation : mais il y a pluſieurs maladies dans leſquelles il ſemble l'avoir négligée ; & le peu d'ordre qu'il a mis d'ailleurs dans l'arrangement de ſes matieres, l'a obligé à des redites, que la diviſion générale & uniforme qui regne dans cet Ouvrage, nous épargne.

Pour les diſſertations ſur les fermentations différentes, que ſubiſſent les humeurs dans chaque maladie ſur leſquelles s'eſt beaucoup étendu *le parfait Maréchal*, nous les croyons entiérement inutiles pour la guériſon. Il faut laiſſer les Phyſiciens s'exercer ſur cette matiere ; & quant aux influences des Planettes, nous n'en parlerons point, parce que leur puiſſance ſur les corps terreſtres n'a pas encore été démontrée ; que cette matiere eſt trop obſcure pour entrer dans de ſi grands détails, & que cette opinion a beaucoup perdu de ſon crédit dans le ſiécle où nous ſommes.

Les autres Auteurs qui ont traité de Maréchalerie n'étant point comparables à M de Soleyſel, nous nous abſtiendrons d'en parler. M. de Saunier dont l'ouvrage paroît depuis, mérite cependant une exception ; & nous avouons avec franchiſe que quoique dans ſon livre il ne ſe ſoit pas aſſujetti à traiter des maladies avec une méthode auſſi exacte en apparence que M. de Soleyſel, on peut

le regarder cependant comme un recueil d'excellens remédes, que l'on peut employer dans les maladies où il les destine. Nous lui devons d'autant plus cette justice, que nous avons vu avec plaisir que presque dans toutes les maladies que nous avons traité nous étions conformes avec cet Auteur vraiment experimenté dans la manœuvre qu'il convient d'y faire, & que nous avons donnée dans nos deux premieres éditions qui ont précédé la sienne, dans laquelle nous avons trouvé encore des remédes que nous avions omis, qui méritent d'avoir place dans la présente édition, & dont l'usage ne peut être qu'excellent.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de l'Avant-main.

DU MAL DE TÊTE.

LE nom de cette maladie est un terme si général, que les Auteurs qui en ont traité, semblent avoir choisi cette expression, plutôt pour sauver leur ignorance dans beaucoup de rencontres, où ils voyoient un cheval tourmenté par des douleurs dont la cause leur étoit inconnue, que dans l'intention de caractériser une maladie particuliere. Je n'en veux pour preuve que les symptomes vagues & indéterminés, auxquels ils donnent à connoître cette maladie ; & quand ils ont voulu donner quelque chose de plus précis, il s'est trouvé qu'ils ont parfaitement décrit la maladie que l'on appelle *Ictericie* ou *Jaunisse*, qui

n'eſt autre choſe qu'une effuſion de bile univerſelle, moins perceptible aux chevaux qu'aux hommes, en ce que la peau dans ceux-ci eſt colorée de cette humeur prédominante; & le cuir des autres ne peut, à cauſe du poil qui le recouvre, rendre cette couleur ſenſible; ce qui fait que l'on ne peut appercevoir le jaune qu'au blanc des yeux, & à la partie interne des lévres.

Les différentes ſortes de remédes de genres différens & même oppoſés, employés dans les occaſions où l'on a vû les chevaux attaqués de cette même maladie, font voir que l'on confondoit diverſes maladies ſous le même nom, faute d'en bien connoître la nature.

Le mal de tête n'eſt donc pas maladie par lui-même, il n'eſt que le ſymptome d'une autre, ou ſon avant-coureur, comme de la gourme, du feu, dont il ſemble être le caractere particulier, & de pluſieurs autres.

Du Feu.

Dans le feu le cheval ne peut fienter; il a la bouche brûlante, la tête lourde, peſante & abrutie; il la laiſſe aller dans la mangeoire; le poil & le crin lui tombent & il perd l'appetit: on nomme auſſi ce mal de feu, *Mal d'Eſpagne*. Il eſt vraiſemblable que ce mal n'eſt autre que la fiévre ardente & continue.

Le premier & le plus eſſentiel de tous les remédes, eſt de ſaigner promptement le cheval, pour dégorger les vaiſſeaux de la tête, qui ſont embarraſſés, je ne dis pas abondamment, parce que le cheval tombe ſouvent en foibleſſe pendant la ſaignée dans cette maladie; mais on y ſupplée en

réïtérant fréquemment cette opération ; car elle eſt abſolument néceſſaire.

Cinq ou ſix heures après la ſaignée, donnez au cheval un lavement émollient, composé comme il va être dit, & continuez d'en donner un ou deux par jour.

Le lendemain de la ſaignée, donnez-lui une priſe de poudre cordiale, que l'on préparera de la maniere ſuivante.

Prenez baies de laurier, régliſſe, gentiane, ariſtoloche ronde, myrte, raclure de corne de cerf, de chaque quatre onces ; ſemences d'orties, quatre onces & demie hyſſope, agaric, rubarbe, cloux de girofle, noix muſcade, de chacune une once ; pulveriſez le tout & le paſſez au travers d'un tamis fin, & le gardez pour le beſoin. La doſe pour une priſe eſt de deux onces infuſées à froid pendant douze heures [quand on en a le tems] dans une pinte de vin blanc, que vous faites avaler au cheval avec la corne : il faut, s'il eſt poſſible, qu'il ait été bridé quatre heures auparavant, & qu'il le ſoit quatre heures après.

Comme cette maladie eſt proprement une fiévre maligne, & qu'il y a un grand feu dans le corps du cheval, ce qui en fait donner le nom à la maladie, il faut tâcher de rafraîchir les entrailles le plus qu'il eſt poſſible ; c'eſt pourquoi il faut lui donner matin & ſoir un lavement, & lui faire manger, en le débridant, du ſon mouillé d'eau chaude, & le faire boire à l'eau blanche & chaude, en cas qu'il en veuille boire ; car il eſt des chevaux qui périroient plutôt de ſoif, que de boire ni eau blanche, ni eau chaude : en ce cas on la donne la moins froide que faire ſe peut.

Avant de donner un lavement au cheval, il faut avoir la précaution de le vuider ou déboucher [vous en trouverez la méthode au Traité des Opérations) afin que le remède puiſſe pénétrer dans les entrailles & amollir les matieres qui y ſont endurcies.

Pour faire un lavement émollient, prenez un picotin de ſon de froment, & le faites bouillir dans deux pintes d'eau avec une livre de miel commun & deux onces de beurre frais, & y ajoûtez, après avoir paſſé la décoction, un poiſſon de vinaigre commun ; enſuite vous frotterez le cheval par tout le corps avec de l'eau-de-vie ; puis lui mettrez chaudement un drap imbibé dans une décoction d'un demi-boiſſeau d'avoine, que l'on aura fait bouillir dans cinq ou ſix pintes de lie de vin avec trois chopines ou deux pintes de vinaigre.

Le lendemain réïterez la priſe de poudre cordiale & continuez le même régime.

Comme il n'eſt pas aiſé d'avoir ces poudres cordiales par tout ni dans le moment, on pourra uſer des remédes ſuivans.

Mêlez enſemble thériaque, deux onces pour un cheval de ſelle, & trois onces pour un cheval de caroſſe; miel de Narbonne & ſucre en poudre, de chaque un quarteron, que vous ferez avaler au cheval, dans trois demi-ſetiers de vin blanc mêlés enſemble.

Ou bien eau de plantin & de chicorée ſauvage, de chaque une chopine; ſyrop violat deux onces pour un breuvage, que vous ferez prendre au cheval trois heures après la ſaignée au défaut des poudres cordiales, obſervant le même régime,

& ayant le ſoin de le bien couvrir & de le tenir chaudement.

Ou bien vous mettrez, baume de copahu, une once; ſyrop roſat, deux onces; contrayerva en poudre fine, deux gros, dans eaux de ſcorſonere, de ſcabieuſe, de chardon béni, & de roſe, de chaque ſix onces.

Ou bien encore; eaux de ſcabieuſe, de ſcorſonere, de chardon béni, de plantin & de roſe, de chaque quatre onces; ſafran du Levant, deux ſcrupules; rubarbe un gros, pour un breuvage; que vous réïtérerez le lendemain, s'il en eſt beſoin, auſſi-bien que le précédent.

Voici encore un autre procédé, & que l'on dit être très-efficace. Frotez le cheval par tout le corps avec du vin rouge & de l'huile d'olive chauffés enſemble : liez le cheval la tête baſſe; couvrez-la, & même tout le corps d'une bonne couverture; faites rougir deux ou trois pierres aſſez groſſes; verſez deſſus de l'huile d'olive, de façon qu'il en reçoive toute la vapeur par deſſous la couverture, & particulierement par les naſeaux : réïtérez cette fumigation trois fois par jour pendant deux ou trois jours, & après la premiere fumigation, faites-lui avaler trois demi-ſetiers du ſang tout chaud d'un mouton ou d'une brebis, avec chopine de lait de vache tout chaud, & autant de bonne huile d'olive.

Ce dernier reméde a encore plus d'efficace dans une eſpèce de maladie de feu, à laquelle on a donné le nom de *Mal de Tête de contagion*.

Si au bout de quatre ou cinq jours la fiévre ne ſe modere pas, vous ferez un breuvage avec deux onces de Kinquina en poudre, que vous ferez infu-

ser dans une chopine de vin émétique & autant d'eau commune où l'on aura fait fondre demi-once de cristal minéral ; on réïtérera ce reméde trois ou quatre jours de suite, & on essayera l'appetit du cheval en lui présentant de la nourriture. Si l'appetit paroît revenu, c'est un bon augure. En prenant ce reméde il faut le tenir quatre heures devant & autant après au filet.

Mal de Tête de contagion.

C'est vraiment une maladie épidémique & contagieuse, qui peut infecter tous les chevaux de vingt lieues à la ronde. Cette maladie sembleroit avoir quelque raport avec l'hérésipele phlegmoneux, par les signes suivans. La tête du cheval devient extrêmement grosse; les yeux sont enflammés, lui sortent presque de la tête, & larmoient perpétuellement. Il coule par les naseaux une matiere jaune & pourrie, dont l'attouchement seroit capable de gâter tous les chevaux d'une écurie. C'est pourquoi on sequestre d'abord un cheval, que l'on reconnoît atteint d'un telle maladie, & on le sépare des autres, auxquels elle se communiqueroit promptement. Au reste cette maladie, quoique dangereuse, est plutôt terminée (en bien ou en mal) que la gourme, la fausse gourme & morfondure, &c. avec lesquelles elle a quelque ressemblance; l'écoulement des matieres provenant des glandes qui se grossissent sous la ganache & de la suppuration qui s'ensuit, en fait la guérison. La couleur jaune des matieres qui sortent par les naseaux distingue cette maladie de l'étranguillon où les matieres sont vertes. Il faut d'abord ôter

l'avoine au cheval malade, lui donner très-peu de foin, & le nourrir de son; on le fera boire à l'eau blanche, & on lui fera un billot avec racine d'angélique, & de gentiane en poudre, de chaque demi-once; poudre de réglisse & *assa fœtida*, de chaque une once, que l'on incorporera avec un quarteron de beurre frais: on continuera l'usage de ce billot tous les jours, & de deux jours l'un on lui donnera le breuvage suivant; un gros de safran; agaric, rubarbe, oliban, gentiane, racine d'angélique, cristal minéral, de chaque demi-once; le tout en poudre, délayé dans cinq demi-setiers de vin, ayant soin qu'il n'ait rien pris vingt-quatre heures auparavant; & on donnera le soir un lavement émollient. On parfumera deux fois par jour le cheval, avec la fumée de cette corne tendre qui vient aux jarrets, & qu'on appelle vulgairement *Châtaignes* ou *Ergot*; on en coupera par préférence à un cheval entier, & on la mettra hachée bien menue sur un réchaud, & on en fera recevoir la fumée par le même moyen que dans la précédente fumigation, ou par le moyen d'un sac percé par les deux bouts, en nouant l'orifice supérieur autour du col du cheval. Il faudra aussi prendre deux plumes d'oyes avec leurs barbes, & les frotter avec de l'huile de laurier, & attacher le bout du côté du tuyau, avec une petite corde, en faisant entrer les plumes par la barbe dans le nez, une à chaque narine, de toute leur longueur & les attacher avec cette petite corde à la muserole du licol, & attacher le cheval de façon que la matiere ne tombe pas dans la mangeoire, & faire cela 3 ou 4 fois par jour, une demi-heure à chaque fois. Il ne faudra pas négliger de froter aussi deux

deux fois par jour les racines des oreilles & les parties postérieures de la mâchoire jusques dessous la ganache, avec un mêlange d'égales parties d'huile de laurier & d'onguent d'althea, envelopant la tête avec une peau d'agneau ou de liévre ; parce qu'il faut dans cette maladie faire tous les efforts pour faire aboutir cette enflure en matiére ; & si elle peut percer d'elle-même, le cheval en sera plutôt guéri. Si le mêlange que l'on vient de prescrire n'avance pas assez la suppuration, il faut faire cuire de gros oignons de lys dans le braise, les appliquer le plus chaudement que le cheval pourra souffrir avec ledit onguent & de la filasse par-dessus, que l'on fera tenir avec un bandeau, ou une peau d'agneau ou de liévre, pour que cette partie soit plus chaudement ; & si l'apostume ne perce pas au bout de 7 à 8 jours, il faudra le percer avec un fer rouge, de la grosseur du bout du doigt ; la matiére en sortira, & si elle sort abondamment, on y introduira tous les jours une tente de filasse, frotée avec de l'onguent basilicum jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de matiére ni de sang, continuant toujours à tenir la plaie bien chaudement. S'il n'étoit point sorti de sang de cet abscès, il seroit presqu'inutile de rien mettre dans la plaie, on le frotera seulement avec l'onguent ci-dessus.

Du mal des Yeux, de la Fluxion & du coup sur l'Œil.

Le mal des yeux se manifeste par une grande sensibilité, rougeur, chaleur, & tension, que le cheval ressent dans cette partie, craignant même d'ouvrir l'œil à la lumiere qui le blesse, & qui est un corps

dont l'impreſſion eſt encore trop rude pour lui. Les paupiéres ſont épaiſſes & enflées ; couvrent preſque la prunelle, qui paroît enflammée lorſqu'on les ſépare ; & il ſort de l'eau des deux angles de l'œil, qui eſt toujours humide. On appelle ce mal d'un nom général, *Fluxion*, parce que cette partie ne s'enfle que par l'amas & l'engorgement des humeurs qui viennent s'y rendre en affluence, & n'en ſortent pas de même. Cette fluxion peut venir de cauſe interne, auſſi-bien que de cauſe externe. On les diſtingue l'une de l'autre, en ce que celle qui vient de cauſes externes, comme de chute, contuſion, coup, bleſſure, fait en peu d'heures un progrès infini ; & celle qui vient de cauſe interne comme d'âcreté dans les humeurs, ou d'une trop grande abondance de ſang, ne croît qu'en pluſieurs heures.

A moins que la meurtriſſure ne ſoit violente ou compliquée, c'eſt-à-dire, avec fracture de quelque os voiſin, cette fluxion guérit aiſément & promptement, en y appliquant les remédes convenables. Il n'en eſt pas de même de celle qui vient de cauſe interne. La cauſe en étant plus cachée, rend la guériſon de ce mal plus longue & plus difficile ; c'eſt pourquoi il eſt à propos, autant qu'il eſt poſſible, de ſe faire inſtruire par les perſonnes qui n'ont pas quitté de vûe le cheval, dès avant les commencemens de ſon mal, de l'occaſion qui l'a fait naître ; des progrès qu'il a fait ; & ſi cette fluxion n'eſt pas périodique, ce qu'on appelle *Lunatique*, on ne riſque point de ſaigner au col, ſur-tout ſi le mal vient de cauſe externe, & ſi la contuſion a été violente ; & on lui baſſinera l'œil avec une des eaux ſuivantes.

Prenez iris de Florence en poudre fine, ſucre candi, eau-de-vie & de la reine d'Hongrie, de chaque quatre cuillerées; vitriol blanc, deux gros; mêlez le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine, lavez l'œil avec une éponge de trois heures en trois heures, juſqu'à ce que vous voyiez un amendement; puis continuez de ſix heures en ſix heures ſi le mal diminue; & enfin employez la ſuivante qui eſt plus ſimple.

Une cuillerée de poudre de la racine d'iris de Florence & autant de ſucre candi, dans une pinte d'eau. La ſuivante eſt préférable, quand on a la commodité de l'avoir, ayant été long-temps éprouvée avec ſuccès.

Prenez pierre calaminaire rouge, tuthie, couperoſe blanche & ſucre candi, de chaque demi-gros en poudre fine; coupez un œuf dur tranſverſalement, ôtez le jaune, mettez vos poudres à la place, enveloppez votre œuf rejoint dans un linge que vous mettez infuſer dans trois onces d'eau de plantin, & autant d'eau roſe; exprimez enſuite l'œuf & le linge fortement, & vous ſervez de cette eau, ou la gardez pour le beſoin.

De toutes les fluxions provenant de cauſe interne, la plus dangereuſe, la plus difficile à guérir, & qui dépare le plus un cheval, eſt une eſpèce de fluxion habituelle ſujette à revenir régulièrement de tems à autre, & qui donne au cheval le nom de *Lunatique*.

Du Cheval Lunatique.

L'on appelle un cheval lunatique, celui qui eſt ſujet à une fluxion ſur un ou ſur les deux yeux, dont le retour périodique au bout d'un ou plu-

ſieurs mois lui obſcurcit tellement la vûe ; qu'il n'en voit aucunement pendant des jours entiers. La fluxion paſſée, l'œil redevient auſſi beau, & il paroît en voir auſſi clair qu'auparavant.

Les accès de ce mal paroiſſant avoir un cours à peu près auſſi reglé que celui de la Lune, auront ſans doute donné lieu de croire qu'elle pouvoit y contribuer par ſes prétendues influences. Mais ſans examiner ſi c'eſt à bon titre que l'on prend cet aſtre à partie, nous nous contenterons d'obſerver, que cette maladie provient de l'abondance d'une humeur, laquelle n'acheve ſa circulation & ſa dépuration qu'au bout du terme limité de trente jours, de ſoixante ou quatrevingt-dix ; en un mot, d'une ou pluſieurs fois le nombre de trente jours, plus ou moins, ſoit en vertu de la configuration & méchanique des organes, ſoit par l'impreſſion, ſi l'on veut, d'une cauſe ſupérieure. Cette maladie ſe diſtingue de la fluxion ordinaire, en ce que dans le périodique on remarque au-deſſous de la prunelle une eſpéce de couleur de feuille morte. Du reſte, au retour périodique près, les accidens ſont les mêmes, inflammation à l'œil ou chaleur, enflure, obſcurciſſement ſur la vûe, abondance de larmes, taches jaunes, blanches & rouges, &c.

Quoique ce ſoit une perfection & pour la beauté & pour la bonté d'un cheval, que d'avoir la tête ſéche, il eſt pourtant un juſte degré, paſſé lequel cette qualité dégénére en défaut. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir des chevaux qui ont la tête fort ſéche, attaqués de fluxions lunatiques ; car quoique ce mal paroiſſe affecté aux têtes graſſes, à cauſe de la grande humidité qui y abonde, & qu'elles y ſoient plus ſujettes, le deſ-

féchement & l'émancipation des autres produit quelquefois le même effet. L'œil manquant de nourriture, le cheval perd enfin l'usage de la vue.

Cette remarque doit engager à faire une égale attention sur la vue des têtes séches, comme sur celle des têtes grasses.

Cette espéce de fluxion est d'autant plus dangereuse, que certainement elle fait perdre la vue au cheval en très-peu de tems, soit qu'elle vienne tous les mois, ou tous les deux ou trois mois; car on remarque qu'au plus tard au huitiéme ou neuviéme retour périodique, le cheval en perd entiérement la vue, & l'œil perd sa nourriture, & devient maigre & atrophié. A moins que l'on ne reconnoisse cette maladie dans son commencement, il est inutile d'y tenter aucun reméde; parce qu'ils sont ordinairement inutiles, & que l'on perd en vain son temps & les remédes sans soulager le cheval.

Dans cette espéce de fluxion, on ne doit point saigner les chevaux; mais on peut bien les purger. On ne le doit cependant pas faire d'abord; mais il faut pendant quatre ou cinq jours donner deux lavemens par jour au cheval, puis passer à la purgation, & lui laver les yeux avec l'eau décrite au Chapitre précédent; mais pour éviter la récidive, il sera plus sûr de lui barrer la veine du larmier. Quand la fluxion est passée, quelques-uns prétendent qu'il faut au mois suivant, le dénerver au bout du nez. Voyez la maniere d'y procéder, aux opérations de Chirurgie.

Il est bon d'observer que quelques personnes prétendent que rien ne rend les chevaux plus sujets à ces sortes de fluxions, que de leur donner

du grain ou de l'avoine de trop bonne heure; comme font quelques-uns qui en donnent aux jeunes chevaux dès l'âge d'un an : non que cette nourriture ne soit bonne ; mais il faut faire moudre le grain, parce que les mâchoires trop foibles à cet âge se fatiguent trop sans cette précaution.

Du Dragon.

Le dragon est une tache blanche, ou rousse, ou noire, qui vient au milieu de l'œil ; & qui s'étend insensiblement, & couvre enfin toute la prunelle. Cette tache a quelquefois la figure d'un petit ver ou serpent tortueux, qui lui a fait donner le nom de *Dragon*. Un coup peut en être l'occasion ; ce mal peut aussi venir de cause interne ; mais de quelque cause qu'il vienne, comme ce mal demanderoit plutôt une opération [qui n'est pas aisée à faire à un cheval] qu'une simple application de remédes extérieurs, qui ne peuvent agir sur le mal même, & que les chevaux ne sont pas des animaux patiens & tranquilles, on regarde ce mal comme incurable. C'est pourquoi il se faut donner de garde d'acheter un pareil cheval, quelque espérance de guérison que celui qui le vend veuille en donner.

De la Taie.

Les yeux des chevaux ne sont pas exempts d'une maladie, qui n'est que trop commune parmi les hommes ; on la nomme *Taie* ou *Cataracte*. Cette maladie est l'épaississement des liqueurs qui circulent dans le crystallin ou dans la membrane qui l'envelope, ou la formation d'une nouvelle membrane qui vient se jetter comme une toile à

travers au devant de la prunelle, & obſcurcit par conſéquent, & même fait perdre la vûe. Il y a peu de guériſon à eſpérer, par les mêmes raiſons qu'au Dragon. Cependant quand on s'en apperçoit dans ſon commencement, il n'y a aucun danger de barrer la veine, & de faire les autres remédes; mais ſi c'étoit ſimplement dans la cornée que fût l'épaiſſiſſement, ou dans l'humeur acqueuſe, comme il arrive à quelques vûes graſſes, on prend du ſel marin, que l'on enferme dans un morceau de bois d'aune, creuſé exprès & rebouché; on calcine le tout; & quand le bois eſt en charbon, on le retire, & on ſépare adroitement le ſel que l'on met en poudre; & avec le pouce on en introduit dans l'œil. Quand le mal eſt extérieur, il n'y a point de vûe que ce remède ne nettoye; mais ſi le mal eſt profond, il ne peut l'emporter.

De l'Onglet.

Il vient aux chevaux auſſi communément qu'aux hommes, une incommodité qui n'eſt pas fort dangereuſe; mais qui, étant négligée, pourroit faire perdre la vûe; on l'appelle *Onglet*: c'eſt une dilatation variqueuſe des vaiſſeaux de la cornée tranſparente, qui vont ſe rendre par un tronc à la cornée opaque, & dont les membranes s'épaiſſiſſent inſenſiblement au point que les ramifications qui partent du centre de la cornée tranſparente qui eſt vis-à-vis de la prunelle, deviennent épaiſſes & opaques, & ôtent par conſéquent la vûe au cheval. Pour y remédier, il faut faire l'opération que l'on trouvera au Chapitre des Opérations.

De l'Etranguillon ou *Esquinancie.*

Ce qu'on appelle aux hommes *Esquinancie*, attaque les chevaux dans les mêmes parties qui sont le siége de l'étranguillon : c'est pourquoi nous regardons l'une & l'autre comme la même maladie, d'autant plus que les accidens sont les mêmes dans l'homme & dans les animaux. Cette maladie est une inflammation des glandes maxillaires situées sous la portion de la mâchoire inférieure, que nous avons appellée *la Ganache* ; ce creux formé par les deux côtés de la ganache, s'appelle *L'auge* ou *la braye*. Par la proximité, cette inflammation se communique aux glandes voisines, qui se trouvent situées à la base de l'os hyoïde, [c'est l'os du gosier] & même aux muscles qui environnent cette partie, & aux glandes parotides, qui sont celles qui se gonflent dans le mal qu'on nomme *Avives* : En se gonflant elles compriment les veines jugulaires, & font périr le cheval en très-peu de temps d'une espéce d'apopléxie, s'il n'est promptement secouru. Ce gonflement est si considérable, que le cheval ne peut tourner la tête ni à droit ni à gauche. On remarque que dans cette maladie le cheval jette une pourriture verte par le nez qu'il ne faut pas confondre avec la morve.

Les alimens trop chauds, comme le grain en trop grande quantité, le froid subit & glaçant d'une eau de puits ou de source, donnée à un cheval arrivant en sueur, ou la trop grande fraîcheur d'un lieu où on lui laisse reprendre haleine lorsqu'il est essoufflé pour avoir été surmené, sont les causes les plus fréquentes de cette maladie.

Les accidens en sont violens : ces glandes resserrées, & la lymphe qui y circule, congelée subitement par le froid, qui a saisi cette partie, empêchent les nouveaux sucs qui y abordent, de s'y filtrer. La membrane qui envelope la glande déja tendue & comme *crispée*, est obligée de se tendre encore ; elle grossit & comprime la trachée artére, qui est le canal de la respiration, & l'ésophage qui est le passage des alimens ; & cause une douleur, non-seulement vive, mais désespérante, par le danger continuel de la suffocation, ce qui oblige l'animal à se veautrer & à se débattre comme s'il avoit des tranchées.

Quelquefois ce mal est réellement accompagné de tranchées, auxquelles succéde une rétention d'urine ; il est violent, dangereux, & demande un prompt secours.

Il faut saigner le cheval aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, le vuider, & lui donner un lavement ; réïtérer la saignée de quatre heures en quatre heures, & lui mettre du beurre frais dans les oreilles, lui étuver la gorge avec guimauve, graine de lin, aluine & feuille de lierre terrestre, de chaque une poignée, bouillie en suffisante quantité d'eau de riviére.

Il faut réïtérer ces fomentations le plus souvent que l'on pourra ; au moins cinq ou six fois le jour ; après chaque fomentation, frotter la gorge avec populeum, beurre frais & huile de laurier fondus ensemble, & tenir la gorge bien envelopée avec une peau de mouton. On peut aussi lui passer dans la gorge par dedans un nerf de bœuf bien souple & uni avec lequel on portera du miel rosat dans le gosier, en l'introduisant

doucement, & le retirant de même, deux ou trois fois, pour le nettoyer.

Il faut lui ôter l'avoine, lui donner du ſon à la place & le faire boire à leau blanche, ayant ſoin de bien battre le ſon de froment dans l'eau, & lui donner très-peu de foin.

Lorſque le mal eſt violent, que non-ſeulement le cheval en perd l'appetit, mais même qu'il lui eſt impoſſible à cauſe de l'inflammation de pouvoir mâcher ni avaler; il faut lui faire un bouillie avec des biſcuits ſecs ou des croûtes de pain, que l'on broyera dans un mortier, & que l'on fera bouillir dans trois pintes de bonne biére ou dans une quantité ſuffiſante de lait, & que l'on fera prendre avec la corne.

Ordinairement le cheval eſt hors de danger, quand il a paſſé dix à douze jours ſans mourir.

Des Avives.

Les avives ſont une inflammation prompte & ſoudaine des glandes parotides. Ces glandes ſont ſituées au-deſſous de la baſe de l'oreille en deſcendant vers le coin de la ganache. Le cheval fait bientôt connoître qu'il en eſt incommodé par les violentes douleurs qu'il reſſent, tant dans cette partie que dans le ventre, parce que ce mal eſt toujours accompagné de tranchées, & les tranchées de retention d'urine, ce qui oblige le cheval à ſe tourmenter & à ſe débattre vivement. La réunion de ces deux accidens fait connoître que le mal principal eſt les avives; car il y a des tranchées ſans avives, mais rarement des avives ſans tranchées. Auſſi le cheval porte-t-il ſouvent

la tête du côté des flancs à droite & à gauche, comme s'il vouloit montrer l'endroit où il ſent le plus de mal : il ſe couche & ſe reléve ſouvent, ſans trouver une place où il puiſſe avoir du repos, & ne peut uriner. C'eſt pourquoi il faut commencer par lui mettre de la paille fraîche ſous le ventre pour le faire uriner, s'il eſt poſſible. Si cela ne ſuffit pas, on le menera dans une bergerie où il y ait un troupeau de moutons, & ſi cela ne fait point d'effet encore, on tâchera d'introduire dans le canal de la verge, un poux vivant, ou quelques morceaux de gros poivre concaſſé ; enſuite on lui fera introduire dans le fondement le bras d'un homme graiſſé d'huile de noix ; on fera preſſer la veſſie, & on frotera le foureau avec la même huile.

Il faudra enſuite ſaigner le cheval au col, puis peu de temps après ſous la langue ; & dans l'intervalle lui donner trois quarterons d'huile d'amandes douces avec demi-ſetier d'eau-de-vie [pour un petit cheval] ou chopine [pour un cheval de caroſſe] puis ſaiſir entre les doigts ces glandes gorgées, les manier & écraſer fortement, & les battre avec le manche du boutoir ou du brochoir pour les meurtrir ; car c'eſt une mauvaiſe méthode que de les ouvrir. Enſuite vous ferez une pâte avec des feuilles d'ortie verte que vous pilerez avec de fort vinaigre, de laquelle pâte vous remplirez les deux oreilles du cheval, de façon qu'elle puiſſe y reſter ſept à huit heures. Après ces remédes, on pourra lui donner deux onces de thériaque, un quarteron de miel de Narbonne, & un quarteron de ſucre, dans trois demi-ſetiers de vin.

Si le cheval continue d'être tourmenté de tranchées, on le ſaignera aux veines du flanc, & on lui donnera un demi-ſetier de vin blanc, autant d'huile d'amandes douces, deux gros de cryſtal minéral & deux onces de térébenthine de Veniſe, avec une demi-once de poivre long en poudre, le tout mêlé enſemble. On remarque dans le bas de l'oreille en dedans une enflure, qui forme une eſpéce de repli. Il faut le percer avec le biſtouri ou la lancette. Si le mal eſt récent, il n'en ſortira que du ſang corrompu; s'il eſt ancien, il en ſortira du pus.

Comme ce mal fait perdre l'appétit aux chevaux, ſi le cheval reſtoit pluſieurs jours ſans manger, il faudroit lui faire avaler quatre jaunes d'œufs avec une muſcade rapée, & un quarteron de ſucre, dans une pinte de vin rouge pour le fortifier & le ſoûtenir; ou bien lui donner de la bouillie décrite au Chapitre de l'Etranguillon. Pour éviter ce mal, qui eſt fort dangereux, & n'arrive jamais que par des accidens étrangers au tempérament du cheval, comme d'avoir bû une eau vive & froide, ou courante, ou tirée d'un puits très-profond, [c'eſt pourquoi cette maladie eſt plus commune dans les pays de montagnes qu'ailleurs,] il faut avoir ſoin, ſi le cheval n'eſt pas accoutumé à la crudité de ces eaux, de la faire chauffer ou de la battre avec la main, ou d'y battre du ſon de froment; ou ſi l'on n'a pas la commodité de faire aucune de ces choſes, de promener le cheval au pas & au trot après qu'il a bu, pour échauffer l'eau dans ſon eſtomac par cette agitation.

De la Gourme.

Cette maladie eſt une dépuration de la pituite épaiſſe & viſqueuſe provenant de la qualité des nourritures que le Poulin a eues, ou du climat dans lequel il eſt né ; ce qui eſt aiſé de concevoir en faiſant attention, que dans les Pays méridionaux, où l'air qu'on reſpire eſt plus ſec, & les plantes moins chargées de phlegme, les poulins & les chevaux ſont moins ſujets à cette maladie, que dans les pays qui tirent plus ſur le Nord, climat auquel cette maladie ſemble être particuliere.

Cette dépuration ſe fait ordinairement par maniére de dépôt ſur les glandes qui ſont ſituées ſous la ganache, leſquelles s'engorgent conſidérablement, & viennent quelquefois à ſupuration; quelquefois ſe dégorgent par les naſeaux ſous l'apparence d'une mucoſité fœtide ; & quelquefois ſe dégorgent de deux manieres à la fois, la tumeur qui ſe forme ſous la ganache ſe perçant quelquefois d'elle-même.

Il eſt rare que les jeunes chevaux échappent cette maladie vers l'âge de trois ou quatre ans dans ce Pays-ci; & les deux maniéres dont nous venons de dire que ſe terminoit cette maladie, ſavoir, par ſupuration, ou en jettant par les naſeaux, ſont les deux plus favorables; car il arrive quelquefois qu'un cheval jette ſa gourme en maniére de pus par diverſes parties, par une épaule, par un jarret, par-deſſus le rognon, par un avant-cœur, par un pied, &c.

Aucun âge n'en eſt cependant excepté ; car

il y a des chevaux qui jettent dès la premiere année, d'autres dès la deuxieme ou troisieme; mais ceux qui jettent avant la troisieme, sont sujets à jetter plusieurs fois. Il est pourtant avantageux qu'ils la puissent jetter de bonne heure & dans les pâtures, parce que l'herbe purge le cheval, & qu'ayant la tête baissée, cela facilite l'écoulement des matiéres. Mais comme on n'a point cette commodité dans l'hiver, il faut tenir le cheval chaudement dans l'écurie, le faire boire à l'eau tiéde & blanche, lui ôter totalement l'avoine, & ne lui donner que du son.

La principale vûe que l'on doit avoir dans la cure de cette maladie, est de faire jetter par les naseaux, ou de faire suppurer la glande sous la ganache, autant qu'il est possible.

Quand un cheval jette imparfaitement, il est rare qu'il porte santé, jusqu'à ce que cette maladie revienne dans un âge plus avancé, à six ou sept, même à dix & douze ans; c'est ce qu'on appelle *Fausse gourme*.

Pour prévenir cet accident, quand il paroît disposé à jetter, il faut lui faire un breuvage avec eau de scabieuse, scorsonere, chardon béni, rose & chicorée amere, & vin blanc, de chaque un demi-setier; y délayer une once de confection hyacinte, & le lui faire avaler, après l'avoir laissé cinq heures au filet, & l'y laisser autant de temps après; ou bien on lui fait autant de breuvage, avec la poudre cordiale dont il a été parlé ci-devant.

En le débridant donnez-lui du son mouillé d'eau chaude, & le faites boire tiéde & à l'eau blanche.

Donnez-lui matin & soir le lavement émollient décrit à la maladie du Feu, & lui seringuez plusieurs fois par jour dans le naseaux de l'eau-de-vie battue avec de l'huile d'olive ; ou bien enduisez d'huile de laurier, une plume d'oye ; saupoudrez le tout de tabac ou de poivre, & le mettez dans le nez du cheval, ayant soin d'attacher ce plumeau au licol avec un fil ; mettez le cheval au mastigadour pendant deux heures, & réïtérez le lendemain. Le troisiéme jour au lieu de poivre ou de tabac, usez d'ellebore en poudre, jusqu'à ce qu'il cesse de jetter. Il est bon encore de lui faire recevoir la fumée de quelques grains de geniévre jettés sur un réchaud de feu.

Si la tumeur sous la gorge est si considérable qu'elle paroisse plutôt disposée à supurer qu'à se dégorger par les naseaux, frottez-la tous les jours avec parties égales d'huile de laurier & de beure frais & le double d'onguent d'althea, mêlés à froid. Tenez le cheval couvert & chaudement, & enveloppez-lui la gorge avec une peau de mouton la laine en dedans, pour achever de digérer & d'évacuer l'humeur qui cause cette maladie, & dont le moindre reste est un levain qui produit par la suite une fausse gourme, non moins difficile à guérir que la gourme simple.

Si la tumeur ne paroît pas disposée à bien supurer, prenez un verre d'huile d'olive commune, deux onces d'huile de laurier, deux onces de beure frais, & la grosseur d'une petite noix de poivre, & plein la coquille d'un œuf de vinaigre. Faites fondre le beure avec les huiles ; quand le tout est fondu, jettez le poivre, &c. & faites avaler le tout tiéde par les naseaux au cheval. Ce remède peut

causer des battemens de flanc, mais qui se dissipent au moyen de lavemens émolliens, que l'on reïtérera deux fois par jour : ce reméde est si efficace qu'il guériroit une morve commençante, c'est pourquoi on le donne dans la gourme ou fausse gourme, quand on a le moindre soupçon de morve : on peut reïtérer ce reméde jusqu'à quatre fois, laissant quatre jours d'intervalle entre chaque prise.

Quand un cheval jette beaucoup, & qu'à cela près il boit & mange bien, & que l'on soupçonne la morve, donnez-lui cinq à six fois, de cinq jours en cinq jours, deux onces d'huile d'aspic pure.

Pour faire jetter facilement & en peu de jours un cheval qui a peine à jetter par les naseaux, soit dans la gourme, soit dans la fausse gourme, on lui fait prendre dans son ordinaire, composé de moitié avoine & moitié son, matin & soir, une bonne pincée d'une poudre composée de parties égales de graine de paradis, graine de laurier, soufre vif; le tout pulvérisé ensemble, & passé dans un tamis. Il faut observer que plus la tumeur sous la ganache est grosse, moins le cheval est en danger, plutôt & plus surement il guérira : qu'en été & au printems, saisons où cette maladie se manifeste le plus communément, la seule pâture guérit presque tous les chevaux qui en sont atteints; quoiqu'en hyver, en apportant la précaution de tenir le cheval bien envelopé dans une écurie bien chaude, cette maladie n'est pas beaucoup plus dangereuse.

On emploie divers mêlanges d'onguens sur la tumeur.

On

On peut ſe ſervir du ſuivant : onguent roſat, onguent d'althea, onguent populeum, miel commun, de chaque 4 onces; onguent baſilicum, 8 onces : fondez le tout à petit feu, & après l'avoir retiré de deſſus, vous remuerez le mêlange, juſqu'à ce qu'il devienne froid.

Au défaut de ces onguens, on emploiera le cataplâme ſuivant : prenez ſauge & lavande, une poignée de chacune, bien broyées dans un mortier; ajoutez-y deux poignées de fleur de farine; faites bouillir le tout enſemble dans du vinaigre à diſcrétion. Le tout étant bien cuit, vous en appliquerez ſur les glandes qui ſont ſous la ganache, le plus chaud qu'il ſera poſſible, deux fois par jour.

Il eſt à propos de faire manger par terre tous les chevaux qui jettent; cette attitude facilite l'écoulement des matieres par les narines. Il faut avoir attention de bien faire nétoyer la place où on met leur nourriture, pour qu'ils ne reſpirent point de pouſſiere. Lorſqu'ils jettent imparfaitement, on les aide par la fumée de ce parfum ou quelque ſemblable : prenez oliban, maſtic, ſtorax calamite, ſemence d'ortie, agaric, baies de genievre & de laurier, de chacun une once; faites du tout une poudre dont on jettera une once ſur un rechaut de feu pour en faire recevoir la fumée au cheval, après lui avoir mis la tête dans un ſac ouvert par les deux bouts : on réitere ce reméde pendant 10 à 12 jours conſécutifs.

De la fauſſe Gourme.

Cette maladie, qui comme nous avons dit, eſt le reſte d'une gourme jettée imparfaitement,

est alors beaucoup plus considérable qu'auparavant, d'autant qu'aux accidens décrits dans la gourme, se joignent la fiévre, une difficulté de respirer, & de grands battemens de flancs, par où commence cette maladie, & par où on la distingue de la morve; mais le cheval n'en est pas moins en danger, sur-tout quand il vient de nouveau à jetter par le nez; car dans cet âge avancé, la dépuration ne s'y fait plus avec tant d'aisance, & l'on aura beaucoup plus de ressource dans la supuration, en ce que la tumeur, à cet âge, n'est pas toujours sous la ganache, mais quelquefois à la partie externe de l'os de la ganache, au même endroit où viennent les avives.

Quand il n'y a point de tumeur sous la ganache, le cheval en est beaucoup plus malade, toute l'humeur étant obligée de sortir par le nez. L'on observe encore que cette humeur est plus jaune que dans la gourme, ce qui ne sert pas peu à les distinguer.

Il faut dans cette maladie, user de beaucoup plus de lavemens que dans la précédente, & beaucoup plus long-tems; ensuite user des eaux cordiales ci-devant prescrites, s'il peut lever la tête, & procurer, s'il se peut, une louable supuration, pour mettre le cheval en sureté.

Du Rhume ou *Morfondement.*

Ce que l'on appelle *Rhume* dans les hommes, s'appelle *Morfondement* parmi les chevaux, le terme de rhume n'y étant point en usage. Cette maladie a ses accidens tellement semblables aux

précédentes, qu'on ne la peut aiſément diſtinguer; car le cheval paroît triſte & dégoûté, touſſe, jette auſſi par les naſeaux une pituite âcre, gluante, blanche ou verte; & a les glandes engorgées ſous la ganache, auſſi-bien que dans les maux dont nous venons de parler. Il s'y joint quelquefois une fiévre aſſez violente; la reſpiration s'embaraſſe; & il paroît en grand danger de ſuffoquer. On la diſtingue pourtant en ce que le goſier devient dur & ſec au toucher. Cette maladie ne laiſſe pas d'être périlleuſe & quelquefois longue.

Elle peut dégénerer en mal de cerf, & le col devient roide & les dents ſerrées de façon, qu'il n'eſt point de force qui puiſſe ouvrir la bouche du cheval, comme on le verra, quand nous parlerons du mal de cerf. Elle peut auſſi dégénerer en morve.

Il faut donc auſſi-tôt qu'on s'apperçoit de la tumeur ſous la ganache, la lui froter avec quelque onguent qui l'excite à jetter; en voici un dont on peut ſe ſervir avec ſuccès.

Prenez huile d'olive, huile de laurier, beurre frais, de chaque une once; onguent d'althea, deux onces; mêlez à froid en conſiſtance d'onguent; s'il y a fiévre, donnez le breuvage décrit à la gourme, avec les mêmes précautions, & lui donnez en le débridant, du ſon mouillé d'eau chaude; & qu'il boive auſſi à l'eau blanche chaude.

Donnez auſſi des lavemens émolliens chaque jour, quoique pluſieurs perſonnes, qui ſe mêlent de chevaux, craignent de leur en donner dans le morfondement; car l'expérience nous con-

vainc qu'ils y font bien, & la raifon nous en perfuade : fervez-vous de la defcription émolliente donnée à la maladie du feu.

S'il n'y a point de fiévre, donnez-lui une prife de la poudre cordiale décrite auffi au feu.

De la Morve.

Nous mettrons la morve à la fuite de ces maladies, parce qu'elle leur fuccéde quelquefois, quand elles ont été négligées ou mal traitées, & que les fymptômes en font fort femblables. Cette maladie a beaucoup de rapport à celle que l'on nomme pulmonie ou phtifie dans les hommes ; car à la toux près, que les chevaux n'ont point ordinairement dans ce mal, le fiége de cette maladie paroît être un ulcere dans le poumon, quoiqu'on trouve dans cette maladie des ulceres dans d'autres parties, comme le foie, la rate, les reins.

Cette maladie fe reconnoît à un écoulement qui fe fait par les nafeaux, d'une humeur vifqueufe, tantôt blanche, tantôt rouffe, d'autres fois jaune ou verdâtre : joignez à ce figne, l'engorgement des glandes fous la ganache, lefquelles deviennent douloureufes & adhérentes à l'os. Quand même elles ne feroient pas adhérentes, fi elles font douloureufes, c'eft un grand préjugé de morve.

On remarque communément que dans la morve les chevaux ne jettent que d'un côté, & que dans le morfondement, ils jettent des deux.

L'on fait encore une épreuve, c'eft de mettre la tête du cheval fur un feau plein d'eau claire,

& de brouiller l'humeur qui coule par le nez du cheval. Si cette mucosité ou morve se précipite au fond, comptez que c'est du pus; si elle surnage, il y a lieu de croire que ce n'est qu'une lymphe épaissie; quelquefois même on y remarque quelque trace de sang : quand vous voyez ce signe, comptez la maladie pour incurable.

On connoît encore qu'un cheval est morveux par cette épreuve : on trempe dans de fort vinaigre un morceau de linge ou un plumaceau, qu'on lui fourre dans les naseaux; s'il s'ébroue, [c'est l'éternuement du cheval] il n'est point morveux, du moins confirmé; car il ne pourroit faire un mouvement si violent, s'il y avoit ulcere dans les naseaux : s'il ne s'ébroue point par conséquent, on les regarde comme morveux.

Cette maladie est périlleuse pour le cheval; mais elle est encore très-dangereuse dans une écurie, & se communique aisément, même par l'air que les chevaux respirent. Ainsi la premiere chose que l'on doit faire, est de séparer des autres, un cheval atteint de cette maladie; ensuite vous lui ferez prendre le reméde suivant en breuvage.

Prenez trois têtes d'ail, une poignée de graine de genievre, un demi-verre de suc de bryone; pilez le tout ensemble; prenez outre cela poivre battu & gingembre en poudre, de chaque une once; canelle & cloux de girofle battus, de chaque une once & demie, & deux cuillerées de bon miel; mettez infuser le tout dans une pinte de vin blanc, & passez la liqueur. Faites in-

fuser d'un autre côté, une demi-once de bon tabac dans un verre de vin blanc, passez & mêlez les deux infusions; que vous ferez prendre au cheval, ayant soin de le mener immédiatement après au trot & au galop, pendant un quart d'heure. Il faut qu'il soit deux bonnes heures devant & autant après sans manger ni boire. Il faut aussi le faire bien couvrir. Ce reméde est violent, & le cheval en est à l'extrémité; c'est pourquoi on ne le donne que quand la morve est bien mauvaise; on s'en sert aussi pour le farcin.

En voici un autre qui est plus doux; prenez deux onces de mercure coulant, que vous faites amalgamer avec suffisante quantité de fleur de soufre, dont on fait des pilules avec du beurre. Au bout de huit jours donnez-lui de nouvelles pilules, & ainsi de huitaine en huitaine.

Ou bien donnez-lui chopine de vin émétique de deux jours l'un, pendant quinze jours; mais malgré tous ces remédes, tenez le mal pour incurable, quelque peu invéteré qu'il soit; & même on ne doit tenter ces remédes que dans l'incertitude où l'on est de savoir si c'est cette maladie; car si l'on en est assuré, c'est une dépense inutile, cette maladie étant reconnue par tous ceux qui ont de l'expérience, pour être incurable. Nous ne sommes pas entrés dans le détail des trois espéces de morve, glandeuse, épineuse & chancreuse, dont parlent tous les gens qui se mêlent de chevaux, tant parce qu'ils ne les caractérisent & ne les distinguent pas assez bien l'une de l'autre, que parce qu'ils les reconnoissent toutes trois pour incurables.

Du Lampas ou Féve.

Le Lampas eſt une tumeur de la groſſeur d'une noiſette, qui ſe forme à l'extrémité antérieure de la mâchoire ſupérieure, proche des pinces, & quelquefois la chair deſcend d'un demi-doigt plus bas que les dents. Cette groſſeur cauſe de la douleur au cheval en mangeant, particulierement lorſqu'il mange du grain. Comme ce mal ne s'en va pas de ſoi-même, on eſt obligé d'ôter la féve, même aux jeunes chevaux, quoique les dents de lait ne ſoient pas encore tombées. Cela ſe pratique avec un fer rouge fait exprès pour cet uſage, lequel eſt plat par le bout, & large comme une piéce de douze ſols. On a ſoin de lui mettre auparavant dans la bouche un pas-d'âne envelopé dans du linge, pour lui tenir la bouche ouverte, crainte de le bleſſer. Il faut beaucoup d'adreſſe dans le Maréchal qui fait cette opération, premierement pour la faire en une application du fer chaud, ſecondement pour ne pas cautériſer juſqu'à l'os; ce qui arrive quand on y revient à deux fois.

Quand les dents de lait ſont tombées, on fait cette opération encore plus hardiment.

L'opération étant faite, il faut que le cheval ne mange que du ſon mouillé pendant quelques jours; & s'il ne recouvre point l'appétit, il faut lui laver la bouche avec un linge trempé dans du vinaigre, dans lequel on aura broyé deux ou trois têtes d'ail, avec une petite poignée de ſel: ce linge s'attache au bout d'un bâton.

Quoique cette incommodité ne paſſe pas pour

maladie, il en peut cependant arriver de mauvaises suites, parce que le cheval ne pouvant ni boire ni manger, tombe malade de foibleſſe.

Barbillons.

On appelle barbillons de petites excroiſſances charnues, qui ont la figure des barbes d'un poiſſon, qu'on nomme barbillon, ſituées à deux doigts au-delà des crocs d'en bas à la partie latérale interne des dents ; ce mal empêche un cheval de boire, & par conſéquent de manger, ce qui le feroit bientôt dépérir. La guériſon de ce mal dépend de l'adreſſe d'un Maréchal, à introduire des ciſeaux longs ſous la langue du cheval, & à emporter d'un ſeul coup ces excroiſſances à droite & à gauche ſucceſſivement ; ce qui ſe fait avec le ſecours du pas-d'âne, comme pour ôter la féve. On tire la langue, & on prend garde que le cheval ne retire la tête, parce qu'il pourroit arriver que la langue reſteroit dans la main, ſur tout ſi le cheval étoit vif & peureux ; car il n'y a point d'animal auquel la langue tienne moins. Après lui avoir coupé les barbillons, il ſera bon de lui donner un coup de corne, & de lui laver la bouche avec du ſel, de l'ail & du vinaigre pour le remettre en appétit.

Cirons.

Il vient à la bouche des chevaux une incommodité qu'on appelle *Cirons* : ce ſont de petits boutons blancs, qui viennent au dedans des lévres, ſupérieure & inférieure, & qui paſſent

la premiere peau. Pour les ôter, il faut ſe ſervir d'un clou de fer à cheval, ou d'un autre inſtrument ſemblable, pourvu qu'il ne ſoit pas trop tranchant, & prendre avec la main les lévres l'une après l'autre, comme ſi on vouloit les retourner : enſuite on découpe la premiere peau à l'endroit des cirons, & on coupe légérement la chair en divers ſens pour en faire ſortir un peu de ſang ; après quoi on donne un coup de corne au cheval, on lui lave la bouche, comme ci-deſſus, & on le met au ſon mouillé pendant deux ou trois jours.

Des Surdents.

L'on appelle *Surdents*, des dents mâchelieres inégales, & qui s'uſent plus d'un côté que de l'autre ; ce qui fait que ne portant point également l'une ſur l'autre, le cheval ne peut pas bien broyer les alimens, dont une partie retombe de la bouche. Quelquefois ces ſurdents deviennent ſi longues & ſi pointues, qu'elles bleſſent le palais & les gencives.

Le reméde eſt de renverſer le cheval par terre ſi l'on n'a point de travail ; de lui mettre un pas-d'âne dans la bouche ; de lui caſſer avec un gouge & un grand fer, qui ſert de marteau, cette excroiſſance oſſeuſe, ou du moins l'évuider s'il ſe peut, & lui faire ronger le careau enſuite, pour unir les aſperités de la dent caſſée.

Cette opération même de faire ronger le careau, ſuffit pour unir les dents & eſt moins dangereuſe, mais demande beaucoup de patience. Le careau eſt une groſſe lime quarrée, qu'on

met dans la bouche du cheval entre les grosses dents, pour la lui faire mâcher pendant un quart d'heure, ou plus, s'il est nécessaire; au moyen de quoi ces surdents deviennent égales aux autres dents.

Il arrive quelquefois aux premieres dents au-dessus des crochets, qu'elles s'allongent considérablement, & ressemblent à des dents de loup: on les coupe avec des triquoises.

La même chose arrive aux crochets; mais plus communément à ceux d'en bas: on est obligé de les rogner de même.

Des Barres & de la Langue blessées.

Les barres peuvent être blessées, non-seulement lorsqu'on est obligé de se servir du pas-d'âne, dont nous avons parlé dans l'opération précédente; mais un Cavalier qui a la main dure, un mors trop rude, & un coup porté par accident sur le mors ou sur les barres mêmes, peuvent y faire des écorchures, des blessures, & entamer jusqu'à l'os, & en faire sauter des esquilles. On peut juger par la cause de l'accident, combien la plaie est considérable. Si la cause n'en est pas connue, il faut examiner s'il n'y a point de pourriture & de puanteur dans la plaie, ce qui en fait un ulcere. Cela se connoît facilement en portant le doigt dans la plaie, & de-là au nez. Il faut chercher aussi s'il n'y a point d'esquille enlevée ou éclatée. Lorsque l'os paroît sain & entier, & qu'il n'y a point de puanteur, il faut se servir de billots de miel, qui se font de cette maniere. On prend un linge, qu'on étend sur une table, & que l'on couvre de miel pur ou

de figues féches pilées avec le miel; après quoi on le roule de façon qu'il faffe à peu près la groffeur du poignet. Enfuite on met ce rouleau dans la bouche du cheval, & on l'y arrête par le moyen d'une corde attachée aux deux bouts du rouleau, & qu'on paffe par-deffus la tête du cheval comme une bride; & on le met quatre ou cinq fois par jour une heure à chaque fois: s'il y a pourriture ou quelque chofe d'éclaté, il faut y mettre du fucre candi en poudre, ou du fucre commun.

Quant à la langue, fi elle fe trouve bleffée, le repos, ou au moins un mors plus doux, en cas que l'on foit obligé de s'en fervir précipitamment, la rétabliront en la frotant avec du miel rofat.

Si la bouche étoit fort échauffée, on pourroit piler de l'éclaire avec du verjus & un peu de fel, & quelques goutes d'huile, & en froter la bouche. Quand il vient fur la langue un limon épais, que l'on appelle communément *Chancre*; on la frote avec poivre, fel & vinaigre mêlés enfemble.

Il eft important de guérir promptement un cheval, qui a la langue bleffée; parce qu'il fent du mal long-temps à cette partie, il s'accoutume à battre à la main & lever la tête.

Du Piffaneffe ou *du Pinfaneffe.*

On trouve dans quelques Auteurs une maladie qui eft peu commune dans ces pays, puifque non-feulement nous ne l'avons jamais vue; mais des Maréchaux, pendant plus de cinquante années d'expérience n'en ont jamais entendu parler. C'eft une maladie de l'avant-main, comme de l'arriere-

main. Elle commence par une démangeaiſon conſidérable ſous le pied; & le cheval ne pouvant ſe diſpenſer d'y porter la dent, & même la langue, ce mal ſe communique avec une telle ſubtilité, qu'il en perd l'appétit ſur le champ; la langue lui devient toute noire, & tombe en vingt-quatre heures. Nous ne ſommes point garants de ces faits; mais nous les trouvons rapportés par divers Auteurs, qui donnent, comme de concert, le même reméde pour ce mal : c'eſt de ſaigner d'abord le cheval à la pince du pied malade, puis lui laver la langue avec ſel & verjus; & enfin le ſaigner de la langue; & ils aſſurent que le cheval guérira miraculeuſement.

Du Tic.

Il y a deux ſortes de Tics; l'un eſt naturel, & l'autre provient d'une mauvaiſe habitude.

Le tic naturel, ou qui vient de naiſſance, eſt un mouvement involontaire des muſcles de certaines parties, comme des yeux, de la mâchoire, ou du col, leſquels agiſſant ſans le conſentement de l'animal, lui font faire des mouvemens, qu'il n'eſt pas le maître d'empêcher. L'on voit des hommes ſujets à cette premiere eſpéce de tic; mais elle eſt ſans reméde.

La ſeconde eſpéce de tic, eſt une mauvaiſe habitude que les chevaux contractent. Parmi une infinité de ces mauvaiſes habitudes, qu'il ſeroit trop long de rapporter, la plus commune, eſt de ronger la mangeoire; & comme les uns la rongent plus volontiers avec la mâchoire ſupérieure, les autres avec l'inférieure, c'eſt ce qui fait que les

uns ont les dents d'en haut plutôt uſées, les autres celles d'en bas. Ce défaut vient de ce que les chevaux étant jeunes, & ſentant du mal aux dents qui percent les gencives, ils ſe ſont accoûtumés à ronger le bord de l'auge, pour faire paſſer cette démangeaiſon ; ou bien ils contractent ce défaut pour l'avoir vu faire à d'autres. Il réſulte beaucoup d'inconvéniens de cette habitude. Le premier, eſt qu'ils perdent une grande partie de leur avoine, le ſecond eſt qu'ils prennent beaucoup de vents ; ce qui non-ſeulement les fait roter continuellement, choſe très-déſagréable à entendre ; mais encore leur donne ſouvent des tranchées, dont ils peuvent mourir. Il en eſt qui rongent continuellement leur longe & la coupent ; à ceux-là il ſuffit de leur mettre une chaîne. D'autres mordent tout ce qui ſe préſente à eux ; ceux-là ſont les plus dangereux, & la correction leur eſt néceſſaire. Pour ceux qui tiquent ſur l'auge, on la frote avec du fiel ou de la fiente, ou bien on y met des lames de cuivre ou de fer ; mais le plus ſûr eſt de leur donner leur avoine dans un ſac, & de les attacher court & haut à un anneau de chaque côté.

Du mal de Cerf.

Cette maladie eſt une eſpéce de rhumatiſme univerſel, qui tient le corps roide dans toute ſon étendue, mais particulierement le col & les mâchoires ; de ſorte que le cheval ne peut manger & eſt autant en danger de mourir de la faim que de ſon mal. Dans cette maladie il tourne les yeux par un mouvement convulſif, comme s'il alloit mourir, de ſorte qu'on n'en voit que le blanc ; & il a par intervalle des battemens de cœur

& de flancs si grands, qu'on croiroit qu'il va périr. En maniant le col on le sent roide & tendu, & la peau aride. La fiévre accompagne cette maladie, qui est souvent mortelle, & demande un prompt secours. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle est communément accompagnée de fourbûre & de gras fondu. Si ces accidens n'y sont pas joints, il y a à espérer.

Il faut donc alors saigner promptement à la veine du col, & réitérer la saignée pendant douze à quinze heures, d'heure en heure ou au moins de deux heures en deux heures, n'en tirant qu'un verre environ à chaque fois; donnez au cheval des lavemens émolliens tous les jours, & frotez-lui la mâchoire & le col, si le mal ne le tient que dans ces parties, avec une composition de moitié eau-de-vie & moitié huile de laurier, & autant d'onguent d'althea : ou bien avec un mêlange de parties égales d'huile d'aspic, d'huile de térébenthine & d'huile de laurier.

Mais si le cheval en est attaqué par tout le corps, trempez un drap dans de l'eau-de-vie, ou si le cheval n'en vaut pas la peine, dans de la lie de vin chaude, & lui enveloppez tout le corps, après le lui avoir froté avec la composition précédente, & le couvrez bien.

Si le cheval n'a point de fiévre, donnez-lui le quatrieme jour de la maladie, le matin à jeun, une prise de poudre cordiale & le faites boire à l'eau panée.

Et au cas que le cheval eût la fiévre, donnez-lui le breuvage d'eaux cordiales, & le soir un lavement.

Lorsque le cheval commencera à fienter des

matieres liées & épaiſſes, ceſſez les breuvages, poudre & lavement, & le mettez à l'uſage d'une bouillie faite avec de la farine d'orge, & de l'eau bien cuite & bien claire; donnez-lui-en une pinte & prenez garde qu'il ne perde haleine en l'avalant.

Il ne faut pas oublier le feu dans cette maladie. On paſſe un bouton de feu ſur le haut de la nuque près du toupet, avec un fer gros comme le doigt, & de la longueur du doigt, on y fait entrer un plumaceau enduit d'un liniment, fait avec une once d'huile de térébenthine & une cuillerée de verd de gris en poudre; vous en paſſerez deux autres au-deſſus des oreilles; mais à ceux-là on y paſſe un ſéton enduit du même liniment, ou de ſupuratif, ou de quelqu'autre digeſtif.

Si le train de derriere eſt entrepris, paſſez au troiſieme nœud de la queue en remontant, un bouton de feu, & y mettez un plumaceau enduit du même onguent.

Si les mâchoires ſe ſerrent trop, mettez-lui un billot gros comme le poignet, enveloppé d'un linge chargé de miel, pour lui tenir la bouche ouverte, avant qu'elle ſoit tout-à-fait ſerrée, & pour lui mettre de temps à autre la mâchoire en mouvement, juſqu'à ce qu'il mange. Si les mâchoires s'étoient tellement ſerrées qu'on ne pût lui couler aucun breuvage dans la bouche, il faudroit faire un coin de bois large & mince, & l'introduire en frapant doucement avec un marteau à pluſieurs repriſes & à pluſieurs heures de diſtance. Il ſuffit que l'on ait deux ou trois lignes de jour, pour qu'il puiſſe prendre des remédes & quelques alimens. On lui préſentera pour nourriture

un peu de ſon, ou bien de la farine batue dans de l'eau.

Vous pouvez, pour lui froter les mâchoires, vous ſervir de l'onguent pour la nerf-foulure, ou onguent des nerfs dont voici la deſcription.

Maniere de faire l'Onguent des Nerfs.

Prenez des fleurs de romarin, de lavande, de millepertuis, de camomille & de mélilot, de chaque une poignée, & les mettez dans un grand matras; verſez deſſus une pinte d'eſprit de vin bien rectifiée; mettez par deſſus un vaiſſeau de rencontre que vous luterez bien; puis vous mettrez votre matras au bain-marie, ou ſur du ſable chaud, & l'y laiſſerez vingt-quatre heures, remuant de temps en temps, pour en faciliter la teinture: prenez d'autre part chamœpitis, marjolaine, romarin, menthe, rue, lavande, de chaque une poignée; genievre verd, deux onces; baies de laurier, racine de piréthre & maſtic, de chaque une once; benjoin, demi-once; caſtoreum & camfre, de chaque trois gros: pilez chacune de ces drogues ſéparément & les mettez enſemble dans un nouveau matras luté de même que le premier avec ſon vaiſſeau de rencontre ſur un bain de ſable, ou bain-marie, & le laiſſez vingt-quatre heures de même, remuant de temps à autre pour en tirer une forte teinture. Au bout de vingt-quatre heures, mêlez dans un troiſiéme matras vos deux teintures, que vous verſerez par inclination, & y ajoûterez une livre de ſavon marbré, coupé bien menu; couvrez d'un vaiſſeau de rencontre, lutez, & mettez

tez de nouveau à un bain de ſable ou bain-marie, remuant de temps en temps, juſqu'à ce que le ſavon étant parfaitement diſſous, le tout ſoit en conſiſtance d'onguent. Cet onguent eſt excellent non-ſeulement pour les nerfs-ferrures de vieil, pour les entorſes & foulures, mais encore pour les efforts d'épaule & de hanche.

Du Vertigo.

Le Vertigo eſt aux chevaux ce que l'on appelle aux hommes *Delire*, ou *Phréneſie*, ou *Tranſport*; il en eſt aux uns comme aux autres de deux eſpéces, l'un tranquille & l'autre furieux.

Dans le premier, le cheval met la tête entre les jambes, va toujours droit devant lui, ſans ſe détourner. Il paroît avoir les yeux renverſés, & va donner de la tête au mur, parce qu'il ne voit pas, & même ſe laiſſe tomber fort rudement par terre dans ſon étourdiſſement.

Cette maladie ſe traite à peu près comme la précédente; on ſaigne le cheval de trois en trois heures; on lui met de même des boutons de feu; enſuite on applique une peau de mouton toute chaude ſur la tête; on le frote avec les mêmes onctions, & on lui donne les mêmes poudres cordiales.

Le Vertigo furieux eſt une eſpéce de rage; & l'on ne peut approcher du cheval ſans beaucoup de péril; il ne veut ni boire ni manger; il ſe débat, il ſe frape la tête contre les murs & paroît comme déſeſpéré; quand il s'échappe il cauſe de terribles déſordres. Des Auteurs prétendent que ce vertige vient d'un ver qui prend naiſſance dans

la queue, & qui monte toujours le long de l'épine du dos jusqu'à la tête, où étant parvenu, il cause tous ces ravages, lorsqu'il vient à toucher la dure-mere; mais cela n'a aucune vraisemblance; & les maladies qui attaquent le genre nerveux, sont capables de produire cet effet. Il est assez inutile de donner des remédes pour ce mal, parce qu'on ne peut approcher du cheval; cependant si on le pouvoit, la saignée jusqu'à défaillance, les lavemens rafraîchissans & purgatifs, & les onctions précédentes y pourroient donner soulagement.

Cette maladie provient souvent d'un coup de soleil, sur-tout si le cheval a eu long-temps le soleil dans le front, étant au piquet la tête exposée au plein midi: quelquefois aussi de l'indiscrétion d'un Ecuyer qui aura fatigué trop long-temps un cheval, en lui donnant une leçon trop violente & trop longue sur les voltes ou pirouettes; ce qui est capable d'étourdir un cheval.

Il faut attacher un cheval atteint de ce mal, entre deux piliers avec un licol à double longe, afin qu'il ne puisse se fraper la tête ni contre l'auge, ni contre le ratelier.

Du mal de Taupe.

Ce mal vient aux chevaux qui tirent au collier, préférablement aux chevaux de selle ou de harnois: il vient sur le sommet de la tête, entre les deux oreilles, ou plutôt derriere les deux oreilles, à l'endroit où porte le licol; & c'est une meurtrissure qui degénére en abscès, qui fuse souvent tout le long de la criniere. Les autres chevaux

peuvent pourtant gagner ce mal, lorſqu'ils tirent trop au licol, ſur-tout ſi le licol eſt fait de corde, ou lorſqu'ils ont reçu quelque coup violent; ou bien quand ils ont été trop long-temps expoſés au ſoleil, comme il arrive au piquet à l'armée. Cette tumeur excéde quelquefois la groſſeur du poing, & eſt rempli de ſang extravaſé ou d'eaux rouſſes; s'étend tout du long de la criniere, & gagne beaucoup de terrein en peu de temps, à cauſe de ſa pente.

Les chevaux ombrageux ſont plus ſujets à ce mal, que les autres; parce qu'à la moindre peur, ils tirent ſur leur licol, qui écorche inſenſiblement cet endroit, y fait venir de l'inflammation, une tumeur, & finalement de la matiere.

Ce mal peut encore provenir d'un coup violent donné ſur la tête d'un cheval.

Il faut commencer par ſaigner promptement le cheval, pour empêcher que le dépôt n'augmente, & réïtérer même la ſaignée; puis raſer le poil & mettre deſſus toute la tumeur une charge avec poix, térébenthine, farine, ſain-doux, huile de laurier, & vieux oing; ou bien on ſe ſert de l'onguent de Montpellier. On purge après quelques jours le cheval, & on réïtére la purgation de temps en temps; car ces maux ſont longs, & on en a vu durer plus de ſix mois.

Outre la charge que l'on applique ſur la tumeur, on y paſſe encore au travers un bouton de feu de la groſſeur d'un petit doigt, qui perce d'outre en outre, & enſuite un ſéton chargé d'un bon digeſtif, comme de ſupuratif, térébenthine & jaunes d'œufs cruds: le lendemain on baſſine la place avec de l'eau tiéde; & l'on frote avec une

teinture d'aloës, qui se fait, en mettant dissoudre de l'aloës dans de l'eau-de-vie ; ou bien au défaut de cette teinture, usez d'oxycrat tiéde. Il faut prendre garde que le cheval ne s'écorche en se frottant ; puis on jette sur la plaie de l'os de séche en poudre, ou de la colofane, ou des os calcinés, ou de la savate brûlée ; ou bien on se sert d'ægyptiac.

Tumeurs & blessures sur le Garrot.

L'une & l'autre viennent ou de coups ou de morsures de chevaux entr'eux, ou plus souvent de ce que la selle, dont les arçons sont entr'ouverts, a porté dessus, ou le coussin du harnois. Quand ce mal est négligé, de simple plaie il devient ulcére.

Si c'est une simple foulure sur le garrot sans écorchure, & qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner une extravasion de sang, on met dessus un liniment d'huile de laurier, onguent d'althea, & eau-de-vie, avec l'essence de térébenthine & le basilicum, ou bien le suivant. Il faut prendre cinq ou six blancs d'œufs, les battre long-tems pour les mettre en écume ; ensuite prendre une once d'alun de roche crud qui n'est pas calciné ; le mettre en poudre, comme de la farine, & le mêler parmi les blancs d'œufs : le tout étant bien mêlé, y ajoûter environ un verre d'esprit de térébenthine, battre encore tout cela, & y ajouter autant d'eau-de-vie ; & à force de battre le tout ensemble, cela deviendra comme une espéce d'onguent, dont vous froterez l'enflure trois ou quatre fois par jour. On peut se servir encore du

ſavon ordinaire diſſous dans l'eau-de-vie, ſur une aſſiette, que l'on met ſur des cendres chaudes.

Mais s'il y avoit ulcére, & qu'il fût invétéré; on fait deſſus une inciſion cruciale: c'eſt-à-dire, qu'on donne un égout de chaque côté à l'ulcére, & par-deſſus on fait une inciſion longitudinale; puis on prend urine d'homme, deux pintes; ſel, un litron; alun pilé, quatre onces; on met le tout dans un grand poëlon, qui tienne au moins quatre ou cinq pintes, parce que la liqueur monte beaucoup ſur le feu, & l'on remue toujours avec une petite cuiller de bois; on prend de cette liqueur pendant qu'elle bout, & avec la cuiller de bois on en verſe toute bouillante dans le garrot; on réïtére le lendemain, & on laiſſe la plaie ſept à huit jours ſans y toucher. Il eſt rare qu'on ſoit obligé d'en venir à une troiſiéme projection, qu'on peut cependant faire, ſi la néceſſité le requiert; mais il ſuffira, ſuivant les apparences, de mettre deſſus de l'ægyptiac, pour mondifier & ſécher l'ulcére, & empêcher que le cheval ne ſe frote.

Bien des perſonnes ſe ſervent pour les ſimples foulures ou écorchures, du lappamajor ou bardane, qu'ils appliquent deſſus; ou bien de la morele.

On peut ſe ſervir encore de ce reméde, dont nous venons de donner la deſcription, pour les ulcéres & bleſſures ſur le rognon.

De l'effort d'Epaule, ou *du Cheval entr'ouvert*; ou *faux Ecart*.

Quelques perſonnes ſe trompent ſouvent à

cette maladie, quand ils ne sont pas instruits de sa cause, en traitant dans le pied un mal qui a sa source plus haut : comme ils voient un cheval boiter, ils passent plusieurs jours à y mettre diverses charges, remolades, &c. puis parlent de le dessoler, & au bout de plusieurs semaines, s'avisent enfin que le mal pourroit bien être dans l'épaule. C'est pourquoi, lorsque l'on voit un cheval boiter, il est d'une très-grande importance de chercher quelle en est la cause; car il y en a une infinité qui peuvent occasionner cet accident. Un clou de rue, un chicot, un morceau de verre ou de grès qui aura percé la sole, & même le petit pied; une atteinte que le cheval se sera donnée en courant, ou qu'il aura reçue, toutes les maladies de jambe & de pied, dont nous parlerons dans la suite & de plusieurs autres, sans compter le mal d'épaule, peuvent le faire boiter.

Voici les signes les plus ordinaires pour reconnoître ce dernier, lorsque l'on n'a point été témoin de l'accident. Premierement, voyant le cheval ne s'appuyer bien que sur trois jambes, il faut examiner le pied qu'il léve, la fourchette & la sole; & faire lever le fer, pour voir s'il ne cacheroit point le mal, ou s'il ne le causeroit pas lui-même par être trop serré, ou par quelque clou qui serreroit trop la veine ou le petit pied, &c. puis avec des triquoises, on pince la sole & le sabot tout autour, après avoir fait parer le pied. Si le cheval ne feint point à toutes ces épreuves, on examine le paturon & le boulet; on voit s'il n'y a point d'entorse; on passe la main le long du nerf en remontant vers l'épaule, & ne trouvant mal ni douleur jusques-là, on la frote un

peu rudement en pressant avec la main. Le cheval pourra alors témoigner quelque douleur, d'où on conjecturera que cette partie est le siége du mal. On a coutume de faire promener un cheval un espace de temps un peu considérable, quand il paroît boiter, pour l'échauffer, & lui dénouer les épaules : s'il arrive qu'après cet exercice il ne boite plus, on en conclut que le mal étoit dans l'épaule, & cela est vrai ; mais s'il boite plus fort, il ne faut pas conclure que le mal soit dans le pied nécessairement. Cela arrive cependant d'ordinaire ; mais quand le mal d'épaule est un peu considérable, il ne fait qu'augmenter par cet exercice, & fait boiter le cheval tout bas, aussi-bien que s'il avoit mal au pied.

La plus sûre maniere pour connoître le mal d'épaule, c'est de faire troter le cheval en main quelque pas, & d'examiner comme il porte toute la jambe malade. Si au lieu de porter toute la jambe sur une ligne droite en avant, il prend un cercle pour y arriver, ce mouvement, qui s'appelle *Faucher*, est le signe le plus certain, que le mal est dans l'épaule ; & si on examine bien le cheval, on le reconnoîtra infailliblement peu ou beaucoup, en cas qu'il soit atteint de ce mal ; & de plus il traîne la pince, comme s'il étoit déboulleté : quand il marche & quand il est reposé, il a toujours la jambe malade en l'air & en avant.

Cet accident arrive souvent pour une chute ou pour un effort que le cheval a fait pour se retenir & empêcher la chute. Dans cet effort, il met en contraction les muscles extérieurs de l'omoplate & de l'épaule, & écarte ainsi des côtes les os de l'épaule, qui y sont unis par des attaches

fibreuſes ſeulement. Par cet écart, il ſe déchire de ces parties fibreuſes, qui laiſſent ſuinter des gouttes de lymphe & de ſéroſité, leſquelles forment des amas d'eau, qui devenue, par ſon extravaſion, corps étranger, incommode conſidérablement le cheval, & empêche la réunion de ces parties, & même y attire une fluxion de nouvelles humeurs.

Il faut donc commencer par ſaigner le cheval à l'ars, recevoir ſon ſang dans un vaiſſeau & le remuer avec la main, de peur qu'il ne ſe grumele, y mêler un demi-ſetier d'eau-de-vie, & en faire une charge ſur l'épaule.

Si c'eſt un cheval de prix, au lieu de ſon ſang, mêlez avec de l'eau-de-vie du baume ardent, ou bien mêlez parties égales d'eſſence de térébenthine, d'eau-de-vie & d'huile d'aſpic.

Si ces remédes ne ſuffiſent point, vous réïtérerez la ſaignée & vous paſſerez un ſeton au-dedans de l'épaule du cheval, & non au paleron, & le ſuſpendrez ou le retiendrez au ratelier, de façon qu'il ne puiſſe ſe coucher de quinze jours, afin que les humeurs, que le ſeton ou l'ortie fera ſortir, puiſſent avoir leur écoulement. Le cheval étant obligé de demeurer long-temps ſur ſes jambes, courroit riſque de devenir fourbu, ſi l'on n'avoit ſoin de le ſaigner de temps en temps.

On peut au lieu du ſeton ou de l'ortie, appliquer une roue de feu ſur la noix : (on appelle la noix le joint de l'humerus avec l'omoplate.) Il y a un inconvénient, c'eſt que le cheval en demeure marqué toute la vie, mais auſſi ce reméde eſt plus efficace que le ſeton.

Il faut remarquer que tous ces remédes, quelque puiſſans & efficaces qu'ils ſoient, ne conviennent pas à toutes ſortes de maux d'épaule, que l'on prend preſque toujours pour des écarts ou faux écarts (quoiqu'à tort); parce que le cheval boite de l'épaule. Voici trois cas où ces remédes ſeroient inutiles. Le premier, c'eſt lorſqu'un cheval eſt foulé ou trop preſſé par un des arçons de la ſelle, ſoit par la malfaçon de la ſelle, ſoit parce qu'il aura monté deſſus quelque gros homme peſant, qui aura eu un des étriers plus long que l'autre; en ſorte qu'un cheval en ſera incommodé tant qu'il ne changera pas & de Cavalier & de ſelle.

A ce mal ſuffit de faire des frictions avec le ſavon & l'eau-de-vie, ou autre reméde ſemblable; & pour prévenir la récidive, changer la ſelle.

Le ſecond cas où un cheval boite de l'épaule, c'eſt lorſqu'en marchant, il ſe ſera froiſſé l'épaule contre un arbre, un mur, ou quelque choſe de dur. Il faut employer les mêmes remédes que dans le cas précédent; & il ſeroit inutile alors d'employer le feu, le ſeton, ni l'ortie.

Le troiſiéme cas eſt quand un cheval à les épaules plates & ſéches, ou de naiſſance ou par le travail. Ce dernier cas eſt ſans reméde; & ceux dont nous venons de parler, ſont diamétralement oppoſés à la cure qui conviendroit en pareil cas; puiſqu'il faudroit bien plutôt chercher à nourrir l'épaule, qu'à la deſſécher.



De l'Ecorchure entre les Ars, ou *du Cheval frayé entre les Ars.*

On appelle un cheval frayé entre les ars ; lorsqu'il est écorché dans le pli de cette partie. Ces deux termes signifient la même chose ; cet accident, qui est fort leger, arrive quand un Palfrenier n'a pas soin de nétoyer cette partie, qu'il oublie fort souvent ; & lorsque le cheval a le cuir tendre, ou à la suite d'un long voyage.

Le reméde est de prendre parties égales de graisse de rognon de mouton & de miel, & d'en faire un onguent à froid, que l'on applique sur le mal ; & de tenir ensuite la partie nette pour éviter la récidive.

De l'Ancœur, Avant-cœur, ou *Anticœur.*

C'est une tumeur contre nature, formée par un amas de sang extravasé à la partie antérieure du poitrail, qui se communique souvent sous le ventre, jusqu'au fourreau aux chevaux, & jusqu'aux mammelles aux cavales.

Cette tumeur approche de la nature du bubon pestilentiel.

La tristesse du cheval, les battemens de cœur, la fiévre ardente & les défaillances, jusqu'à tomber par terre, aussi-bien que le dégoût universel, en sont les symptômes.

Il faut tâcher de faire venir cette matiere à suppuration. C'est pourquoi il faut appliquer sur la tumeur une charge composée avec un litron de farine, une demi-livre de poix noire, autant de poix blanche, demi-livre de térébenthine, un

quarteron d'huile de laurier avec une demi-livre de ſain-doux ou vieux oing : faites cuire le tout à peti feu, & chargez le cheval.

On peut ſe ſervir auſſi de l'onguent de Montpellier ; mais comme il eſt trop coulant, il faut le corporifier avec ſuffiſante quantité de poix.

Si la tumeur étoit trop lente à venir à ſuppuration, on ouvriroit la peau avec un biſtouri entre les deux jambes de devant au bas du poitrail ; & avec la corne de chamois, on feroit une loge entre cuir & chair à droite & à gauche, ſuffiſante pour y placer un morceau de racine d'hellebore noir, trempé pendant quelques heures dans du vinaigre, de la groſſeur d'une noix ; enſuite on recoud la peau. Si au bout de vingt-quatre heures il ſe trouve en cette partie une tumeur groſſe comme la tête d'un homme, c'eſt un ſigne qui fait eſpérer une prompte guériſon. Cette maladie eſt preſque mortelle dans les pays chauds, fort dangereuſe dans les climats comme les nôtres, & très-peu en Hollande & dans les pays froids.

De la Loupe.

La loupe eſt une tumeur molle & indolente dans ſon commencement, enfermée dans un kiſte ou dans une poche, laquelle groſſit inſenſiblement, & eſt ſituée entre le cuir & les muſcles aux environs des parties membraneuſes. Ces ſortes de tumeurs renferment ordinairement des humeurs glaireuſes, quelquefois une matiere ſemblable à du plâtre, quelquefois à du ſuif ; quelquefois une matiere charnue, & quelquefois d'une autre nature.

Quand cette tumeur roule aiſément ſous la peau, on peut eſpérer de la fondre ou réſoudre ; mais quand elle eſt adhérente, cela eſt beaucoup plus difficile. Cette tumeur apporte beaucoup plus de difformité que d'incommodité réelle, à moins qu'elle ne ſoit ſituée ſur quelque articulation, & que par cette cauſe elle n'empêche l'action & le mouvement.

Les Maréchaux connoiſſent peu cette eſpéce de loupe, qui vient indifféremment ſur toutes les parties du corps ; mais voici la maladie à laquelle ils donnent ce nom, quoiqu'elle ne ſoit rien moins qu'une loupe.

Il eſt des chevaux qui ſe couchent en vaches ; c'eſt-à-dire, les jambes ſous le corps. Lorſque les éponges du fer ſont trop longues, elles bleſſent le coude & le meurtriſſent ſi conſidérablement, que peu d'heures après on trouve une ekymoſe fort grande, [on appelle *Ekymoſe*, un ſang extravaſé ou épanché hors des vaiſſeaux,] & une tumeur qui ſe voit quelquefois égale en groſſeur à la tête d'un homme ; cette loupe eſt fort dangereuſe & veut un prompt ſecours ; il faut d'abord déferrer le cheval, & rogner toutes les éponges, quand on voudra le ferrer de nouveau. Il faut le ſaigner, parce qu'ordinairement dans ce mal il eſt entrepris de tous ſes membres, & employer les mêmes remédes que dans l'Avant-cœur.

Si la tumeur eſt trop conſidérable pour eſpérer un bon ſuccès de ces remédes, & qu'elle paroiſſe remplie d'eau rouſſe ou de pus, mettez une pointe de feu par-deſſous pour donner égout à la partie.

Si l'on s'apperçoit de la tumeur dès le premier jour, & qu'elle ne soit pas considérable, après avoir remédié à la ferrure, il suffira de laver cinq à six fois par jour la tumeur avec l'eau la plus froide que l'on pourra trouver, par le moyen d'une éponge, & d'employer un seau d'eau à chaque fois.

Des Malandres.

C'est une espéce d'ulcere qui se forme au pli du genou en dedans, où la peau se trouve fendue & rongée par l'âcreté des humeurs qui en découlent. Ce mal rend quelquefois le cheval boiteux, ou du moins lui tient la jambe roide au sortir de l'écurie. Le poil se trouve mouillé & hérissé en cet endroit, & plein d'une saleté grenue. Quelquefois il s'y forme une croûte plus ou moins grosse.

Outre que ce mal n'est pas aisé à guérir, quand on le pourroit faire certainement, il ne faut pas toujours risquer de le faire subitement, parceque les accidens seroient pires que le mal, l'humeur descendant dans le pied, où elle produit souvent ce qu'on apelle un fic ou crapeau; c'est pourquoi il faut seulement tâcher de l'adoucir & d'en empêcher le progrès.

Ce mal est plus ordinaire à des chevaux chargés de poil, & nourris dans des pâturages gras & humides, qu'à d'autres. Ce mal paroît souvent se guérir en Eté, quoique cependant la place en reste toujours marquée, tant parceque la transpiration, plus abondante dans cette saison, détourne une sérosité surabondante, qui est la cause de ce mal, que parceque la poudre qui vole alors en

l'air, les desséche en partie. Dans l'hyver au contraire, la transpiration moins abondante, oblige les sérosités superflues de refluer sur cet égout, & les éclaboussures des boues irritent ces crevasses, & entretiennent ces ulcéres, qui restent exposés à toutes les injures de l'air, & font souvent broncher & même tomber un cheval, excellent d'ailleurs.

Il est vrai que cela ne diminue pas infiniment le prix d'un cheval ; mais il est beaucoup mieux qu'il soit entiérement sain.

Pour procéder avec sureté à la guérison de ce mal, qui ne différe que par la situation seulement, des Solandres & Mules traversines, dont il sera parlé dans leur lieu ; il faut commencer par purger le cheval, pour en détourner la source ; ce que l'on réïterera plusieurs fois pendant la cure : & après la premiere purgation, on fera usage d'un des onguens suivans.

Mêlez ensemble parties égales de populeum ; de savon noir & de beurre frais ; & frotez les malandres matin & soir, avec ce mêlange. Ou bien prenez un quarteron de poudre fine d'écailles d'huitres bien calcinées, autant pesant de navets ; nétoyez, pilez vos navets, & mêlez le tout dans une demi-livre de sain-doux, que vous ferez cuire en consistance d'onguent.

Du Suros, de l'Osselet, & de la Fusée.

Le suros est une tumeur dure, calleuse & sans douleur, qui croît sur l'os même du canon, à la partie latérale, tant interne qu'externe.

On en distingue trois sortes.

La premiere, eſt lorſqu'il ſe trouve ſeul.

S'il eſt malheureuſement placé dans le genou ou ſous le tendon que l'on appelle en terme de Cavalerie, *Nerf* : il eſt très-mauvais, fait boiter le cheval & le rend inhabile au ſervice. S'il eſt éloigné de l'un & de l'autre, c'eſt un défaut, mais qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe tirer du ſervice d'un cheval, à moins que le mal ne s'étende.

La ſeconde eſpéce eſt le chevillé ; c'eſt lorſque ſur la même jambe, il y en a un d'un côté, & l'autre de l'autre, ſe correſpondant ſi juſte, qu'on croiroit l'os traverſé d'une cheville oſſeuſe.

La troiſiéme, eſt lorſque deux ſe trouvent au-deſſus l'un de l'autre du même côté du canon ſur la même ligne ; on l'appelle alors *Fuſée*.

L'on voit quelquefois à la partie interne & ſupérieure du canon, un gros ſuros qui ſemble s'étendre juſques dans le genou ; c'eſt une dilatation de la partie latérale de la tête, ou extrémité ſupérieure du canon. Il n'eſtropie pas le cheval comme le ſuros dans le genou ; mais il eſt très-dangereux : on l'appelle *Oſſelet* improprement. La même choſe arrive auſſi quelquefois à l'os du pâturon. Comme la différence de ces accidens eſt difficile à connoître, ils ſont toujours fort ſuſpects.

Le ſuros ſimple qui n'approche pas du genou ni du nerf, ſe diſſipe ordinairement de lui-même & n'a beſoin d'aucun reméde ; mais on en voit peu de cette eſpéce au-deſſus de huit ou neuf ans.

Toutes ces maladies viennent ſouvent au

cheval, pour s'être bleſſé l'os au travers du périoſte. L'os contus recevant de nouveaux ſucs nourriciers & ayant perdu ſon reſſort, ſe dilate & forme cette éminence. Les maladies internes peuvent auſſi y contribuer.

Voici la maniere de les traiter. Il faut commencer par raſer le poil où eſt le ſuros; le battre long-tems & à petits coups avec un bâton applati par un côté, afin de le ramolir; enſuite y appliquer le reméde ſuivant.

Prenez mercure, deux onces; euforbe, trois gros; ſoufre, trois gros; cantarides, un gros: réduiſez le tout en poudre & l'incorporez avec huile de laurier; appliquez-le ſur le ſuros & l'y laiſſez vingt-quatre heures.

Ce reméde demande une main legere & habile, parce que ſi ce cauſtique, qui eſt violent, venoit à s'étendre au-delà des limites qui lui doivent être preſcrites, il cauſeroit du dégât & feroit une eſcarre trop conſidérable.

En voici une autre, qui ne laiſſe pas de demander beaucoup d'adreſſe.

On fait boullir dans un poiſſon d'huile de noix la groſſeur d'un pois de ſublimé corroſif. Le cheval étant tenu ferme, ou placé dans le travail, on trempe dans cette huile bouillante un noüet d'ail, qu'on a auparavant attaché ferme au bout d'un bâton, & on le porte avec quelques goutes d'huile bouillante ſur le ſuros, en peſant un peu. On réïtére deux fois de deux jours l'un cet attouchement. Quand l'eſcarre eſt tombée, on jette deſſus de la ſavate brûlée, ou de la poudre d'huitre calcinée, & on recommence le lendemain.

On

On préfére ordinairement à tous ces remédes l'étoile du feu ; on verra au Chapitre des Opérations la maniere de la mettre. On donne à l'osselet, suivant sa grandeur, deux ou trois petites raies de feu. Il est vrai que ce reméde ne guérit pas le sur-os ; mais comme ce mal n'est dangereux que dans ses suites, il l'empêche de croître, & c'est assez.

A la fusée, une toile ne suffisant pas, on donne le feu à couleur de cerise en raie ou en fougere. (Voyez le Chapitre des Opérations ;) & si le nerf étoit adhérent, il n'y auroit pas de danger à le toucher légérement avec le couteau de feu pour le détacher.

Il y a encore un autre procedé pour traiter les sur-os & les fusées, qui consiste après les avoir amollis à petits coups, comme dans la méthode précédente, à y donner quelques petits coups de flamme ou de lancette, pour percer la peau à plusieurs endroits sur l'étendue du sur-os ou de la fusée, en faire sortir du sang, dégorger & faire pénétrer avec plus d'activité le reméde que l'on y applique ensuite.

Ce reméde est de l'essence de térébenthine, dont on imbibe un plumaceau de filasse, que l'on met sur le mal ; on pose par-dessus une compresse en cinq ou six doubles : on recouvre le tout avec un morceau de vessie de bœuf ou de cochon ; & on tient tout cet appareil en état, non avec une corde, mais avec une bande de linge de la longueur & de la largeur à peu près d'une bande à saignée de pied pour les hommes. Il ne faut lever cet appareil qu'au bout de vingt-quatre heures, & le renouveller trois ou quatre jours de suite.

Quelques-uns donnent le nom d'offelet, particuliérement aux exoftofes ou excroiffances offeufes, qui viennent à la partie inférieure du canon en approchant du boulet ; & diftinguent ce mal en trois efpéces, comme nous avons fait le fur-os : mais la différence de la fituation ne doit pas faire faire deux efpéces d'un mal, qui au-deffus ou au-deffous du milieu du canon a toujours la même caufe, le même pronoftic, & demande la même cure.

Du Nerf féru.

En terme de Cavalerie, le nerf étant un terme confacré pour fignifier le tendon, il s'enfuit que la nerférure eft l'atteinte qu'un cheval fe donne ou reçoit à un des tendons de la jambe. La grandeur de l'atteinte ou du coup, fait juger de la grandeur & de la conféquence du mal, fi l'on a vu donner le coup ; mais on s'en apperçoit plus communément, parce que l'on voit boiter un cheval.

Il faut examiner les jambes en preffant le nerf entre les doigts de haut en bas ; & quand on vient à preffer l'endroit du nerf ou tendon qui a été contus, on reconnoît aifément que le cheval y reffent de la douleur. Quoique la peau n'ait pas été entamée, la meurtriffure peut avoir été très-confidérable : c'eft pourquoi il faut y apporter reméde au plutôt. Si l'on s'en apperçoit fur le champ, quelque confidérable que puiffe être le mal, il y a lieu d'efperer qu'il ne fera pas long ni dangereux, en le traitant comme il convient.

Coupez en deux une groffe éponge que vous

trempérez dans un mêlange de parties égales de fort vinaigre & d'esprit de térébenthine battus ensemble ; enveloppez-en toute la jambe & particuliérement le nerf dans toute sa longueur ; recouvrez vos éponges avec de la vessie, & retenez le tout en état avec une ou plusieurs bandes de linge, ayant attention de ne pas trop serrer le nerf, ce qui feroit un plus grand mal que le premier.

Au défaut de ce reméde, on peut se servir du suivant.

Prenez de la mie de pain bien broyée ; pétrissez-la avec bonne biére, comme pour en faire du pain ; & ensuite la délayez avec de la biére encore, comme de la bouillie ; faites-la cuire, & y ajoûtez la grosseur d'une noix de populeum, & autant d'onguent rosat ; étendez ce cataplâme sur du linge blanc de lessive & l'appliquez ; mettez par dessus des compresses trempées dans l'oxycrat chaud, & ayez soin de les imbiber de temps en temps du même oxycrat jusqu'à guérison.

Il y a pourtant des nerférures, que l'on ne peut guérir sans y mettre un feu léger en fougere ou en pate d'oye ; & quand le mal dure trop long-temps, on prend ce parti, ou bien lorsque la nerférure qui se présente à guérir, est ancienne.

De l'Entorse, ou *Mémarchure*.

L'entorse est une extension violente des tendons & des ligamens qui assemblent les deux os du pâturon avec le canon & le petit pied ; quoiqu'il n'y ait point de dislocation, qui est un fait à part. Ce mal peut être très-considérable,

premierement par lui-même ; mais de plus, parce que ce mal demandant le repos, le poids du corps du cheval, qui porte entier ſur l'autre jambe, le met en danger de devenir fourbu.

S'il y avoit diſlocation, c'eſt-à-dire, que l'os fût dérangé de ſa place, & ne roulât plus dans ſa cavité ordinaire, le mal ſeroit ſi conſidérable qu'il ſeroit inutile de ſonger à y appliquer des remédes. Il faudroit plutôt ſonger, ſi faire ſe pouvoit, à rétablir cette luxation ou diſlocation.

La différence que nous mettons entre l'une & l'autre, eſt que dans la luxation, l'os reſte en partie dans ſa cavité, & en eſt en partie dehors. Celle-ci eſt plus dangereuſe, parce qu'elle tient plus long-temps les ligamens tendus dans un état violent ; & dans la diſlocation, l'os étant ſorti entierement de ſa boëte, les ligamens reprennent leur étendue naturelle. Mais toute l'adreſſe des plus habiles Maréchaux de nos jours, n'a pas encore été juſqu'à ce point de perfection ; & ils abandonnent un cheval en cet état. Il faut eſpérer qu'avec le temps, ils imiteront l'heureuſe hardieſſe des Chirurgiens, qui entreprennent avec ſuccès cette opération ſur les hommes.

Les Maréchaux ne remédient donc aux entorſes, que lorſqu'elles ſont de ſimples extenſions ou foulures de tendons ; & leur cure conſiſte dans le moment à laiſſer le cheval en repos, & à appliquer deſſus des remédes aſtringens & les repercuſſifs les plus forts, pour le premier appareil, afin de raffermir & reſſerrer les parties qui ont été outrement tendues, & y empêcher la fluxion des humeurs.

Si ce premier appareil n'emporte pas le mal ;

il faudra épincer le cheval, c'eſt-à-dire le ſaigner en pince ; enſuite froter le boulet avec de l'eau-de-vie & de l'eſſence de térébenthine, & appliquer deſſus un cataplâme fait avec trois demi-ſetiers d'urine, un quarteron d'huile d'olive & un icotin de ſon ; le faire bouillir deux ondées ; & mettre ce cataplâme ſur des étoupes, l'appliquer chaud ſur le mal, & le laiſſer vingt-quatre heures, & réïterer pendant cinq ou ſix jours.

Si le cheval ſe trouve ſoulagé, vous le froterez avec de l'eau-de-vie, ou du baume de romarin ; s'il ne va pas mieux, vous froterez la partie avec un demi-ſetier de baume ardent & autant d'eau-de-vie.

Voici un autre reméde : prenez huile de laurier, eſſence de térébenthine & eau-de-vie ; c'eſt une eſpéce de véſicatoire fort doux, que les Maréchaux appellent feu mort, parce qu'il fait tomber le poil ; vous en froterez le boulet une fois & quand le feu mort a fait ſon effet, on le frote tous les deux jours avec de l'eau vulneraire & du ſavon noir pendant ſix jours, après quoi on l'envoie à l'eau. Comme on ne trouve pas par-tout les remédes dont on a beſoin ſur le champ, on peut uſer du ſuivant qui ſe trouve aſſez communément par-tout.

Prenez vieux-oing une livre ; vinaigre, une bouteille. Il faut faire hacher & piler le vieux-oing, enſuite le mettre dans un pot avec une bonne poignée de farine de ſeigle ; à ſon défaut on peut ſe ſervir d'autre farine, & ſi l'on n'en a point, prenez du ſon : vous aurez enſuite la moitié d'une peau de lievre hachée bien menue ; vous ferez

bouillir tout cela enſemble, & l'étendrez le plus chaud que le cheval pourra le ſouffrir, ſur une autre peau de liévre du côté du poil, pour l'appliquer tout autour de la jointure : réïterez ce remède toutes les vingt-quatre heures juſqu'à guériſon.

Voici encore un remède qui eſt fort aſtringent & capable de reſſerrer ces parties. Prenez une chopine de vin blanc, une poignée de farine de froment, un quarteron de miel, demi-quarteron de ſain-doux, une poignée de roſes de provins, quatre blancs d'œufs, deux onces de bol d'armenie, & deux onces de térébenthine; mettez le tout dans un pot de terre bouché, fremir ſur le feu, & après jettez-y un demi-ſetier d'eau-de-vie; faites un cataplâme ſur des étoupes, appliquez-le tout chaud ſur le boulet, & réïterez juſqu'à guériſon. A chaque fois lavez le mal avec eau-de-vie ou eſprit de vin.

Si le mal eſt recent, & que l'on ſoit à portée d'un ruiſſeau ou d'une riviere, le plus court & le plus ſimple eſt d'y mener le cheval ſur le champ, & de l'y mener cinq ou ſix fois par jour, & de le laiſſer une heure à chaque fois. Après quoi ſi cet expédient, qui ſouvent réuſſit ſeul, ne ſuffiſoit pas, on auroit recours aux autres remèdes que l'on vient de décrire.

Mais ſouvent après tous ces remèdes on eſt obligé d'en venir au feu, que l'on met en côte de melon ſur le boulet, ou autrement, s'il convient mieux; & ce dernier remède eſt le plus ſûr de tous, mais ſon effet eſt long.

Nous avons parlé dans cet Article d'un remède qui eſt fort uſité pour les chevaux, &

même pour les hommes : c'eſt le baume arde
qui eſt très-aiſé à faire. Mettez demi-once de can
phre en poudre dans chopine d'excellent eſprit
de vin, mettez-le dans un matras, adaptez-y ſon
vaiſſeau de rencontre, & le lutez bien ; mettez-le
à un bain-marie, qui ſoit fort chaud ſans bouillir,
& y laiſſez circuler la matiere juſqu'à ce que tout
le camphre ſoit diſſous. Délutez vos vaiſſeaux &
ajoutez deux onces d'ambre jaune concaſſé de
nouveau, & mettez-le ſur le bain pendant deux
fois vingt-quatre heures. On s'en ſert pour la fourbure, pour l'enclouüre & pour des plaies.

De l'Effort du Genou.

Un cheval peut ſe donner une entorſe au genou auſſi-bien qu'au boulet, ſoit par une enchevêtrure ou par quelqu'autre accident. Cette entorſe ſe nomme *Effort du Genou* ; elle ſe traite de même que celle du boulet, parce que c'eſt également une extenſion outrée des tendons & ligamens des os du bras & du canon. Dans ces ſortes d'efforts, pour peu qu'ils ſoient négligés, le genou devient de la groſſeur de la tête d'un homme.

On peut ſe ſervir avec ſuccès de la charge pour l'avant-cœur ; & en cas d'opiniâtreté, on y met le feu à côte de melon.

Tous les remédes décrits pour la mémarchure y conviennent auſſi, puiſque le mal provient d'une cauſe ſemblable.

Des Jambes foulées, travaillées ou uſées.

S'il y a quelque différence entre ces trois ex-

pressions qui paroissent assez indifféremment employées par ceux qui veulent parler d'une jambe fatiguée par un long travail ou par un exercice violent, cette différence est fort petite. Il paroît cependant que par le terme de jambe foulée, on a voulu désigner plus particulierement une jambe enflée par un grand & long travail dans les premiers jours ou les premieres heures qui suivent immédiatement ce travail. Celui de jambe travaillée, signifie une jambe enflée aussi ou fatiguée; mais cependant en état de rendre encore quelque service, même dans le moment présent : & celui d'usée, marque celle qui est peu ou point du tout en état de servir pour l'instant & pour l'avenir, à cause du travail passé.

Comme ces différences, si l'on veut les admettre, ne sont que du plus au moins, l'ordre que l'on suit dans l'application des remédes s'y trouve conforme ; & les remédes, qui dans le commencement du mal, auroient été suffisans pour le guérir, ou en prévenir les conséquences fâcheuses, font place à d'autres plus efficaces que les premieres, quoique d'un succès plus incertain. Paradoxe aisé à comprendre, en faisant attention qu'un petit obstacle se leve plus aisément qu'un grand.

L'enflure, les tumeurs particulieres, les fentes, les plaies, les ulceres, la roideur des jointures, en un mot tout ce qui s'éloigne du crayon, que l'on a donné d'une jambe belle & saine dans la premiere Partie de cet Ouvrage, donne à connoître par le plus ou le moins, jusqu'à quel point une jambe est altérée ou usée.

Il faut appliquer sur la jambe des emmiélures

capables de raffermir les nerfs, par exemple, celle-ci. Prenez une pinte de lait & suffisante quantité de farine pour faire de la bouillie ; un peu avant qu'elle soit achevée de cuire, vous y incorporerez demi-livre de cire neuve, autant de térébenthine, autant de poix de Bourgogne, autant de miel, & autant de sain-doux, que vous aurez auparavant fait fondre dans un vaisseau à part à un feu très doux, & vous jetterez le tout dans cette bouillie, après l'avoir bien mêlangé. Vous appliquerez ce reméde chaudement une fois par jour.

Ensuite vous userez de l'onguent de Montpelier, ou des bains faits avec les herbes aromatiques bouillies dans le vin, ou dans la biére, ou dans la lie de vin. Si ces remédes ne réussissent pas, on a recours au feu.

Il y a une infinité de remédes, que l'on peut employer pour les jambes dans cet état ; comme le vin blanc & l'huile de noix, parties égales, bouillies ensemble, dont on frotera les jambes à rebrousse poil, deux fois par jour. Mais quelque reméde que l'on emploie, il faut au moins un bon mois de repos, pour que ces remédes réussissent.

On peut user des remédes suivans, qui sont fort bons.

Prenez égale quantité d'huile d'olive & de vin rouge, bien mêlés & battus ensemble pour le réduire en espéce d'onguent, dont vous froterez soir & matin les jambes du cheval. Ou bien prenez égale quantité de feuilles de sureau, feuilles de morelle & de poirée, hachées & pilées dans un mortier pour en tirer le jus ; il faut de ce jus en froter les jambes du cheval cinq ou six fois. Ou bien prenez racine de guimauve concassée,

vieux-oing, de chaque une livre ; ſix pintes de lie de vin ; faites bien cuire le tout enſemble en remuant toujours le mêlange : étant cuit & refroidi, frotez-en les jambes du cheval trois ou quatre fois par jour.

On ſe ſert pour les jambes roides d'un ciroüene dont voici la compoſition.

Prenez cire neuve, quatre onces ; huile d'olive, térébenthine, céruſe, mine de plomb, de chaque une once ; litharge d'or, demi-once. Mettez le tout dans l'huile & la cire, que vous ferez fondre à petit feu. Le tout étant fondu, vous y mêlerez une once de verd de gris, que vous ferez encore cuire à petit feu. Le mêlange étant cuit & de couleur verte, vous y ferez tremper des morceaux de toile de vieux linge, que vous retirerez après, laiſſerez dégoutter ſur le pot, & mettrez ſécher, juſqu'à ce que tout votre onguent ſoit conſommé & imbibé dans vos morceaux de toile.

Bleſſure ſur le Boulet.

Nous ne donnerons pas de définition d'une choſe ſur laquelle un ſeul coup d'œil nous en apprend plus que les plus longues deſcriptions ne pourroient faire. Il les faut traiter comme la nerférure, avec l'althea, l'onguent roſat & le populeum, &c.

Des Molettes, du Ganglion & de l'Oſſelet du Boulet.

La mollette eſt une tumeur tendre & molle de la groſſeur d'une noiſette, quelquefois d'une

noix, ſans douleur dans les commencemens & remplie d'eau, ſituée à la partie latérale du boulet, tant interne qu'externe. Cette tumeur bleſſe le cheval, ſi elle a quelque adhérence au tendon ou nerf du pied, & pour lors on l'appelle *Molette nerveuſe* ; laquelle eſt dangereuſe & eſtropie à la fin le cheval. Lorſque deux molettes ſe correſpondent vis-à-vis l'une de l'autre, on leur donne le nom de *Chevillées*. Il en eſt de cette derniere eſpéce de nerveuſes, & qui réſonnent comme ſi elles étoient remplies de vent. Il eſt dangereux de les vouloir percer, pour en faire ſortir les eaux rouſſes qui y ſont contenues, comme font quelques-uns ; il faut uſer de remédes plus doux, que l'on va décrire, tels que celui-ci.

Après avoir raſé le poil autour des boulets & deſſus les mollettes, on appliquera cet onguent deſſus. Prenez mouches cantarides, euforbe, ellebore noir, de chaque deux onces ; mettez le tout en poudre, & faites-en un onguent avec ſuffiſante quantité d'huile de laurier & de térébenthine, autant de l'une que de l'autre. Vous laiſſerez l'onguent vingt-quatre heures, & avant que ce tems ſoit expiré, il tombera beaucoup d'eau rouſſe ; enſuite vous leverez avec une eſpatule l'ancien onguent, pour en mettre de nouveau ; & vous ferez cela pendant huit ou dix jours de ſuite toutes les vingt-quatre heures. Il vous ſemblera que la peau ſoit tombée ſans eſpérance de revenir ; mais cela ne doit point étonner, la peau & le poil reviendront auſſi beau qu'auparavant. Il eſt certain que ſi les molettes ſont nouvelles, elles diſparoîtront, & ne reviendront de long-tems ; à moins que ce ne ſoit par le même accident,

c'eſt-à-dire, par un trop grand travail.

Le repos ſeul, ou tout au plus quelques legers remédes, emportent une molette ſimple dans ſon commencement.

Il vient au même endroit, ſçavoir, au boulet à droite & à gauche, une tumeur aſſez molle, remplie d'une matiere glaireuſe, & qui acquiert la groſſeur de la moitié d'une noix. Cette humeur glaireuſe paroît être le ſurcroît d'une lymphe gélatineuſe, qu'on nomme *Sinovie*, deſtinée à faciliter le mouvement des articulations. Par la grande fatigue & le long travail, il ſe déchire quelque filet de la membrane, qui doit retenir cette lymphe gélatineuſe dans l'article ; & cette humeur glaireuſe venant ainſi à s'extravaſer, forme une tumeur à laquelle dans les hommes on donne le nom de *Ganglion*.

Cette même partie eſt encore ſujette à une tumeur, qui au premier coup d'œil, a l'apparence de la molette ; mais c'eſt un oſſelet, qui a groſſi : il eſt ordinairement ſitué un peu plus bas que la molette ; au lieu que celle-ci occupe l'eſpace qui reſte vuide entre le tendon ou nerf & la partie latérale de l'os, ce petit oſſelet ſe trouve ſitué à la partie latérale même.

Rarement l'oſſelet & le ganglion font-ils boiter.

Comme ces incommodités naiſſantes déparent plus un cheval qu'elles ne lui nuiſent réellement, il ſuffit d'en empêcher le progrès, ce qui ſe fait en l'envoyant ſouvent à l'eau & frotant le mal au retour avec de l'eſſence de térébenthine & de l'eau-de-vie. Mais ceci ne ſe doit entendre que d'un cheval qui n'auroit qu'une molette ſeule, ou auquel elle ne paroîtroit que depuis

peu de jours ; car ſi elles ſont chevillées ou nerveuſes, c'eſt-à-dire vieilles, ou qu'il y en ait pluſieurs enſemble, il n'en faut point faire l'acquiſition, parce qu'un cheval moleté ne vaut rien, & eſt bientôt entierement hors de ſervice.

Cependant les gens qui veulent ſe défaire d'un cheval, les font diſparoître totalement, & même en vingt-quatre heures ou environ : ils prennent la mie d'un pain ſortant du four, la trempent dans de l'eſprit de vin & l'appliquent ſur les molettes.

Ou bien on prend une livre de bol, demi-livre de galbanum, & autant de maſtic diſſous en eau-de-vie & vinaigre, & on en frote la partie. Les Marchands de chevaux ſe ſervent de ce dernier reméde pour reſſerrer les jarrets enflés, & c'eſt un bon aſtringent ; mais ſon effet n'eſt pas d'une fort longue durée : ainſi ſi l'on prétend guérir radicalement le cheval, il faut employer le feu.

La maniere de quelques-uns qui fendent l'ergot & prétendent tirer les molettes par là, eſt ſans fondement & très-dangereuſe.

Le ganglion ſe doit traiter de même : quant à l'oſſelet, nous avons dit qu'il y falloit mettre le feu, puiſque c'eſt un ſur-os.

De la Forme.

La forme eſt une tumeur indolente, qui croît juſqu'à une groſſeur conſidérable, ſituée à quelque diſtance de la couronne ſur un des tendons qui ſe trouvent à la partie antérieure du paturon, & qui arrête dans cet endroit, & met à ſon profit le ſuc nourricier qui devroit paſſer dans le petit

pied & dans la corne, d'où s'ensuit le desséchement de toute la partie inférieure, lequel estropie à la fin un cheval.

Ce mal est quelquefois héréditaire. Plus communément il est la suite des efforts violents que le cheval a faits, ou dans les sauts de force ou en maniant aux airs, ou dans des voltes extrêmement diligentes, ou dans une course précipitée, ou dans un âge trop tendre.

Ce mal n'est pas commun ; mais des chevaux qu'il attaque, un grand nombre sont estropiés, sur-tout lorsque la tumeur se trouve près de la couronne, parce que l'étranglement est plus grand.

Il faut dessoler le cheval aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, & mettre sur la forme deux ou trois raies de feu, suivant sa grandeur, & toucher de façon que la raie gagne le sabot, afin qu'il se fasse une avalure pour communiquer la nourriture à la partie inférieure. (On appelle avalure une nouvelle corne.) Sans cette précaution les autres remédes ne serviroient de rien, ou s'ils soulageoient, ce ne seroit que pour quelques jours, à moins que le mal ne fût bien récent ; auquel cas on appliqueroit dessus des racines de guimauve cuites & pilées, ou bien l'onguent noir (ou de la Mere) pendant une quinzaine de jours.

De l'Atteinte du Javar, de l'atteinte encornée, du Javar encorné.

Les chevaux qui vont plusieurs de compagnie, soit à côté soit à la queue l'un de l'autre, ou allant l'un à l'autre, front contre front, sont sujets à se donner des coups de pied, ou sur les jambes,

ou sur les tendons, ou sur les pieds. Ces sortes de coups se nomment *Atteintes*, soit aux jambes de devant, soit à celles de derriere; quoique celles de devant soient plus communes, parce qu'un cheval peut se les donner lui-même. C'est la même chose que la nerférure; avec cette seule différence que l'on donne le nom de nerférure à toute atteinte donnée au-dessus du boulet, & celui d'atteinte simplement à quelque coup que ce soit donné au-dessous. De la violence de l'atteinte, on juge de la grandeur du mal; car il peut y avoir plaie sans contusion, ou meurtrissure, (ou du moins elle est légere;) & contusion sans plaie, ou toutes les deux ensemble.

Quand ces sortes d'atteintes sont légeres, le cheval en guérit bientôt; il n'en est pas de même quand elles sont violentes ou compliquées.

Ces deux premieres espéces ou circonstances différentes de l'atteinte, sont l'origine de deux maladies très-graves.

Quand il y a plaie sans contusion, & que cette plaie a été mal ou point pansée, elle devient un ulcere puant & sordide, auquel on donne le nom *d'Atteinte encornée*, lorsque la matiere est tombée dans le sabot.

Quand il y a contusion sans plaie, & que l'on n'y remédie pas à tems; il se forme un abscès sous le cuir, lequel étant situé au milieu de toutes parties nerveuses & tendineuses, est très-douloureux & se nomme *Javar*.

Ce javar peut venir cependant d'autres causes en maniere de dépôt, comme d'un reste de gourme, ou pour avoir laissé séjourner trop longtemps des ordures dans le paturon: car ce lieu est

le siége de cette maladie, depuis & compris la partie supérieure du boulet, jusqu'à l'extrémité des talons, & même peut gagner jusqu'à la partie antérieure du paturon, & tomber dans le sabot jusqu'à la pince.

Ce mal est précisément le même que le panaris ou mal d'aventure aux hommes.

Aussi en distingue-t-on, comme à ceux-ci, trois sortes, savoir, le simple, le nerveux, ou plutôt le graisseux, & celui de la gaine du tendon; auquel on en ajoûte un quatrieme particulier aux chevaux, mais qui se rapporte à ce dernier, & ne différe que parce qu'il est situé sur le boulet même, mais attaquant toujours le tendon; sa situation le rend plus long à traiter & plus dangereux que les autres.

Cette quatrieme espéce n'attaque ordinairement que les jambes de derriere.

Le javar simple est une tumeur douloureuse située sur le paturon, formée par une humeur âcre & mordicante, qui rarement forme un pus louable, mais qui heureusement est contenu entre cuir & chair. Ce sont des eaux rousses qui viennent se jetter sur cette partie, lesquelles causent par une longue irritation, un engorgement dans toute la jambe; il faut que ces eaux sortent avec une espéce de petit bourbillon.

Le javar nerveux ou plutôt le graisseux, (car celui-ci n'attaque encore ni nerf ni tendon, mais seulement les graisses & le tissu cellulaire) est plus douloureux que le précédent; mais il en sort une plus grande quantité de pus, & il en tombe une escarre plus forte. On appelle *Escarre* un morceau de chair pourrie ou brûlée, qui se cerne d'avec

d'avec le vif, ou d'elle-même, ou à l'aide de quelque médicament.

Le javar vraiment tendineux ou nerveux, parce qu'il attaque ce qu'en terme de Cavalerie on appelle *Nerf*, qui est le tendon de la jambe, est de tous le plus dangereux, & celui qui met le cheval plus en risque d'être estropié pour sa vie. Il attaque le tendon quelquefois par la partie externe, quelquefois par l'interne, suivant la cause qui le produit. Quand il est à la partie externe, il vient plus aisément à suppuration. Lorsqu'il est à la partie interne, il n'a point d'issue, ce qui cause des ravages extraordinaires : avant qu'on puisse lui en procurer, la matiére fuse, c'est-à-dire, se glisse tout le long de la gaîne du tendon, qu'elle pourrit. Voilà pourquoi on lui donne encore le nom de *Javar*, dans la gaine du tendon : il faut à celui-là, qu'il tombe une escarre du tendon même. Si l'on n'en arrête pas le progrès, la matiére tombe sous la corne, jusques dans la boëte du sabot, pourrit le côté du sabot dans lequel il tombe, ou oblige à l'emporter. Cette corne peut bien revenir après, & c'est ce qu'on appelle *Avalure*; mais ce quartier n'est jamais si bon que l'ancien. Voilà pourquoi on a raison de dire qu'un cheval qui a fait pied neuf ou quartier neuf n'est jamais si ferme. Il ne faut pas cependant laisser de chercher à guérir ce mal.

Voici ce que l'on doit faire en cette occasion. Quand le mal gagne jusques dans le sabot, il y a deux expédiens ; le fer, & le feu.

Le fer, en levant avec le bistouri ou la feuille de sauge, le quartier qui couvre le mal.

Quand on veut appliquer le feu, on rape la corne, pour qu'il pénétre mieux, aussi-bien que les onguens qu'on y doit appliquer. On met donc de haut en bas, une raie de feu, qui prenne sur le milieu du mal, & descende jusques sur le sabot, sur lequel on appuie fortement, sans s'effrayer du sang qui en pourroit sortir. On en applique une autre à côté, puis une autre, suivant l'étendue du mal que la sonde a fait connoître ; ensuite on met plusieurs boutons de feu sur la couronne, mordant également sur la corne comme sur la chair ; & finalement un plus gros à l'endroit du mal, ce qui donne la fiévre au cheval, mais elle ne dure pas ; & quand le cheval commence à manger & à ne plus souffrir tant, on le dessole, pour donner écoulement au reste des mauvaises humeurs ou eaux rousses, & faire reprendre nourriture au pied. On met auparavant sur la jambe de bonnes emmiellures.

Il est tellement néceſsaire d'en venir à cette opération, que pour l'avoir négligée, on a vu des chevaux avoir la hanche desséchée, & porter en boitant la jambe très-haut, & toute recourbée. Cette opération donne facilité aux eaux rousses & âcres de se dégorger, & fait comme un égout sous le pied, de sorte que l'on a vu la sonde entrer par-dessous la corne & sortir par la couronne.

Si le javar n'étoit pas encorné, on pourroit se contenter de le couper en croix par le milieu avec un couteau de feu, après avoir coupé le poil fort près avec des ciseaux, & ajouter une petite semence de feu tout autour.

Quand le tendon est noirci, il faut de néceſsité,

qu'il en tombe une eſcarre, parce que c'eſt une marque ſure qu'il eſt gâté ; ainſi il n'y a aucun danger de le toucher légerement avec un couteau de feu.

Ordinairement cette manœuvre guérit le javar à l'endroit où il a paru d'abord, & il s'y forme une bonne cicatrice; mais un reſte de pus qui ſe trouvera enfermé deſſous, & qui ſe ſera gliſſé dans l'interſtice de quelque membrane, forme un nouvel abſcès dans les environs. Procédez alors de la même maniere que devant ; car le feu eſt le ſeul & le plus court reméde du javar nerveux. Il faut obſerver qu'on doit avant & après le feu, uſer d'onguens émolliens.

Quand le mal ne fait que commencer, & que c'eſt un javar ſimple, les excrémens humains, appliqués deſſus, le font venir à ſuppuration, ou bien on ſe ſert de l'emmiellure blanche, ou du ſuppuratif, ou bien des oignons de lys cuits dans la braiſe & pilés dans un mortier avec de l'huile de navette ou de lin, ou telle qu'on pourra l'avoir.

Si ce n'eſt qu'une atteinte nouvelle, & avec plaie, & qu'elle ne ſoit pas conſidérable, écraſez dans votre main une amorce de poudre à canon, la détrempez avec votre ſalive, & en mettez ſur la plaie. Ou bien lavez la plaie avec du vin chaud où l'on aura délayé du miel ; bandez la plaie, & donnez du repos pendant quelques jours : & même pour toute plaie ſimple, c'eſt-à-dire, où il n'y a pas de meurtriſſure, déchirement ou briſement de parties au-delà de la plaie, ſoit aux hommes, ſoit aux animaux, il ſuffit de la garantir des injures de l'air extérieur par une compreſſe de toile & un bandage convenable, & on prolonge ſouvent

la guérifon d'une plaie en voulant y appliquer des remédes merveilleux.

Si cependant la plaie avoit été négligée quelques jours, & qu'elle fût devenue fale & de mauvaife couleur, elle pourroit dégénérer en ulcére fordide: en ce cas il ne fuffiroit pas de la laver avec du vin miellé, il faudroit mettre deffus des plumaceaux chargés d'un digeftif fait avec un quarteron de térébenthine avec deux jaunes d'œufs & quelques cuillerées d'eau de vie, où l'on ajoutera, s'il paroît des chairs baveufes ou fougueufes, de l'alun calciné; ou même, fi ce cauftine ne fuffifoit pas, du fublimé corrofif. Il ne faut point y mettre le feu, comme quelques-uns font; c'eft une mauvaife méthode, & on court rifque d'endommager le tendon par l'efcarre.

Il faut dans le cours des panfemens purger le cheval, fur-tout s'il fe porte fur le mal une grande abondance d'eaux.

Onguent propre pour les atteintes légeres & les Nerférures.

Prenez au mois de Mai des vers de terre, & les mettez dans un pot avec fain-doux & vieux oing, & les y laiffez mourir. Gardez cet onguent pour le befoin; & quand vous voudrez vous en fervir, après en avoir oing la partie malade, enveloppez-la d'une peau de mouton non paffée, & qui ait encore fon fuif. Cet onguent eft bon pour une atteinte fourde, où il ne paroît pas qu'il fe forme de matiére.

Ce reméde eft encore bon pour un nerf féru de vieux.

On se sert aussi pour une atteinte sourde, c'est-à-dire lorsqu'il y a contusion sans plaie, du reméde suivant. Prenez poivre battu avec suie de cheminée & quatre blancs d'œufs, faites-en un mêlange; & appliquez ce reméde sur le mal, & l'enveloppez. Il ne faut point que le cheval aille à l'eau jusqu'à ce qu'il soit guéri. Ce reméde est un bon restrainctif.

De l'Enchevêtrure.

L'Enchevêtrure est une plaie ou meurtrissure, que le cheval se fait au paturon, pour se l'être pris ou dans la longe ou dans une corde dans laquelle il s'entortille & se scie, pour ainsi dire, le paturon.

Il faut faire un cataplâme avec deux onces de térébenthine, un jaune d'œuf, du sucre & de l'huile d'olive; mettez-le sur des étoupes, appliquez-le sur le mal, & le bandez. Lorsque la coupure est legere ou même considérable, mais récente, le jaune d'œuf seul appliqué dessus, & des compresses imbibées dedans posées par-dessus, retenuës par un bandage & renouvellées au bout de vingt-quatre heures, suffisent pour procurer la guérison.

Si la plaie a quelques jours, & que les chairs surmontent les bords de la plaie, employez l'onguent de litharge, connu sous le nom d'*Onguent nutritum*.

De la Fourbure.

Ce qu'on appelle d'un nom général le *Sang*, est l'assemblage de toutes les différentes liqueurs

qui arrosent le corps animal, coulant sous l'uniforme d'une seule & unique couleur, savoir, rouge.

Entre une infinité de ces liqueurs différentes, il en est trois principales, qu'il est aisé de remarquer au premier coup d'œil; savoir, la lymphe, ou la partie blanche, ou fibreuse, ou gélatineuse du sang, (c'est la même chose;) la rouge ou globuleuse; & la sérosité ou l'eau, qui est comme le véhicule des deux autres.

Cette lymphe est appellée *Gélatineuse*, parce que semblable à la gelée, étant refroidie, elle se congele, s'épaissit, & forme le coagulum du sang, c'est-à-dire, le fait cailler. On pourroit même la refondre à un feu lent.

On appelle la seconde, *Partie rouge*, parce que c'est elle qui donne à la masse du sang sa couleur rouge; & *Globuleuse*, parce qu'à l'aide du microscope, nous découvrons que cette partie rouge ressemble à une infinité de petits globules, lesquels tant par réflexion que par réfraction, communiquent leur couleur au liquide dans lequel ils nagent.

La sérosité est de toutes les trois la plus coulante & la plus lympide ou claire.

Dans le sang d'un homme qui a une violente fiévre, & particuliérement lorsqu'il est atteint d'une pleurésie ou fluxion de poitrine, on remarque distinctement ces trois parties, deux ou trois heures après que le sang est tombé dans la poilette.

On voit au dessus une couëne blanche & dure; c'est la lymphe.

Dessous on voit au même coagulum ou caille-

bot, une matiére moins coriace, plus molle & d'un rouge foncé, pour ne pas dire noire ; c'eſt la partie rouge ou globuleuſe, mêlée & retenue encore en maſſe par quelque portion de la lymphe.

Et aux environs des bords de la poilette, on voit une liqueur claire & lympide ou quelquefois ambrée ; c'eſt la ſéroſité.

Du mêlange parfait & bien lié de ces différens liquides, dépend la ſanté de l'animal autant que de la juſte température de chacune de ces humeurs en particulier.

Ces trois différentes liqueurs ont, comme nous venons de dire, chacune leur conſiſtance particuliere.

La lymphe qui par ſa nature gélatineuſe, dont nous venons de parler, ſemble deſtinée à lier & corporifier les deux autres, étant ſuſceptible de la moindre chaleur ou du moindre froid, il eſt aiſé de concevoir ce qui doit arriver à un cheval, dans le corps duquel cette gelée aura été miſe dans une fonte entiére, au point de devenir auſſi liquide que la ſéroſité par un travail long & outré, ſurtout lorſqu'on le laiſſera ſurprendre au froid, ſoit par le laiſſer à l'air, ſoit par le mener dans une eau courante & froide, où il trempera preſque tout le corps. Ces humeurs miſes en un grand mouvement, & qui cherchoient à s'exhaler en vapeurs inſenſibles par les pores de la peau, les trouvant fermés tout à coup par le froid ſubit de l'eau ou de l'air, s'amaſſent en foule à la partie interne de toutes ces petites portes ; & celle qui étoit ſur le point de ſortir, preſſée par celle qui la ſuit de près, fait un engorgement dans toutes

les parties ſaiſies par le froid. De-là viennent les douleurs que le cheval reſſent dans la fourbure aux jambes & même par tout le corps. Les jambes, étant toutes nerveuſes, tendineuſes & membraneuſes, ſont plus ſuſceptibles de cet engorgement que les parties muſculeuſes du reſte du corps; la pente naturelle dans ces parties, à cauſe de leur ſituation, ne contribue pas peu à les en charger plus que les autres, joint à ce que le reſſort des membranes & des fibres de la peau dépendant de la partie ſpiritueuſe & balſamique du ſang, ſe trouve perdu par l'épuiſement d'une longue & violente fatigue. Ainſi cette peau prête comme un ſac ſans faire aucune réſiſtance, & ſe gorge d'humeurs. C'eſt à ce ſigne principalement, joint aux douleurs univerſellement répandues par tout le corps, en forme de rhumatiſme, que ſe reconnoît la fourbure.

Le cheval a ordinairement dans ce mal les oreilles froides, il ne peut plier les jambes en marchant, & il ne les leve qu'avec peine : ce qui fait que ne pouvant reſter long-temps ſur ſes pieds, il cherche toujours à ſe coucher : lorſqu'il eſt levé, il recule de la mangeoire en tirant contre ſon licou; & ſi on le chaſſe en avant, & qu'on ſe retire enſuite, il revient dans la même poſture, c'eſt-à-dire, recule auſſi-tôt qu'on s'eſt retiré.

L'enflure de la jambe devient à quelques-uns ſi conſidérable, qu'elle cerne le pied de dedans le ſabot, & le fait perdre. La fiévre s'y joint auſſi quelquefois, ce qui rend la maladie très-dangereuſe.

Un cheval peut auſſi devenir boiteux & fourbu dans l'écurie, pour ne rien faire & manger trop

l'avoine. Pareille chose arrive à ceux qui étant boiteux, sont obligés de demeurer plusieurs semaines appuyés sur une jambe. Il y en a beaucoup qui deviennent fourbus à l'armée, lorsqu'on est obligé de leur donner du bled en verd, sur tout lorsque les seigles sont en fleur. Il n'est pas difficile, avec un peu de réflexion, d'en trouver la raison.

La saignée est le reméde le plus efficace que l'on puisse apporter à cette maladie ; on saigne le cheval des deux côtés du col en même-tems. Il faut tirer environ une livre & demie, ou deux livres de sang de chaque côté, & cela doit être fait dans le moment qu'on s'apperçoit de la fourbure : car s'il n'est traité brusquement dans les premieres vingt-quatre heures, il court risque d'être perdu.

Après la saignée, on lui fait avaler gros comme un œuf de sel commun fondu dans une pinte d'eau de riviere, ou dans trois demi-setiers de son sang ; & on lui fait une onction sur les quatre jambes avec une chopine de vinaigre, autant d'eau-de-vie, un quarteron d'essence de térébenthine & une poignée de sel, ayant soin de froter particulierement sur les gros vaisseaux.

Demi-heure après donnez un lavement émollient, & deux heures après deux pilules puantes dans une pinte de vin ; quatre heures après deux autres des mêmes pilules, & dix heures après encore autant.

Ces pilules se préparent, en mettant en poudre parties égales d'assa-fœtida, de foie d'antimoine, & de baies de laurier, que l'on incorpore ensemble dans un mortier, avec suffisante quantité

de vinaigre ; on en fait des pilules de 14 gros, qui diminuent en séchant à l'ombre sur un tamis de crin renversé. La dose est de deux, dans du vin ou autre liqueur appropriée.

Il ne faut pas oublier de faire fondre dans une cuiller de fer, demi-livre d'hüile de laurier, & l'appliquer boüillante dans les pieds avec des étoupes & des écliſſes, deux fois par jour pendant deux jours, pour conſerver la ſole. Quand on n'a point d'huile de laurier, on y ſupplée par de la fiente de vache fricaſſée avec ſuffiſante quantité de ſain-doux & de vinaigre.

Comme les humeurs, qui engorgent les jambes dans la fourbure, font un bourlet à la couronne, qui deſſoude quelquefois le ſabot, il faut l'éventouſer, c'eſt-à-dire, donner quelque coup de flamme autour de la couronne, pour faire couler la lymphe & la ſéroſité abondante, & appliquer enſuite par-deſſus un reſtrainctif compoſé avec ſuie de cheminée ou bol détrempé, & vinaigre.

Il faut avoir ſoin de promener le cheval de trois heures en trois heures ; ne fît-il que dix à douze pas à chaque fois, cela ſuffit.

Le lendemain réïterez la ſaignée & la même manœuvre, en ce qui ſe peut réiterer.

Cette maladie eſt quelquefois compliquée, & s'il y a courbature, qui ne va guere ſans grafondure, quoique vous y ayez apporté ſecours dès le premier jour, le cheval eſt plus mal le troiſième que le premier, & court un très-grand danger, particulierement lorſque l'on voit autour des genoux, des jarrets, des boulets & du plat des cuiſſes le poil ſe friſer. Beaucoup de chevaux même en périſſent. Donnez en ce cas à votre cheval un

Breuvage composé avec deux onces de baume de Copahu, demi-quarteron de syrop rosat, & demi-once de contrayerva dans trois demi-setiers de vin.

Ensuite mettez-le au billot, que vous ferez avec miel blanc & sucre, de chacun un quarteron, & une once de thériaque. Vous réïtererez l'usage de ces billots.

En cas que la fiévre & le battement de flanc continuent, il faut avoir recours à l'eau cordiale, & faire un grand usage de lavemens émolliens.

On éviteroit la fourbure dans beaucoup d'occasions, avec un peu d'attention. Par exemple, lorsqu'un cheval a extrêmement chaud & est en nage, il ne faut point lui donner à boire sur le champ, sur-tout de l'eau-froide. Il le faut mettre à l'abri du vent & du froid, ce qui les rend fourbus quelquefois sur le champ, sur-tout lorsqu'un cheval a le vent au nez. Si l'on est obligé par quelque nécessité pressante de donner à boire à un cheval dans l'instant qu'il arrive, quoiqu'en sueur; il faut faire chauffer de l'eau, & en mêler avec la froide qu'on lui donnera à boire, & y jetter une poignée de son ou demi-poignée de fleur de farine. Si l'on n'a pas toutes ces commodités, du-moins faut-il battre l'eau avec la main, & l'échauffer pendant quelques momens pour en ôter la crudité. Si enfin on étoit obligé de faire boire à un cheval une eau crue & froide, comme celle de quelque ruisseau par une nécessité absolue; il faudroit, en ce cas, le mener au trot en sortant de l'eau; lui faire faire quelques pas de galop, & après le mener au pas jusquà ce qu'il arrive à

l'écurie, afin d'échauffer d'abord l'eau qu'il aura bûe, ou du moins, par un mouvement continué, empêcher la coagulation de ſon ſang; & enſuite par le mouvement d'un pas plus modéré, le remettre par degrés à un point de fraîcheur tempérée, qui ne puiſſe point cauſer de coagulation. On prétend encore que des chevaux ſont devenus fòrbus dans l'écurie, pour avoir vû ſortir pour aller boire, d'autres chevaux avec leſquels ils étoient arrivés. Cette jalouſie, que l'expérience nous fait reconnoître comme un fait conſtant & dont ce n'eſt point ici le lieu de développer le myſtere, augmente leur ſoif & eſt capable, à ce que l'on prétend, de leur cauſer la fourbure. Il eſt aiſé de prévenir cet inconvénient, ou en leur donnant quelques pintes d'eau dégourdie, en attendant qu'on puiſſe leur donner à boire plus abondamment avec ſûreté, ou en les amuſant avec quelque poignée de foin mouillé.

De la Crapaudine.

Il vient ſur l'os de la couronne à un demi-pouce au-deſſus du ſabot, à la partie antérieure tant de la jambe de devant, que de celle de derriere, un ulcere par où il diſtille une humeur âcre & mordicante; c'eſt quelquefois le reſte d'une atteinte, qu'un cheval ſe ſera donnée en paſſant un pied ſur l'autre, ſoit par hazard, ſoit dans des voltes trop diligentes. Cet ulcere ſe nomme *Crapaudine*, jette une grande quantité d'eaux rouſſes, & le cheval même en boite; en ce cas, ſervez-vous d'abord de l'emmiellure, & enſuite de l'onguent noir pour deſſécher.

Cet accident arrive plus communément à de gros chevaux de tirage chargés de poil, & qui travaillent dans des bouës, ou dans un terrein marécageux, qu'à des chevaux de selle qui auront la jambe fine & le poil ras. Cet accident est d'autant moins à négliger, qu'il dégénére souvent en soie ou pied de bœuf.

Lorsque le reméde précédent ne paroît pas avoir donné de soulagement au bout de plusieurs jours, il faut avoir recours au feu dont on applique trois raies, qui toutes trois doivent descendre jusques sur le sabot. Celle qui passe par le milieu de la crapaudine doit être appuyée par proportion un peu plus fortement que les autres; & après avoir donné le feu, vous appliquez dessus l'onguent qui suit.

Prenez térébenthine, miel, poix-résine, de chaque deux onces; alun de roche en poudre, une once: mêlez le tout ensemble, & le faites fondre dans un pot, & en faites un onguent avec lequel vous panserez la plaie; & vous réïtererez votre pansement pendant huit ou dix jours toutes les vingt-quatre heures. A chaque fois que vous panserez, vous aurez soin d'avoir un peu de vin tiéde & du sucre fondu dedans, pour bassiner la plaie; & lorsque le mal sera prêt d'être cicatrisé, vous vous servirez de cendres de savates brûlées, ou de l'alun calciné, pour dessécher la plaie, jusqu'à ce que la peau soit tout-à-fait revenue. Le poil reviendra comme auparavant.

Des Peignes & Grapes.

On connoît de deux sortes de peignes, de séches & d'humides.

Les féches font une efpéce de galle farineufe; qui tombe du paturon & de la couronne comme du fon falé & jaunâtre. Cette matiere fait hériffer le poil autour de la couronne.

Les humides font une efpéce de galle, d'où fuinte une humidité âcre & puante; qui fait hériffer le poil de la couronne, & deffêche quelquefois la corne du fabot, au point que la partie fupérieure qui en eft imbibée, devient éclatante, fe caffe, & fait boiter le cheval.

On trouve aux environs des crevaffes, par où fuintent ces humidités, de petites glandes engorgées, comme des grains de millet, les unes auprès des autres. Ces fortes de peignes s'appellent *des Grapes.*

S'il y a du feu dans la partie, mettez l'emmiélure.

S'il n'y a point d'inflammation, coupez le poil avec des cifeaux le plus près de la peau qu'il vous fera poffible, & enfuite frotez tout ce que vous aurez rafé, avec du favon noir, ce que vous ferez foir & matin pendant huit ou dix jours; mais ayant foin une fois tous les deux jours de laver la partie affligée avec du vin chaud avant d'y remettre le favon noir. Si le mal étoit opiniâtre, vous uferiez aulieu de favon noir, de parties égales d'onguent de pompholix, de litharge & néapolitanum; ou bien de l'onguent fuivant.

Prenez une livre de miel, un quarteron de noix de galle & deux onces de couperofe blanche, que vous ferez tiédir dans un pot, pour en froter les peignes. Ce reméde peut être mis en ufage pour mules traverfines.

Pour les grâpes, prenez une pinte de fort vinai-

gre, demi-livre de verd de gris, une once de couperose verte calcinée, une once d'alum de roche, six noix de galle; pulverisez bien le tout, & le mettez dans un pot de terre bien bouché, & luté avec de la pâte; mettez-le digérer dans le fumier chaud pendant huit jours; ou bien faites-lui jetter un bouillon sur le feu; & lorsque vous voudrez vous en servir, coupez le poil, & en lavez le mal.

Ou bien, prenez une livre de miel commun, trois onces de verd de gris en poudre avec la fleur de farine de froment: mettez le tout ensemble, & en posez sur le mal. S'il y a des poireaux parmi les grapes, il faut les couper avant d'y mettre l'onguent; on en met de deux jours l'un, pendant une quinzaine de jours, sans mouiller les jambes.

Dans tous les maux de jambes, & même dans tous les maux qui sont à portée de la bouche du cheval, il faut prendre garde, qu'il n'y porte la dent; car rien n'envenime plus une plaie, que de la grater; & un mal très-leger, faute de cette attention, devient quelquefois incurable: c'est pourquoi il faut le lier très-court, ou lui mettre le colier.

Ce mal vient plus communément aux chevaux qui ont les jambes chargées de poil qu'aux autres, particulierement lorsqu'ils sont exposés à travailler dans les boues, & qu'on n'a pas une attention extrême de leur laver les jambes & le dedans des paturons avant de rentrer à l'écurie.

Matiere ſoufflée au poil.

On appelle matiere ſoufflée au poil, quand à la ſuite d'une enclouüre négligée ou abſcès dans le ſabot, la matiere ne pouvant ſe faire jour par la ſole ni par aucune autre partie, remonte par la partie ſupérieure du ſabot, court tout autour de la couronne, & y fait un bourlet, ce qui peut cerner entierement le petit pied dans la boëte & le carier; ce mal eſt par conſéquent très-dangereux.

Il n'y a point d'autre reméde que de deſſoler le cheval, & de mettre deux ou trois raies de feu ſur le bourlet, pour le percer & en faire ſortir le pus, & en donnant iſſue à la matiere empêcher qu'elle ne gagne le dedans du ſabot.

Méchans Pieds.

Deux choſes contribuent à faire appeller des pieds mauvais.

La qualité & la figure.

La qualité, quand la corne eſt éclatante ou caſſante, ce qui ſe remarque aiſément, en ce que l'on a de la peine à brocher les cloux ſans emporter le rebord de la corne, ou bien quand elle eſt trop dure & trop ſéche, ce qui eſt un défaut bien moins conſidérable, & auquel on remédie plus aiſément. Les cornes blanches paſſent pour être éclatantes. Celles de couleur de bouc paſſent pour les meilleures: il en eſt pourtant de bonnes & de mauvaiſes des unes & des autres; mais il eſt aiſé de les connoître.

Quand

Quand un pied péche par la figure, c'eſt par la ferrure qu'on peut le changer. Voyez le Chapitre de la Ferrure.

Quant à la dureté, on la ramolit en tenant les pieds dans la terre glaiſe, ou dans de la fiente mouillée, & en ſe ſervant de l'onguent de pied décrit ci-après.

Il y a des chevaux, qui ayant la ſole mince ont les pieds ſenſibles & douloureux au moindre choc ou travail. Quand ils ſentent du mal, mettez-leur dans le pied deux oignons cuits dans la braiſe tout chauds, & de la fiente de vache ou de cheval par deſſus, de façon que cela tienne.

De l'Encaſtelure.

Comme c'eſt une eſpéce de mauvais pieds; que ceux qui ont les deux côtés du talon ſerrés, ce qu'on appelle encaſtelés, nous en faiſons un article exprès, & nous le mettons à la ſuite des mauvais pieds. Ces ſortes de pieds ont toujours la fourchette fort étroite, ce qui en eſt une ſuite; & les quartiers (ce ſont les côtés du ſabot) ſont plus proches l'un de l'autre auprès du fer, que dans leur partie ſupérieure. Les ligamens & les tendons qui environnent le petit pied, ſe trouvant ſerrés dans une demeure ſi étroite, le cheval boite & ne peut marcher. Comme c'eſt ſouvent par une ferrure mal entendue que les chevaux contractent ce mal, auſſi une ferrure bien ordonnée communément les rétablit.

Ces ſortes de pieds ſont plus ſujets que les autres aux bleimes & aux ſeimes; & quand ils ſont

guéris, ils ſont ſujets à retomber dans ces mêmes accidens, ſi l'on ne prend les précautions convenables pour les prévenir : il faut les entretenir dans l'humidité, autant que l'on peut, parce que la corne venant à ſe relâcher, met le pied beaucoup plus à ſon aiſe. L'onguent de pied, dont voici la deſcription, eſt auſſi excellent pour ces ſortes de pieds, & pour faire croître la corne, la nourrir, & empêcher qu'il ne vienne des ſeimes & autres accidens au pied.

Onguent de Pied.

Cire jaune, poix réſine, poix graſſe, colofane, ſuif de mouton, ſain-doux, miel, térébenthine, huile d'olive : Il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre, les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'eſpace d'environ une heure. Il faut que le pot ou le chaudron ſoient aſſez grands, de peur qu'en cuiſant, les drogues ne ſortent ; & lorſqu'elles commencent à ne plus s'élever, & qu'il ne paroît plus d'écume, l'onguent eſt fait. Il ſe garde tant qu'on veut : afin qu'il opere bien, il faut en froter le pied autour de la couronne, environ deux doigts en deſcendant, entourer enſuite la partie avec une liſiere pour conſerver & faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop ſerrer la bande, parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du reméde, il ſe formeroit un cercle à l'endroit du bas de la liſiere, qui empêcheroit la corne d'être unie.

Pour empêcher que les pieds de devant ne ſe deſſéchent à l'écurie, il faut les frotter deux fois la ſemaine avec cet onguent, & il n'eſt point

besoin de lisiere, quand ce n'est que pour entretenir & nourrir la corne.

Voici encore un autre onguent de pied qui se fait à peu de frais. Une livre de tarc ou goudron, une livre de sain-doux, demi-livre de miel; le tout incorporé ensemble & mis dans un pot de terre verniffé, pour s'en servir au besoin.

Après s'être servi pendant plusieurs jours de quelques-uns de ces onguens, mais particulierement du premier, pour amollir toute la corne du sabot, si les talons sont extraordinairement serrés, il faut faire une autre opération pour les élargir: voici en quoi elle consiste. Il faut faire parer le pied, & particulierement les talons, mais à plat seulement, & ne point attendrir la corne avec le fer chaud, comme font les maréchaux communément pour avoir plus de facilité à couper la corne, & se bien garder de fendre les talons & de séparer les quartiers d'avec la sole, ce qui leur donne occasion de se renverser encore davantage. Ensuite avec une reinette vous faites trois ou quatre raies à un petit travers de doigt l'une de l'autre sur les quartiers, creusant depuis la couronne jusqu'au bas du sabot, jusqu'au vif; & vous remplissez ensuite ces raies d'onguent de pied pour les amollir, & vous en couvrez le sabot & même le dedans du pied, qu'il faut ferrer avec un fer à pantoufle, pour que les talons soient chassés en dehors par la forme de ce fer à mesure que la corne recroîtra. Si l'encastelure est si considérable qu'il faille y remédier promptement, au lieu du fer à pantoufle on peut en faire faire un qui différe des fers à tous pieds, en ce qu'ils n'ont qu'une seule charniere, & que celui-ci en doit avoir deux

qui séparent le fer en trois portions à peu près égales. Comme cet accident n'arrive qu'aux pieds de devant, la portion du fer qui regne autour de la pince, doit être étampée à quatre cloux, & chaque branche à deux ſeulement ; & on tient les deux branches écartées par le moyen d'une clavette. A meſure que la corne prend accroiſſement, on écarte encore les branches que l'on tient écartées, par le moyen d'une clavette plus longue que la premiere ; & on tient ces parties amollies tant en dehors qu'en dedans avec l'onguent de pied, ayant ſoin de tenir de la filaſſe imbibée de cet onguent dans le pied avec des écliſſes de fer.

Si le cheval eſt encaſtelé de vieux, & que les remédes ci-deſſus n'ayent pas réuſſi ; le plus court eſt de le deſſoler, & de ſe ſervir du dernier fer ci-deſſus décrit.

Fourchette neuve.

On appelle fourchette neuve, lorſque la corne de la fourchette venant à ſe pourrir, il en repouſſe une autre à la place, ce qui rend cette partie ſenſible & douloureuſe, & fait ſouvent boiter un cheval. Cela arrive ordinairement aux chevaux d'Eſpagne & aux Barbes, qui ont le dedans des pieds fort creux ; & lorſqu'on eſt long-temps ſans les ferrer, la fourchette ſe pourrit : c'eſt pourquoi il faut leur parer la fourchette tous les mois ou cinq ſemaines pour prévenir cet accident. Pareille choſe arrive auſſi aux chevaux de caroſſe qui ont le pied plat & la fourchette graſſe, laquelle eſt auſſi ſujette à ſe pourrir : il eſt à craindre à ceux-ci, qu'il ne s'y forme un fic,

maladie dangereuſe dont nous parlerons dans la ſuite.

Pour remédier au pied d'un cheval qui a la fourchette pourrie, il faut, après lui avoir bien paré & nettoyé la fourchette, ſe ſervir d'eau ſeconde pour deſſécher la partie, ou bien du deſſicatif ſuivant.

Une once de couperoſe verte, deux onces de litharge d'or, une once de noix de galle, demi-once de verd de gris, & demi-once de vitriol de Chypre, le tout en poudre, & infuſé à froid dans une chopine de fort vinaigre l'eſpace de quatre à cinq jours avant de s'en ſervir. Plus cette compoſition vieillit, meilleure elle eſt. Elle eſt encore excellente pour deſſécher toutes les mauvaiſes humeurs qui tombent ſur les jambes des chevaux.

On peut faire une eau ſtiptique avec une once de cantharides, autant de verd de gris, & deux onces de ceruſe en poudre, que l'on mêlera dans une pinte d'eau-de-vie & chopine de vinaigre. Elle ſert au même uſage.

De l'Ognon dans le pied.

L'ognon eſt une groſſeur, qui vient entre la ſole & le petit pied; c'eſt ordinairement un reſte de fourbure ou meurtriſſure, quelquefois une goutte de ſang meurtri ou extravaſé, qui au lieu de ſuppurer, ſe deſſéche ſur la ſole, & y forme une eſpéce de durillon.

On deſſole d'abord le cheval, & avec une feuille de ſauge ou un biſtouri on le détache & on panſe la plaie comme à un cheval deſſolé de nouveau.

Du Cheval dessolé de nouveau.

Après l'avoir laissé saigner, il faut mettre de la térébenthine pure sur de la filasse.

Il faut remarquer ici que tous les Auteurs & la plûpart des Maréchaux recommandent, après avoir appliqué les étoupes, de bien presser & serrer l'appareil, de crainte que les chairs ne surmontent; ce qui est fort mal; car si la compression est plus forte qu'il ne convient, c'est précisément ce qui les fait surmonter par l'inflammation que cette pression cause dans la partie; & si elle est outrée, les chairs ne surmontent pas à la vérité, mais la mortification & la gangrene s'y mettent. On peut faire d'autres digestifs si le cas le requiert. On appelle digestif une composition molle & de la consistance de l'onguent, faite ordinairement avec des huiles, des baumes & des adoucissans pour calmer la douleur, faire revenir les chairs, déterger les ulcéres, & mondifier le pus. Ce qui est décrit au Chapitre de l'atteinte & du javar, peut servir ici avec les mêmes précautions. On peut, si on veut le rendre détersif, y ajoûter du miel.

Il faut après avoir fait le pansement de la sole, appliquer autour du paturon & de la couronne un défensif, que l'on fait avec deux livres de suie de cheminée, demi-livre de térébenthine, autant de poix grasse & autant de miel, six jaunes d'œufs & environ une pinte de vinaigre. On applique ce mélange sur des étoupes, dont on environne le paturon & la couronne, pour défendre cette partie contre l'inflammation. C'est pourquoi on

appelle ce reméde (ainsi que ceux qui sont employés à pareille intention) un défensif. Il faut le continuer huit ou dix jours, & employer après l'onguent de pied autour du sabot.

De la Bleime.

Si l'on ne remédie pas à temps à l'encastelure, il arrive quelquefois une meurtrissure dans le sabot par la longue compression des parties qui y sont enfermées. La cause n'étant pas ôtée, cette meurtrissure engendre une corruption & une pourriture qui met le cheval en un danger éminent de perdre le pied & de garder long-temps la litiere.

La même chose pourroit arriver par quelque chûte ou par quelque coup, que le cheval se seroit donné sur la sole.

Il n'y a aucune différence à faire entre la bleime & le javar, quand la bleime est ancienne; car on distingue trois sortes de bleimes, comme de javars; savoir, la simple contusion ou meurtrissure sous le pied; la bleime nouvelle & où le tendon souffre altération; & l'encornée ou ancienne, lorsque la matiere soufle au poil. Cependant dans la bleime encornée, on trouve plus fréquemment un os de graisse ou filandre. On appelle os de graisse une matiere endurcie & congelée, soit par un sang extravasé, coagulé & desseché, soit par la graisse & les parties tendineuses, fondues & mastiquées autour de quelque filandre, détachée intétieurement de la corne. En un mot, c'est une escare de quelqu'une des parties contenues dans le mal, qui est pourrie & doit

néceſſairement ſortir par ſuppuration : & le ſiége de la bleime eſt ſous le petit pied, & celui du javar, comme nous avons dit, dans tout le paturon ; c'eſt la ſeule différence que l'on puiſſe faire.

Pour la bleime nouvelle on ne deſſole pas le cheval ; on ſe contente de faire bien parer le pied juſqu'au vif, pour découvrir la contuſion qui paroît au travers de la corne, rouge & de la largeur d'une piece de douze ſols, quelquefois plus, & faire ſortir le ſang extravaſé ; & enſuite mettre de l'eſſence de térébenthine avec de l'eau-de-vie ; mais s'il y a ſuppuration, & que le trou pénétre juſqu'au tendon, le plus court eſt de deſſoler le cheval, de peur qu'il ne ſe faſſe un renvoi à la couronne, & que la matiere ne ſouffle au poil, ce qui gâteroit le tendon : après quoi on traite le mal commé il eſt dit à la fin du Chapitre du cheval deſſolé de nouveau.

Des Seimes.

La Seime eſt une fente dans les quartiers du ſabot, laquelle s'étend quelquefois depuis la couronne juſqu'au fer ; ce qui arrive plus communément aux quartiers de dedans, comme les plus foibles ; & aux pieds de devant, comme les moins expoſés à l'humidité, laquelle eſt le préſervatif de cette maladie.

Cet accident eſt cauſé par l'aridité de la corne, qui s'eſt deſſéchée, ou pour avoir marché ſur des ſables brûlans ou ſur un terrein dur dans la gelée : ou bien par la mauvaiſe habitude qu'ont certains maréchaux, de parer trop à fond le pied d'un cheval ; ce qui l'affoiblit ; ou ce qui eſt

encore pis, de brûler la corne avec le fer rouge avant de parer; car cela affame le pied d'un cheval, & eſt capable de le ruiner.

La ſeime ſaigne quelquefois; parce que le cheval, poſant ſon pied par terre, la corne fendue s'entr'ouvre, & en ſe reſſerrant, lorſque le cheval releve le pied, elle pince la chair qui environne le petit pied, & coupe ou pince quelque veine ou arrête, ſource de cette petite hémorragie. Ce n'eſt pas un des moindres accidens qui puiſſent arriver à un cheval; car il eſt pour du tems hors de ſervice: & étant guéri, il eſt fort expoſé à retomber dans le même inconvénient.

Il eſt des chevaux qui ont les pieds de derriere fendus par le milieu de la pince. Cet accident que quelques-uns appellent *Soie*, arrive plus fréquemment aux Mulets qu'aux Chevaux. Ces ſortes de pieds ſe nomment, par reſſemblance, pieds de Bœufs. Les chevaux pinſards y ſont plus ſujets que les autres. On appelle chevaux pinſards ou rampins, ceux qui marchent ſur la pince.

Cette maladie arrive même aux pieds de devant, par la foibleſſe de la ſole, ou pour n'avoir point de corne en pince.

Il eſt encore une autre eſpéce de ſeime; mais qui eſt fort rare. C'eſt une fente de la corne du ſabot, qui eſt totalement interne, & qui vient à la partie antérieure quelquefois, mais plus communément à la partie interne du quartier de dedans d'une des jambes de derriere: on ne la peut connoître, qu'en parant le pied, parce qu'on apperçoit la fente à l'extrémité de la corne. Cette maladie ne vient ordinairement qu'aux chevaux

des Pays méridionaux, comme Barbes, Eſpagnols, &c. C'eſt pourquoi il eſt d'une conſéquence extrême d'avoir ſoin de nourrir le pied avec de l'onguent autour du ſabot; & de le rafraîchir par deſſous avec de la fiente de vache, ſur-tout à des chevaux qui ſortent peu ou qui travaillent l'Eté dans de grandes ſécheresses.

Quand ces accidens viennent d'une trop grande aridité, ou qu'ils ſont trop conſidérables, le plus court eſt de deſſoler le cheval; & ſi les chairs ſurmontent par la crevaſſe, on trempe dans de l'eau-forte un petit bourdonnet de charpie, que l'on introduit dans la crevaſſe; on peut auſſi au lieu d'eau-forte, ſe ſervir du ſublimé, comme pour les ſur-os. Si les chairs ne ſurmontent point, on lave la ſeime avec de l'eau-de-vie, & on y met un plumaceau avec un bandeau; on fait enſuite ferrer le cheval avec un fer, qui ait un pinçon de chaque côté au deuxieme clou.

Si la ſeime ne faiſoit que commencer, on appliqueroit horiſontalement ſur le haut du ſabot une S de feu; par ce moyen on arrête le progrès de la ſeime, comme par une eſpece de lien, parce que la nouvelle corne ou avalure qui s'y fait, eſt plus ſouple & moins *fiſſile*, c'eſt-à-dire, éclatante. Mais ſi la fente eſt conſidérable, il faut appliquer la même S de feu, de diſtance en diſtance, & toujours horiſontalement ∽ juſqu'au bas de la ſeime: on applique enſuite deſſus de l'onguent tout chaud, composé de poix noire, térébenthine, coloſane & ſain-doux, parties égales & fondues enſemble; on lui en remet deux jours après, & ainſi de ſuite pendant huit à dix jours. Il faut pendant tout ce tems, tenir le ſabot enveloppé & graiſſé d'on-

guent de pied. Il ne faut pas croire que cette cure ſoit peu de choſe ; car ſi la ſeime eſt fort ouverte, le cheval reſte ſouvent deux à trois mois hors d'état de ſervir, & le plus court en ce cas, comme on vient de le dire, eſt de deſſoler le cheval, ſe ſervir des ſuſdits onguents autour du ſabot, & mettre de la térébenthine dans le pied pour panſer la ſole.

Quelques Auteurs propoſent de percer les deux côtés de la corne éclatée, de paſſer dans ces trous un fil de fer ſouple, & de lier ainſi la ſeime ; mais ce moyen ne vaut rien ; parcequ'on riſque d'éclater la corne davantage, qu'il n'eſt pas aiſé de faire cette manœuvre, & que le poids du cheval eſt plus fort que la réſiſtance que peut faire ledit fil : ainſi il s'en faut tenir à l'S de feu & en parant le pied, il faut faire un ſiflet ſous la ſeime. On appelle ſiflet une eſpéce de gouttiere que l'on fait ſous le pied à l'endroit où ſe termine la ſeime, afin que la réunion puiſſe ſe faire plus aiſément. Si l'on étoit abſolument obligé de faire ſortir le cheval au bout de quinze jours ou trois ſemaines, après y avoir mis des ∽ de feu, il faudroit faire rogner l'éponge du fer du côté de la ſeime, pour éviter que le cheval venant à s'appuyer deſſus le fer en fléchiſſant, ne vînt à écarter la fente mal réunie, ou à éclater de nouveau la corne encore tendre & peu affermie. On appelle cette ſorte de fer demi-lunette ; ceux qui lui ont donné le nom de demi-pantoufle, confondent inutilement les termes, puiſqu'il y a une eſpéce particuliere de fer dont on a donné la deſcription, à qui ce nom eſt conſacré.

De la Solbature & des Pieds douloureux.

L'on peut rapporter la solbature à la bleime de la premiere espéce ; c'est-à-dire, à la meurtrissure ou contusion sous le pied , c'est pourquoi il est bon de prévenir ce mal dans son principe, aussi-bien que l'autre. Celui-ci arrive au cheval, ou pour avoir marché à nud , ou parce que le fer portoit trop sur la sole. Quand cela vient du fer, on le remarque aisément , parce que le fer est lisse à l'endroit où il a porté sur la sole. Le cheval qui en est incommodé le fait aisément connoître, parce qu'ayant les pieds douloureux, & ne pouvant se soûtenir dessus , il aime mieux se coucher , que de manger ; se portant bien à cela près. On s'en assure encore en tâtant la sole qui se trouve chaude, & en la pinçant légérement tout autour avec des triquoises ; parce que le cheval feint aussi-tôt que l'on presse l'endroit douloureux.

Il faut après l'avoir déferré mettre dans le pied une emmiellure composée avec poix noire, saindoux ou vieux oing, que l'on fait fondre avec un peu de térébenthine, & que l'on applique chaudement.

De l'Etonnement de Sabot.

Cette maladie est des plus longues que puisse avoir un cheval, des plus difficiles à traiter, & même à connoître.

Nous avons déja dit que cette masse que l'on appelle le pied d'un cheval, étoit composée d'un

os, que l'on nomme *le petit Pied*; & du ſabot. Le ſabot eſt compoſé de quartiers, de ſole & de fourchette. Le petit pied, qui eſt enfermé dans cette boëte, eſt attaché par ſa partie poſtérieure, par de forts tendons qui ne prêtent pas aiſément, & ne peuvent que très-difficilement ſe rompre. Par la partie latérale & antérieure, il eſt ſoutenu ou retenu par une ſubſtance charnue, graiſſeuſe, nerveuſe & tendineuſe, qui lui donne de fortes attaches aux parois internes latéraux & antérieurs de la voûte du ſabot par autant de feuillets (ſemblables à ceux qui ſe trouvent ſous la tête d'un champignon) qui rencontre une ſurface également feuilletée dans la partie interne du ſabot. Lorſque cette chair (qui quoique très-forte, a moins de réſiſtance que les tendons) vient à ſe déchirer, corroder ou détruire, de quelque façon que ce ſoit; la pointe de l'os du petit pied, que nous avons dit être ſémi-circulaire, baiſſe ſur la ſole vers la pointe de la fourchette, & avec le tems fait voir au travers une impreſſion en forme de croiſſant. Cette partie n'ayant plus de ſoutien par-devant, le cheval eſt obligé en marchant de poſer le talon le premier, ainſi que nous faiſons nous-mêmes quand nous avons mal ſous le pied par-delà le talon.

Une humeur maligne qui environne les chairs qui ſont autour du petit pied, & lui ôte ſon appui en rongeant toutes les adhérences, peut être la cauſe de cette maladie; c'eſt pourquoi on voit cet accident arriver dans la fourbure, mais on en voit auſſi ſans fourbure, à l'occaſion d'un coup reçu ſur le ſabot, ou d'une chute violente.

Il faut saigner à la pince du pied malade & mettre des emmiellures dans le pied comme à la solbature, pour empêcher que la corne ne se dessèche, & un restrainctif sur la couronne avec la suie, ou le bol & le vinaigre; ou bien avec la térébenthine & le miel : s'il n'y a pas d'amendement au bout des vingt-quatre heures, dessolez le cheval, & continuez toujours les restrainctifs sur la couronne.

Des Teignes.

Il n'y a point de partie dans le corps de l'animal exempte de maladie. La fourchette a les siennes, aussi-bien que les autres : elle est quelquefois criblée, comme si elle étoit vermoulue, & tombe par morceaux en pourriture. Le mal venant à pénétrer jusqu'au vif, le cheval a des démangeaisons si grandes, qu'il lui arrive d'en boiter. Ce mal est plus douloureux que dangereux; mais comme il n'est point de petits maux, il faut y remédier, plutôt que plus tard. On s'apperçoit aisément de ce mal, en ce que les chevaux qui en sont atteints, trépignent beaucoup, croyant se soulager, & que ce mal jette dans toute l'écurie une forte odeur de fromage pourri. Ce mal s'appelle *les Teignes*, parce qu'il y a une espéce de vers qui piquent le bois, de la même maniere que la fourchette de ces chevaux est vermoulue.

Il faut bien parer la fourchette & la laver avec de l'eau-de-vie, ou du vinaigre chaud, où l'on aura éteint un morceau de chaux vive; & appliquer par-dessus le restrainctif fait avec les blancs d'œufs, la suie & le vinaigre.

De l'Enclouüre.

La dénomination ſeule de cette maladie en donne l'idée d'abord. On entend aiſément que c'eſt une bleſſure faite par un clou dans le pied. Ce nom eſt pourtant commun à celle qu'un cheval reçoit ou d'un chicot dans un bois, ou d'un éclat de verre, ou d'un têt de pot caſſé, ou autres choſes ſemblables, qui ne ſe rencontrent que trop ſouvent dans les rues, & qui piquent ou percent le deſſous du pied; mais comme le pied eſt compoſé de différentes parties, dont il y en a qu'il eſt plus dangereux d'offenſer l'une que l'autre, cela nous oblige à diſtinguer différentes eſpéces d'enclouüres. Nous diſtinguerons donc l'enclouüre ſimple de la compliquée : nous appellons ſimple, celle qui n'a fait qu'ouvrir la ſole & a pénétré peu avant dans les chairs qui ſont entre la ſole & le petit pied : compliquée, celle qui non-ſeulement a percé la ſole & les chairs qui ſont deſſous; mais encore la pince du petit pied, ou le corps même de cet os, qui s'en trouve quelquefois éclaté. Cette derniere eſt la plus dangereuſe; car ſi l'os eſt éclaté, il n'y a ni onguent ni médicament qui puiſſe le guérir ſans qu'il en tombe une eſquille, & par conſéquent ſans deſſoler le pied; ce qui n'arrive point, ſans qu'il ſe forme des filandres ou os de graiſſe, & preſque tous les mêmes accidens décrits au javar. Si l'os n'eſt point éclaté, mais que les tendons qui vont juſqu'à la pince de l'os du petit pied ſoient offenſés, & que le trou ſoit rebouché, le mal travaille ſourdement, il ſe fait une ſupuration

entre l'os & la corne, qui peut faire en peu de jours des progrès d'autant plus grands, que l'on tardera davantage à donner issue à la matiere qui, ainsi enfermée, soufflera au poil & pourrira tout le pied.

Il faut observer que l'enclouüre est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus proche de la pince ou de la pointe de la fourchette, parce que vers la partie antérieure du pied, il n'y a aucun intervalle entre la sole & l'extrémité du tendon d'Achilles : tout au contraire derriere la pointe de la fourchette on a vu des cloux entrer dans la sole, percer de part en part les talons & sortir vers le pli du pied & l'os de la couronne, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, parce que le clou n'avoit rencontré ni pu rencontrer de parties tendineuses, & n'avoit percé que des parties graisseuses.

Nous ne parlerons ici que de l'enclouüre accidentelle & inévitable ; car pour celle qui arrive par le manque d'adresse d'un aprentif Maréchal, qui encloue un cheval en le ferrant, nous en avons parlé au Chapitre de la Ferrure ; & il suffit ordinairement à celle-là de retirer le clou aussi-tôt, & de ne point faire marcher le cheval ; que l'on n'ait ôté le clou qui le blesse.

Dès qu'on s'apperçoit qu'un cheval est encloué, il faut tirer le clou ou le chicot ; en un mot, ce qui le blesse : & si le cheval boite, tâcher sur le champ d'agrandir l'ouverture & faire fondre dedans quelques gouttes de cire d'Espagne, si l'on n'a rien de mieux à y appliquer dans le moment : si le nerf n'est point piqué, ni le petit pied offensé, cela peut suffire ; mais si

ſi le nerf étoit offenſé, cela ne doit ſervir qu'en attendant qu'on puiſſe avoir du baume dont voici la compoſition. Prenez ſix onces d'huile de pétrole, douze onces d'eſſence de térébenthine, & une poignée de fleurs d'hypericum, & mettez-les enſemble dans une bouteille de verre double ; expoſez-les au Soleil pendant ſix ſemaines, & gardez pour le beſoin. On fait chauffer un peu de ce baume, & on en verſe dans le trou, que l'on bouche avec du coton ; on met une remolade par-deſſus, & on ferre à quatre cloux ſeulement. Comme on peut n'être pas toujours muni de cet onguent, ce mal étant fréquent & pouvant arriver dans les endroits où l'on eſt dépourvu de tout ſecours, voici pluſieurs remédes qui ſont plus faciles à trouver. On aura ſoin toujours, s'il eſt poſſible, d'agrandir le trou, & on y mettra de la mille-feuille, ou de l'ortie, ou de la racine vierge, ou du perſil, ou du perſicaria pilé ; & on fera tenir l'herbe en place du mieux qu'il ſera poſſible juſqu'à ce qu'on ſoit à portée d'avoir du ſecours. On peut encore faire fondre de l'onguent de pied, & en verſer chaud dedans le trou, ou bien l'huile de térébenthine. Le ſuivant eſt un peu plus efficace, ſur-tout s'il y avoit pourriture. Mettez infuſer un gros de vitriol romain en poudre dans une pinte d'eſprit de vin ou d'eau-de-vie.

Autre Reméde.

Prenez aloës ſoccotrin, & ſucre, de chaque demi-once ; mettez le tout en poudre fine, & mêlez avec trois onces d'huile de térébenthine: s'il y avoit quelque filandre au fond de la plaie, en cas

que l'enclouüre fût vieille, on y mettroit un peü de ſublimé en poudre : obſervant toujours de mettre de l'onguent de pied autour du ſabot, & le défenſif avec la ſuie, le vinaigre & le blanc d'œuf autour de la couronne, de crainte que la matiere ne ſouffle au poil, & ne deſſoude le ſabot.

Autre reméde : Prenez vitriol blanc, vitriol Romain ou de Hongrie, verd de gris, le tout en poudre, de chacun une once : mettez le tout dans un pot de terre, & verſez deſſus une pinte du meilleur vinaigre, & une poignée de ſel. Vous ferez bouillir le tout à petit feu, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit à moitié ; vous verſerez de cette liqueur dans le trou de l'enclouüre, & mettrez par-deſſus de la filaſſe, & quelques écliſſes pour tenir ladite filaſſe. Ce reméde eſt un des meilleurs.

On ſe ſert auſſi pour les cloux de ruë du baume de Madame Feuillet ; en voici la recette. Prenez demi-livre d'huile dolive la meilleure, demi-once d'huile de geniévre, trois gros d'eſſence de girofle, deux gros de vitriol bleu en poudre, autant d'aloës ſoccotrin en poudre, & autant de térébenthine de Veniſe la plus claire ; mettez le tout dans un pot de terre neuf, remuez-le pendant trois quarts d'heure ; laiſſez-le bouillir un quart d'heure, puis refroidir ; mettez-le enſuite dans des bouteilles. C'eſt un reméde dont on s'eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès, même pour des plaies ſur les hommes : on s'en ſert comme du précédent.

Moins un Maréchal peut ſe ſervir de la ſonde & mieux c'eſt ; ſous prétexte de chercher le mal, on en fait un réel.

ARTICLE II.

Des Maladies du Corps.

De la Fiévre.

LA fiévre eſt une accélération dans le mouvement du ſang, durable, cauſée ou par une compreſſion plus forte du cœur & des artéres, ou par l'augmentation de ſon volume, ou par le mêlange de quelque nouveau principe qui le rend plus actif, ou par tous les trois enſemble.

Comme cette maladie précéde, accompagne ou ſuit ordinairement toutes les autres, nous la mettons la premiere.

On diſtingue en général deux ſortes de fiévres, ſavoir la fiévre eſſentielle, & l'accidentelle ou ſymptomatique.

Quand la fiévre eſt la ſuite d'une autre maladie, & qu'elle ne joue que le deuxiéme rôle, on l'appelle *Symptomatique.* Quand elle joue le premier, & qu'elle fait elle-même les principaux accidens, c'eſt-à-dire, que les principaux accidens diſparoiſſent quand la fiévre ceſſe, ou qu'il n'y en a point d'autre que la fiévre même, on l'appelle *Premiere* ou *Eſſentielle.*

Cette ſymptomatique ne fait point l'objet de ce Chapitre. En guériſſant la maladie, dont elle eſt le ſymptôme, elle ſe diſſipe auſſi; & nous en avons traité en pluſieurs endroits des maladies de l'Avant-main, comme nous en parlerons encore dans les différentes maladies qui nous reſtent à décrire.

C'eſt la fiévre eſſentiellement fiévre, fiévre par elle-même, ou fiévre réglée, & portant ſon caractere propre, que nous voulons décrire.

On la reconnoît à pluſieurs ſignes. Le cheval eſt dégoûté, a la tête peſante & immobile; les yeux ſont tuméfiés, il les ouvre avec peine, il les a remplis d'eau; les lévres pâliſſent & tout le corps paroît flaſque; les teſticules pendent, ſon haleine brûle & ſent mauvais, & l'on s'apperçoit d'une chaleur exceſſive par tout le corps juſqu'au bout des oreilles; il bat du flanc, il paroît inſenſible aux coups, & il eſt ſi chancellant, qu'il ſemble devoir tomber à chaque pas. Eſt-il tombé ou couché, il a de la peine à ſe relever, à moins que ce ne ſoit dans la violence de l'accès d'une fiévre chaude; car dans celle-ci, c'eſt tout le contraire; il ſe roidit, il ſe débat, & s'agite violemment dans le friſſon; les dents lui craquent & il tremble par tout le corps. Lorſque la fiévre eſt violente, les crins s'arrachent facilement, & il paroît à la racine une eſpéce de petit bouton blanc; & quand elle a duré quelque temps, on lui trouve la bouche pleine dulcéres.

On diſtingue cinq eſpéces particuliéres de cette fiévre, les voici. L'héphémere ou de 24 heures, la tierce, la quarte, la continuë, & la peſtilentielle.

L'héphémere eſt donc une fiévre qui ne dure que 24 heures, ou du moins qui ne dure pas deux jours entiers. Cette fiévre n'a point ou a peu de friſſon, elle eſt violente dans ſes accidens, auſſi vient-elle toujours de cauſe violente, comme de trop de fatigue, d'un trop grand chaud, d'un trop

grand froid, de coups, de faim, de ſoif, de bleſſures, &c. Suivant les cauſes, on y apporte différens remédes. Le repos, à la fatigue; une chaleur douce au grand froid; les rafraîchiſſans, au grand chaud; la nourriture legere, à la faim; la boiſſon, à la ſoif; les onctions adouciſſantes, aux bleſſures & meurtriſſures, &c. Cette fiévre ordinairement n'eſt pas dangereuſe; mais comme on ne peut pas prévoir dès le premier jour ſi elle finira au bout de 24 heures, il eſt bon de ne la pas négliger, comme telle.

La fiévre tierce ſe reconnoît à ſon retour périodique de jour à autre, c'eſt-à-dire, qu'elle laiſſe un jour de bon, & le ſuivant l'accès revient, & ainſi des autres.

La quarte laiſſe deux jours de bon, & revient le jour ſuivant; enſorte qu'il y a deux bons jours entre deux mauvais, & un mauvais entre quatre bons.

La continuë n'a point de relâche; mais a quelquefois des redoublemens à chaque jour. Celle-ci eſt très-périlleuſe pour les chevaux, & eſt la plus commune. Quand cette fiévre dure plus de trois jours ſans intermiſſion, elle eſt fort dangereuſe.

La derniere enfin, eſt la fiévre peſtilentielle ou épidémique, laquelle infecte des Provinces entieres, ou tout un camp. Elle ſe connoît par la promptitude avec laquelle elle ravage tout un Pays, en ſe communiquant d'abord aux chevaux de la même écurie, puis à ceux du canton, & par la promptitude avec laquelle ces animaux périſſent. C'eſt pourquoi il eſt difficile de réchaper les premiers qui en ſont attaqués; mais ils

donnent des avertissemens pour les autres. Il y a un inconvénient dans cette maladie, qui est que s'il en a couru une pareille dans la Province l'année précédente, ou quelques années auparavant, les remédes & la méthode dont on aura usé, ne conviendront plus dans cette nouvelle maladie.

Voici les remédes que l'on emploie pour la fiévre continuë qui est la plus ordinaire. Il faut saigner le cheval des deux flancs, & deux heures après lui donner un lavement composé avec catholicon, miel & huile d'olive, dans une décoction de mauves & de chicorée sauvage; le laisser bridé toute la nuit; & s'il y a râlement, il faut le mettre au billot la tête basse, & ne le laisser manger de 24 heures; on réïtere l'usage du billot de trois heures en trois heures, pendant un quart d'heure chaque fois.

S'il n'y a point de râlement, on lui donne, avant que de le mettre au billot, demi-livre de bon miel blanc ou de Narbonne dans demi-setier de vin blanc; & on lui fait prendre tous les deux jours deux onces de baume de copahu dans une chopine de vin, avec un quarteron de syrop de roses.

Il faut lui mettre devant lui un seau d'eau blanche avec du son, ou bien avec de la farine d'orge, qui est la meilleure, & lui renouveller cette boisson deux fois le jour, ayant soin de bien laver le seau à chaque fois, le tenir chaudement si c'est en Hiver, & en Eté, dans un endroit tempéré; sur-tout grande litiere sous lui, afin qu'il puisse se reposer, ce qui seroit un bon signe; car tant qu'un cheval ne se couche point, il est toujours en danger.

Du Farcin.

Quoique les Auteurs qui ont traité des maladies des chevaux, ayent diſtingué trois, quatre, ſix & juſqu'à huit ſortes de farcin, après les avoir examinées toutes avec attention, & comparées avec ce que l'expérience nous préſente aux yeux tous les jours, nous ne voyons pas que l'on doive en diſtinguer un ſi grand nombre.

Cette maladie eſt une corruption générale de la maſſe du ſang, qui ſe trouvant appauvri des parties balſamiques & aigri par une humeur âcre & corroſive, cherche à ſe dépurer à l'extérieur du cuir ſous la forme de boutons, qui à la fin ſe crevent d'eux-mêmes. Cette maladie doit être regardée comme une maladie de la peau, lorſqu'il n'y a point de pourriture intérieure; & en ce cas elle eſt facile à guérir, & peut être regardée comme la galle des hommes, ce qui ſera aiſé de reconnoître par la méthode & l'eſpéce des remédes dont on fait uſage dans la cure de cette maladie. Lorſque la malignité de l'humeur a attaqué en même temps les organes intérieurs & les principaux viſceres, le farcin devient incurable; comme une éréſipelle rentrée, une dartre repercutée par des remédes aſtringens, une petite verole, ou une galle rentrée, cauſent ſouvent une maladie intérieure & mortelle aux hommes, quoiqu'originairement ce fût une maladie fort ſimple & aiſée à traiter.

Le cheval peut gagner cette maladie par un trop long repos après un grand travail; par une trop grande nourriture après une maladie où il n'aura été ni ſaigné ni purgé; après avoir reçu

des coups ou des plaies qu'on aura négligé de panser; pour avoir mangé de l'avoine nouvelle ou du foin nouveau; pour avoir approché d'autres chevaux infectés de cette contagion; ou par un reflux d'humeurs, dont on aura supprimé l'écoulement, &c.

Quand cette maladie ne vient pas de l'intérieur, ou qu'elle ne fait que commencer, il paroît seulement quelques boutons volans à différentes parties du corps; car il n'y en a pas une d'exempte. Cette espéce n'est pas difficile à guérir. Toutes les autres sont très-rebelles aux remédes, pour ne pas dire mortelles; ainsi il est inutile de les distinguer en rouges, jaunes, blanches & noires, puisque d'une façon ou d'autres elles sont également difficiles à guérir; & que les farcins cordés, à cul de poule, en couillon de coq, mouchereux, biurques, taupins, &c. ne sont que différentes figures ou métamorphoses d'un même mal.

Cette maladie attaque ordinairement les tendons; quand elle ne les attaque pas, on la regarde comme farcin volant. Ce mal veut être traité par le dedans & par le dehors.

Il faut commencer par saigner le cheval au col; & si le cheval est fort chargé de farcin, ou qu'il soit invétéré, on réïterera la saignée une ou deux fois. On le mettra en même temps à l'usage du son & de la paille de froment pour toute nourriture, & à l'eau blanche pour toute boisson: ensuite on le purgera avec une once & demie d'aloës, & une once de sené en poudre, infusés à chaud dans une bouteille de vin blanc; au lieu de la poudre de sené, on peut employer une once d'hiera diaco-

locynthidos, ou deux onces de confection hamech, que l'on délayera dans la bouteille de vin où l'on aura fait infuser l'aloës la veille. Il ne faut donner cette médecine qu'après avoir préparé pendant quatre jours le cheval par des lavemens de mauves, de guimauves, de bouillon blanc & de joubarbe, dans chacun desquels on ajoutera une once de sel de prunelle, & dont il prendra trois par chaque jour. En donnant cette médecine, il faut qu'il y ait dix à douze heures que le cheval n'ait bu ni mangé ; & il faut qu'il reste autant de tems après à jeun : & le jour qui suit la purgation, on commence à le mettre à l'usage des poudres suivantes. Prenez azarum, sassafras, & galanga, de chaque un quarteron; pilez le tout & le passez au travers du tamis fin, & en donnez demi-once le matin & autant le soir dans le son. Quand les poudres sont finies, & qu'elles ont bien fait, on en fait de nouvelles. On peut lui donner le sur-lendemain de la purgation, le breuvage suivant par le nez. Prenez une pinte de lait, une once de galanga, & demi-once d'antimoine crud, l'un & l'autre mis en poudre fine ; mêlez le tout dans le lait chaud, sortant de la vache, & réiterez de dix en dix jours. Le lendemain de l'usage de ce lait, on lui donnera les pilules suivantes.

Prenez mercure coulant & soufre en poudre, de chaque deux onces : mettez le tout dans un mortier de marbre, & broyez continuellement sans piler jusqu'à ce que tout le mercure soit uni avec le soufre, & qu'il ne reste qu'une poudre noire : vous y mêlerez ensuite deux onces d'aloës soccotrin en poudre, que vous incorporerez dans un syrop fait avec deux onces de manne dans suffi-

ſante quantité d'eau ; & que vous roulerez enſuite ſur de la régliſſe en poudre, pour en faire des pilules de la groſſeur que vous voudrez, & que vous ferez avaler au cheval avec un verre de vin à chaque, pour qu'elles paſſent plus aiſément, & qu'elles ſe délayent dans l'eſtomach du cheval. On réïterera ces pilules trois ou quatre fois tous les quatre ou cinq jours, ſuivant la force du cheval & l'effet du reméde.

Quand il y a des boutons épanouis en roſe, on fait une compoſition de poudres, que l'on applique deſſus avec une eſpatule.

Prenez un demi-quarteron de ſublimé, une once de couperoſe blanche, une once de vitriol bleu, une once de verd de gris, & deux gros de poivre, le tout en poudre fine paſſée au tamis ; mêlangez-les bien pour le beſoin. On renouvelle l'application de cette poudre au bout de 24 heures, & on lave les jours ſuivans avec de l'oxycrat, pour ôter la puanteur.

Si les boutons ne ſéchent pas par le reméde ci-deſſus, il faut prendre un fer chaud, tout rouge, & percer les boutons, ſur-tout ceux qui ſont au jarret, au milieu & juſqu'au fond ; introduire enſuite dans chaque trou un petit morceau de ſublimé corroſif, & boucher les trous avec du ſoufre, en le faiſant fondre, afin que le ſublimé ne ſorte pas ; ce qui fera tomber les boutons de farcin : & pour les faire entierement ſécher, on doit les laver avec de l'urine de vache, ou avec la leſſive ſuivante.

Prenez trente ou quarante pommes ſauvages, & les pilez ; mettez-les avec huit ou dix livres de cendres de ſarment de vigne, bouillir dans vingt

pintes d'eau, que vous ferez réduire à douze : laiſſez repoſer la liqueur, & la verſez enſuite par inclination pour en baſſiner tous ces boutons. En Eté on peut faire cette coction au ſoleil; mais en Hiver il faut en baſſiner les plaies du cheval dans l'écurie, à cauſe du froid & de l'humidité.

Il faut remarquer que le travail fait du bien à un cheval qui a le farcin; mais il ne faut pas qu'il aille dans l'eau ou dans la boue, ce mal doit être entretenu ſec. On a vu des jambes groſſes & enflées de farcin pendant des années entieres, guérir enſuite parfaitement.

Il faut bien prendre garde que le cheval ne porte la dent ſur aucun bouton, ou ne le léche; car alors tous les remédes feroient inutiles, & en voulant guérir une partie, il reporteroit le mal à d'autres.

On peut encore ſe ſervir des pilules ſuivantes, qui ſont aiſées à faire.

Prenez une once & demie d'aloës ſoccotrin, une once de ſené, demi-once d'agaric en poudre fine; faites-en des pilules avec un quarteron de beure, & les lui faites avaler pour une ſeule priſe, le laiſſant bridé cinq heures après. En ſe ſervant de ces pilules, il faut lui donner quelques jours après les ſuivantes, & ſe ſervir alternativement de cinq en cinq jours des unes & des autres; lui donnant toujours la poudre cordiale décrite en ce Chapitre dans les jours intercalaires.

Prenez deux onces de mercure & une once de ſoufre amalgamés enſemble dans un mortier, avec un quarteron de beure, qu'on donne avec la même précaution au cheval.

Les jours intercalaires, c'eſt-à-dire, entre la

purgation, on lui fera faire encore uſage d'un billot avec un quarteron d'aſſa-fœtida, & on l'attachera haut, juſqu'à ce qu'il ait tout mâché.

On pourroit auſſi employer pour purgatif, au défaut des compoſitions dont nous venons de parler, les pilules de cinnabre, une chaque fois, ou deux pilules puantes.

Il faut remarquer que tous les remédes que l'on vient de décrire, ne ſont utiles que lorſque le farcin n'eſt point compliqué, ou n'a point dégénéré par vétuſté dans une eſpéce de morve: car ſi le cheval eſt glandé, & qu'il jette par le nez, ce ſeroient peines & remédes perdus.

On voit par l'uſage du mercure, du ſoufre & des cotions extérieures, que cette maladie eſt de la nature de la galle des hommes, & qu'elle ne ſe guérit que quand elle n'affecte que la peau. Elle approche aſſez de la nature de la teigne pour la difficulté à ſe guérir; & on a vu quelquefois le premier bouton qui a paru, être le dernier à ſe cicatriſer. Mais il faut dans cette eſpéce de maladie continuer les remédes, tant qu'il en paroît quelques veſtiges.

De la Pouſſe.

La pouſſe eſt une très-grande difficulté de reſpirer, provenant de quelque embarras dans la ſubſtance du poumon. Cet embarras provient ordinairement de l'épaiſſiſſement de la lymphe qui s'échape dans la reſpiration, & s'épaiſſit dans les veſicules du poumon; ce qui arrive quelquefois par l'entrée ſubite d'un air froid, dans les mêmes veſicules.

Il peut provenir encore de l'engorgement des glandes du poumon, ou de la gêne du ſang dans les vaiſſeaux ſanguins qui entrent dans la compoſition de ce viſcere.

Cette maladie eſt préciſément ce qu'on appelle l'aſthme chez les hommes. Si elle n'eſt pas accompagnée d'ulceres, elle eſt très-difficile à guérir; & ſi elle eſt accompagnée d'ulceres, c'eſt pour lors la phtyſie ou la pulmonie, & elle eſt abſolument incurable.

A cette maladie parvenue à ſon dernier période, ſe joignent la fiévre, le battement de flanc, la rougeur dans les yeux, l'étiſie, un écoulement de matieres puantes & infectes par les naſeaux, une faim canine, & le flanc redouble dans la reſpiration, c'eſt-à-dire, que dans une inſpiration le cheval croyant prendre aſſez d'air par le poumon, & ne le pouvant, à cauſe que les lobes du poumon ſont farcis d'humeurs viſqueuſes, ou ſont deſéchés, il met ſur le champ tous les muſcles de la poitrine dans une violente contraction dans la crainte de ſuffoquer, pour relever les côtes, ou plutôt, afin de parler plus correctement, pour les avancer, afin que l'air entre plus librement dans la poitrine. Ce mouvement qu'on appelle *Redoubler*, tend les muſcles du bas ventre qui s'attachent aux dernieres côtes, & forme le long des flancs une eſpéce de cordon, qui eſt ſenſible à la vue à cauſe de la maigreur du cheval.

Cette maladie peut être héréditaire; mais elle provient communément ou de violens efforts, qui auront cauſé la rupture de quelque vaiſſeau dans le poumon, & à ſa ſuite un ulcere; ou d'un épanchement de ſang dans la cavité du thorax, où il

fera dégénéré en pus, ou d'une toux qui aura été négligée : elle peut provenir auffi d'alimens trop chauds, comme de trop de foin, ou de l'ufage de vieux fain-foin, ou de foin poudreux, ou même de trop de féjour.

Soleyfel a décrit cette maladie comme une faim canine du poumon : il prétend que ce vifcere a befoin d'une quantité exceffive de nourriture, & qu'étant affamé dans cette maladie, il confomme feul tous les alimens que l'on donne au cheval ; & ne pouvant mettre que peu de chofe à fon profit, il aime mieux fe défaire du réfidu par un déluge d'urine, qu'il envoie aux reins par un conduit particulier, connu de fon tems fans doute, mais dont la route fe trouve perdue aujourd'hui, que d'en faire part aux autres membres fes voifins. C'eft ainfi qu'il explique la maigreur énorme qui accompagne cette maladie. Il appuie cette découverte, qu'il ne doit qu'à lui-même, & dont aucun Auteur françois, italien, allemand ni latin n'avoit parlé avant lui, fur des expériences dignes d'attention, & fa Differtation eft très-curieufe jufqu'à la fin : on ne pourroit y defirer que le vrai & le vrai-femblable.

Cette maladie eft longue & difficile à guérir ; cependant quand elle ne fait que commencer, on peut en venir à bout, parceque l'ulcere ne fe forme pas d'abord.

Il faut commencer par ôter le foin au cheval, ou du moins lui en donner très-peu & feulement avant que de le faire boire ; enfuite on le faigne au col : deux jours après on prend une once de baume de foufre préparé à l'effence de térébenthine, que l'on met dans une chopine de vin blanc

avec une demi-once de cryſtal-mineral, qu'on lui fait avaler : deux jours après on réïtere la même doſe ; & deux autres jours après on lui donne encore la même choſe, en diminuant ſeulement de moitié la doſe du baume de ſoufre : continuez ainſi pendant quelque tems à lui en donner de deux jours l'un. Il faut avoir ſoin ſeulement de le tenir bridé huit heures avant & huit heures après.

Dès le commencement des remédes, il faut mettre le cheval à l'uſage d'une des poudres ſuivantes dans du ſon ou dans de l'avoine.

Prenez fleur de ſoufre, fenugrec, ſucre candi, iris de Florence, limaille d'aiguille, régliſſe, de chaque un quarteron; mettez le tout en poudre fine, & donnez-en demi-once le matin & autant le ſoir. S'il étoit dégoûté, & qu'il ne voulût pas manger d'avoine, on pourroit lui donner du ſon.

Il faut pendant tout le cours de la maladie mettre le cheval à l'uſage de la paille pour toute nourriture.

Autre.

Prenez régliſſe, fleur de ſoufre, baies de laurier, anis verd & ſucre candi, un quarteron de chaque ; & en faites du total une poudre fine. On peut donner de celle-ci une once le matin & une autre le ſoir.

Autre.

Mettez deux livres de fleur de ſoufre ſur une de limaille d'aiguille, & ajoutez trois quarterons de régliſſe en poudre; tamiſez le tout : cette poudre opérera à demi-once le matin & autant le ſoir.

Si le cheval eſt pouſſif outré, les remédes ci-

dessus ne pourront que le soulager & non le guérir: & pour en tirer quelque service, il faut lui ôter entierement le foin, à la place duquel on lui donnera de la paille de froment propre & sans poussiere, le matin & le soir de l'avoine bien nette, & à midi du son mouillé avec un peu d'eau; il faut le faire travailler peu & souvent, pour le tenir en haleine. On doit observer le même régime pour les chevaux qui sont gros d'haleine.

Comme il est impossible de guérir cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, quand même il n'y auroit pas d'ulcere; on ne laisse pas que de rapporter divers remédes qui y donnent du soulagement, pour en pouvoir tirer quelque service. C'est pourquoi nous ajouterons encore les suivans, afin que l'on puisse choisir suivant la commodité des lieux où l'on se trouve.

Remédes contre la Pousse.

Faites bouillir trois poignées de buglose dans six ou sept pintes de vin blanc jusqu'à diminution de moitié. Faites-en prendre à un cheval environ une pinte de deux jours en deux jours, & le tenez chaudement; faites-lui une grande litiere, & qu'il ait été trois heures au filet avant que de prendre le reméde, & qu'il y reste autant après: ensuite il faut lui donner une bonne poignée de bled de seigle, & le foin qu'on lui donnera doit être mouillé. Vous arroserez toujours son avoine avec de l'eau tiéde. Si on fait ce reméde de mois en mois, on pourra encore tirer beaucoup de service d'un cheval malgré sa maladie.

Autre.

Si vous êtes dans un pays où les figues ſoient communes, fraîches ou ſéches, pilez-les bien pour en tirer environ une demi-livre de jus, que vous mêlerez avec ſon de froment. Donnez le tout à manger au cheval ſoir & matin, & continuez pendant quelque tems.

Autre reméde utile contre la pouſſe, & pour maintenir l'haleine à un cheval.

Il faut prendre des chardons dont on ſe ſert pour grater les draps (c'eſt le *dipſacus* ou le chardon à foulon;) mettez-les en poudre & paſſez-les par le tamis; faites-en prendre à un cheval ſoir & matin demi-once chaque fois dans ſon avoine. Ce petit reméde, quoique ſimple, eſt très-bon pour ſoulager un cheval pouſſif, & pour maintenir ſon haleine, quand il ne le ſeroit pas; il eſt bon même de le faire prendre quand on a une grande courſe à faire.

Autre pour ſoulager un cheval pouſſif.

Prenez du plomb, faites-le limer le plus fin que vous pourrez; donnez-en une once chaque fois dans l'avoine du cheval, & qu'elle ſoit mouillée; car il ne faut jamais rien donner de ſec dans cette maladie.

Autre reméde pour arrêter la Pouſſe.

Prenez des branches de genêt, feuilles & fleurs; une bonne demi-poignée, que vous hacherez bien menu, & mêlerez dans l'avoine, après que vous l'aurez arroſée avec de l'eau. Il faut conti-

nuer à lui faire manger du genêt huit ou dix jours de ſuite, & le mener à l'eau une ou deux fois par jour, pour le faire nager ſans le laiſſer boire.

Autre.

Prenez de la fleur de genêt & des feuilles d'épine blanche les plus fraîches & les plus tendres; des feuilles de ſaule des plus jaunes, & du pas d'âne, autant de l'un que de l'autre; hachez le tout bien menu, & en faites manger au cheval tant qu'il ſera poſſible dans du ſon, & qu'il ne ſoit nourri pendant quinze jours ou plus qu'avec de la paille, & le cheval ſera ſoulagé pour quelque temps.

Autre.

Faites faire diette au cheval pendant quinze jours, c'eſt-à-dire, qu'il ne mange que de la paille & du ſon, & ne le faites point travailler. Au bout de huit ou dix jours de régime on lui fera prendre les pilules ſuivantes.

Prenez agaric, aloës, ariſtoloche ronde, de chaque demi-once, régliſſe, enula campana, fleur de ſoufre, le tout en poudre, miel commun, de chaque une once; lard, deux onces. Réduiſez toutes ces drogues en poudre, mêlez-les enſemble, & avec du beurre frais, faites-en des pilules, que vous roulerez dans la poudre de ſucre ou de régliſſe : faites-les prendre au cheval de jour à autre huit ou dix fois; ce reméde le ſoulagera beaucoup.

De la Courbature.

L'on appelle courbature dans les animaux, ce que les Médecins appellent aux hommes pleuresie ou fluxion de poitrine : effectivement même parmi les hommes, les gens grossiers sont accoûtumés de donner ce nom indifféremment à l'une & à l'autre de ces maladies, lorsqu'ils s'en trouvent atteints. La preuve en est aisée à démontrer par la comparaison des accidens, qui arrivent également dans les uns & dans les autres. Les premiers qui se manifestent, sont une fiévre violente avec les mêmes accidens décrits dans la Pousse ; mais celle-ci ne vient gueres qu'aux chevaux qui ont passé six ans : la courbature au contraire vient indifféremment aux uns & aux autres. Comme cette maladie est aiguë, violente & courte dans sa durée, elle vient ordinairement d'une fatigue outrée, d'un travail excessif, ou d'une intempérie de régime extraordinaire : il n'est pas étonnant qu'on la voye accompagnée des mêmes accidens décrits aussi aux articles des jambes foulées & de la fourbure ; non que la courbature ne puisse se trouver sans ces accidens, mais parce que ces maladies provenant communément les unes & les autres de causes assez semblables, elles peuvent fort bien être compliquées les unes avec les autres.

Quand il n'y a point de complication, cette maladie ne laisse pas d'être encore dangereuse & vive ; mais elle n'est pas de durée, à moins que ce ne soit un reliquat de quelqu'autre maladie, qui par sa longueur ou sa violence peut laisser quelqu'altération dans le poumon.

Les chevaux attaqués de ce mal ſont dits Courbattus ; quelques-uns les appellent *Panthis*.

Prenez une pinte de biére, demi-livre de bon miel blanc, demi-livre d'huile d'olive, trois quarterons de fleur de ſoufre ; mettez le tout dans la pinte de biére, & avec la corne faites-le avaler au cheval, que vous tiendrez bridé cinq heures devant & cinq heures après.

On peut réiterer le même breuvage cinq à ſix jours après, ſi le cheval n'eſt pas guéri.

Comme cette maladie eſt accompagnée de fiévre qui eſt ordinairement très-violente, il n'y a point de difficulté qu'il faut dans ce cas ſaigner le cheval, & lui donner matin & ſoir un lavement émollient & rafraîchiſſant, ainſi que l'on doit faire dans toute maladie aiguë, quoi qu'on puiſſe dire au contraire.

De la Toux.

Tout cheval qui touſſe, ne doit pas pour cela être condamné pouſſif ni courbattu : quoique cet accident ſoit un ſymptôme de ces deux maladies, il n'en eſt quelquefois que l'avant-coureur, & n'en eſt pas toujours ſuivi. Même ſi l'on négligeoit moins ce mal, il y auroit moins de pouſſes & de courbatures ; une deſcription de cette maladie ſeroit inutile, des oreilles ſuffiſent pour la reconnoître : elle n'eſt point à négliger. Elle vient quelquefois pour avoir mangé du foin poudreux ou une plume, quelquefois pour avoir avalé de la pouſſiere en Eté ; & quelquefois c'eſt le commencement d'un morfondement. Quand elle eſt opiniâtre, & qu'elle dure plus d'un jour ſans di-

minuer, prenez quatre onces de fleur de soufre; quatre onces de réglisse fraîche, quatre onces de sucre candi, deux onces d'anis verd & deux onces de baies de laurier en poudre; prenez le blanc & le jaune de deux œufs, & y mêlez deux onces du mêlange de ces poudres avec une once de thériaque, & suffisante quantité d'huile d'olive, pour en faire un opiat; ajoûtez-y la grosseur d'une féve de tarc; (c'est du godron) délayez cet opiat dans une chopine de vin, & le faites avaler au cheval; réiterez de deux jours l'un, jusqu'à ce que la livre de ces poudres soit employée.

On en peut ajouter aussi dans son avoine, demi-once le matin & autant le soir.

Si l'on peut avoir des branches de genêt, on en fera bouillir quatre ou cinq poignées dans huit ou dix pintes d'eau commune chaque fois qu'on lui donnera.

Autre.

Prenez deux livres de mine de plomb rouge, autant de soufre en canon, une once & demie de muscade, une once & demie de sel polychreste, six gros de graine de geniévre: faites du tout une poudre, & la divisez par onces, & en donnez une once le matin & une once le soir dans l'ordinaire du cheval.

De la Gras-fondure.

Nous mettons cette maladie à la suite de la courbature, de la pousse, & de la toux, moins parce que le grand travail en peut être la cause

aussi-bien que des précédentes, que parce qu'elles ont un signe commun, qui pourroit s'y faire méprendre, si l'on n'y faisoit pas une attention particuliere. Mais on évite la surprise, en examinant les excrémens : car en les faisant vuider, on les trouve coëffés, c'est-à-dire, enveloppés d'une matiere semblable à de la graisse, & ils se trouvent quelquefois sanglans. Cette maladie est très-périlleuse, & plus commune aux chevaux gras & qui ont séjourné, qu'à d'autres.

Le cheval atteint de ce mal, en perd le boire & le manger, bat du flanc où il sent de la douleur, regarde cette partie, & ne peut demeurer couché ni levé. Quand il jette par les naseaux en abondance, & que la matiere est sanglante, ce qui arrive quelquefois, le mal est sans ressource.

Aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut saigner le cheval au col, & lui donner des lavemens émolliens de deux heures en deux heures ; quelques-uns recommandent en lavement comme un spécifique, le sang tout chaud d'un veau ou d'un mouton qui vient d'être égorgé : il est certain que ce reméde est bon. Deux heures après donnez-lui deux pilules puantes délayées dans chopine de vin ou de biére ; & une heure après deux autres pilules pareilles, jusqu'à quatre prises d'heure en heure. S'il y a peu ou point de fiévre, on peut lui donner les poudres précédentes indiquées pour la pousse, & particulierement la deuxiéme. S'il y a de la fiévre, il faut lui donner le breuvage d'eaux cordiales, le mettre à l'usage du billot ; & si la fiévre étoit violente, on pourroit lui donner le breuvage avec le baume de copahu.

Ces pilules puantes peuvent être mises en usage

dans la fourbure, la courbature & les tranchées avec lesquelles cette maladie a grand rapport, se rencontrant fort souvent ensemble.

Les jours suivans un ou deux lavemens suffisent par chaque jour.

On peut après la saignée faire usage du breuvage suivant.

Il faut prendre environ deux livres de plantes de joubarbe, que l'on pilera dans un mortier pour en tirer le jus, & ensuite prendre environ une pinte de petit lait & à son défaut une chopine de lait que l'on mêlera ensemble; vous le ferez tiédir, & y ajouterez demi-once de sel de prunelle: vous réitererez ce breuvage deux fois par jour. Si au bout de trois ou quatre jours le cheval n'est pas guéri, donnez-lui le reméde suivant.

Prenez huile d'olive, miel de Narbonne ou miel blanc, de chaque quatre onces; térébenthine de Venise, deux onces. Mêlez le tout ensemble dans une bouteille de vin blanc, que vous ferez tiédir & prendre au cheval. Le cheval guérira, en continuant ce reméde, pourvu que la fourbure & le mal de cerf ne soient point compliqués.

Autre.

Prenez beure frais, jus de rue, jus d'armoise, jus d'herbe de St. Jean, de chaque demi-livre; lait de vache frais tiré, deux livres; douze jaunes d'œufs. Mêlez le tout & le faites prendre au cheval, un peu tiéde, pendant trois jours de suite; mais vous ne lui donnerez à boire, que trois heures après l'avoir pris: & pendant le cours de la maladie, vous lui donnerez deux ou trois lavemens par jour, que vous composerez de la maniere suivante.

Faites bouillir de gros pois blancs, à leur défaut des féves blanches, jusqu'à ce que cela soit en purée, que vous passerez à travers un tamis ou linge : vous mêlerez dans cette purée autant de lait de vache, & y ferez fondre demi-livre de beure frais ; vous y ajouterez deux onces d'huile de térébenthine. Mêlez le tout pour le donner en lavement au cheval. Il faut qu'il contienne environ quatre pintes : & tout cela étant bien observé, vous pouvez espérer guérison.

Quand les accidens commenceront à diminuer, on purgera le cheval avec la médecine suivante.

Prenez thériaque, deux onces ; sené, demi-once ; manne, deux onces ; genciane, une once ; cristal mineral, demi-once : mêlez le tout dans une bouteille de vin blanc, & le donnez au cheval. Vous réitererez au bout de quelques jours le même breuvage, & userez souvent de lavemens laxatifs.

Du Flux de Ventre.

Entre les maladies du ventre, il y en a une qui lui est particuliere, & que l'on nomme *Diarrhée* ou *Flux de Ventre*, sous laquelle nous renfermerons deux autres maladies qui en sont des espéces plus dangereuses ; sçavoir, la dissenterie & la passion iliaque, que les Maréchaux appellent l'une & l'autre *Tranchées rouges*.

La simple diarrhée, est lorsque le cheval rend ses excrémens plus liquides que de coutume, sans être digérés & fréquemment.

La dissenterie est lorsqu'il est tourmenté de tranchées, que les excremens sont sanglans, & que le fondement est fort échauffé & enflammé.

Et la paſſion iliaque, lorſqu'il revient par les naſeaux ou par la bouche, une eſpéce de matiere glaireuſe, qui ſemble venir de l'eſtomac : maladie rare ; mais qui arrive quelquefois, & qui a toujours été regardée comme mortelle.

Cette maladie a un ſi grand rapport avec la paſſion iliaque ou cholera morbus des hommes, que nous ſerions preſque tentés de douter d'une choſe, qui a paſſé juſqu'à préſent pour un axiome inconteſtable parmi les connoiſſeurs en Cavalerie, au ſujet du vomiſſement des chevaux, qu'on rapporte ne leur arriver jamais. Il eſt certain que dans cette maladie, les chevaux non-ſeulement rendent une abondance d'excremens ; mais encore qu'ils rejettent par la bouche une ſi grande quantité de viſcoſités & de vilainies, que l'eſtomac paroît devoir en être la ſource, quoique l'on ſache fort bien que les glandes ſublinguales & parotides en peuvent fournir beaucoup. En effet, pourquoi dans ces animaux, dont les organes paroiſſent diſpoſés comme ceux de l'homme, ne ſeroit-il pas poſſible qu'il y eût un mouvement antiperiſtaltique ou renverſé, & qu'ils puſſent auſſi-bien rejetter par la bouche que preſque tous les animaux ? Il eſt vrai que cette maladie eſt rare parmi les chevaux ; mais peut-être eſt-ce faute d'obſervations aſſez exactes, que l'on a toujours été dans cette opinion.

La boiſſon des mauvaiſes eaux, & l'uſage des mauvais alimens, contribuent beaucoup à ces maladies, auſſi-bien qu'à la formation des vers dont nous allons parler.

Pour le ſimple dévoiement, on fait rougir un morceau d'acier & on l'éteint dans une pinte de

gros vin rouge, qu'on fait avaler au cheval. Si cela ne ſuffit pas, on fera uſage pendant quelques jours matin & ſoir du lavement ſuivant.

Il faut prendre environ quatre pintes de vin émétique, dans lequel on fera bouillir vingt ou trente glands de chêne mis en poudre, les plus vieux ſont les meilleurs ; lorſqu'ils auront bien bouilli, il faut laiſſer refroidir cette compoſition juſqu'à ce qu'elle ſoit en état de la faire prendre au cheval : on y ajoutera la valeur d'un quarteron d'huile d'olive. On pourra auſſi lui faire un breuvage d'une pinte de vin émétique, où l'on aura mis une douzaine de glands en poudre. Deux jours après on lui fera prendre une once de rhapontic, qui pour cette maladie fait autant d'effet que la rhubarbe du Levant.

S'il y a fiévre ou tranchées, c'eſt-à-dire, douleurs d'entrailles, on fait ſaigner le cheval au col, & on lui donne force lavemens avec le bouillon blanc ou la traînaſſe cuite dans le bouillon de tripes, ou dans la décoction d'une fraiſe de veau bien graſſe, ou d'une tête de mouton, que l'on fait cuire avec ſa laine ; ou bien encore le lavement de ſang chaud d'un veau ou d'un mouton, dont on vient de parler.

Enſuite de la ſaignée, on lui donne un breuvage avec trois onces de thériaque dans trois demi-ſetiers de gros vin rouge : ou bien on fait bouillir dans un pot une demi-douzaine d'œufs dans ſuffiſante quantité de vinaigre ; on en fait avaler au cheval trois le matin, & autant le lendemain.

Faites la même choſe à la paſſion iliaque ; mais réïterez pluſieurs fois la ſaignée dans les vingt-

quatre heures, & les lavemens; & faites ronger le carreau au cheval, afin qu'il jetté beaucoup.

On peut ſe ſervir encore du vin émétique: on en donne une chopine. Il ne fait pas aux chevaux le même effet qu'aux hommes: il ne les purge preſque point; & par une mécanique ſinguliere, il ſemble les rafraîchir au lieu de les échauffer, & leur donner de l'appetit.

Des Vers.

La corruption des alimens qui ne ſe digerent point dans l'eſtomac des chevaux, donne lieu au développement & à la génération des différentes ſortes de vers, dont les œufs ſe trouvent ſemés ſur le fourage & ſur les différens grains dont on nourrit les beſtiaux. Ces vers incommodent beaucoup les animaux auſſi-bien que les hommes, & peuvent après les avoir tourmentés longtemps, leur cauſer enfin la mort aux uns comme aux autres.

Il en eſt d'eſpéce plus mauvaiſe l'une que l'autre; l'uſage les fait connoître. Quand un cheval les rend par le fondement, il n'eſt pas difficile de ſoupçonner qu'il en reſte d'autres; mais quoiqu'on ne lui en voye pas rendre, il eſt des ſignes qui font connoître qu'il en a dans le corps.

Quand on le voit maigrir peu à peu, quoiqu'il mange beaucoup, & qu'il ſe frote ſouvent la queue juſqu'à ſe la peler; qu'il paroît morne & triſte; que le poil malgré un panſement aſſidu devient terne & hériſſé; qu'il regarde ſouvent ſon ventre, comme s'il vouloit montrer la ſource de ſon mal & le lieu de ſa douleur: il y a lieu de

soupçonner qu'il est incommodé de vermine.

Il en est une espéce fort commune, qu'on nomme *Moraines*, qui ont leur siége dans les replis du fondement, qui par sa conformation particuliere conserve le crotin trop long-temps. Les chevaux qui sortent des herbes y sont plus sujets que les autres. Cette espéce n'est pas dangereuse, & on se contente de les tirer avec la main. On peut même tirer ceux qui sont dans le gros boyau avec la main en se graissant tout le bras jusqu'au coude avec de l'huile ou du beure, après s'être soigneusement rogné les ongles, comme on fait quand on veut tirer le crotin qui y sejourne si long-temps, qu'un cheval ne peut fienter ni recevoir de lavement. Mais comme il est impossible d'aller chercher de même ceux qui sont dans les autres intestins, on a recours à des breuvages ou a des opiates vermifuges. Le breuvage suivant est bon pour toute espéce.

Prenez trois onces de thériaque, une once de corne de cerf en poudre, & une once & demie d'aloës soccotrin aussi en poudre; mettez le tout infuser dans trois demi-setiers d'eau, & le faites avaler.

Deux jours après on peut donner en pilules l'opiat suivant.

Prenez poudre cordiale, une once; sublimé doux, raclure de corne de cerf, aloës soccotrin, de chaque demi-once; incorporez dans suffisante quantité de beurre frais pour en faire un opiat, que l'on fait avaler pour une prise au cheval.

Ce reméde est aussi fort convenable pour le battement de flancs qui accompagne la pousse.

La poudre d'acier & de soufre, à la dose d'une

once le matin & une once le soir, convient aussi dans cette maladie. On peut encore employer l'éthiops minéral : on en incorpore deux onces avec suffisante quantité de beurre frais, dont on fait des pilules, que l'on roule sur de la poudre de réglisse ; & on réïtere trois ou quatre fois, laissant deux jours d'intervalle entre chaque prise ; le laissant à chaque fois quatre ou cinq heures devant & après sans boire ni manger.

Mettez dans son avoine une once de fleur de soufre & une once d'antimoine crud en poudre.

Si le cheval a des moraines au fondement, frotez-le lui, si vous voulez, avec de l'essence de térébenthine ; & s'ils continuent à reparoître, donnez-lui le breuvage précédent.

De la Jaunisse.

Quoique cette maladie ne soit pas connue sous ce nom pour les chevaux, elle ne les attaque pas moins réellement. Il est vrai que les Auteurs qui en ont traité, l'ont décrite sous le nom de mal de tête, plutôt que sous son véritable nom ; mais comme le mal de tête n'est tout au plus qu'un accident de cette maladie, nous avons été obligés de la transporter des maladies de l'avant-main où elle se présentoit naturellement sous son autre nom, à celles du corps.

Cette maladie se manifeste de maniere à ne s'y pas méprendre ; car outre le dégoût, la foiblesse & la tristesse de l'animal, il a les yeux & les levres jaunes, & la sérosité du sang qu'on lui tire, est entiérement infectée de cette couleur. Cette maladie vient toujours d'une obstruction ou engor-

gement du foie, & eſt ordinairement accompagnée de tranchées; c'eſt pourquoi on y emploie aſſez volontiers les mêmes remédes. Cependant en voici un qui a eu un heureux ſuccès dans cette maladie.

Prenez un demi-boiſſeau de cendres de ſarment, & en faites leſſive avec quatre pintes d'eau de riviere, que vous repaſſerez quatre fois ſur les cendres toutes bouillantes; puis mêlez une livre de bonne huile d'olive, & un quarteron de bayes de laurier en poudre dans cette leſſive paſſée à clair.

Faites ſaigner le cheval aux flancs & le laiſſez bridé toute la nuit. Le lendemain matin faites-lui avaler deux verres de cette compoſition bien mêlangée, & le laiſſez encore bridé deux heures après; puis vous le débriderez & lui donnerez à boire de l'eau blanche, & à manger du ſon mouillé pendant un quart-d'heure; rebridez-le, & deux heures après donnez-lui deux autres verres de ladite leſſive, & lui en donnez ainſi quatre à cinq priſes par jour, & le mettez en lieu obſcur ſur de bonne litiére; éloigné de tout bruit & dans une écurie à part, tant pour éviter la contagion, que pour ſa commodité.

On peut lui faire ronger le carreau un bon quart-d'heure le matin, & lui donner une chopine de vin émétique à la place du précédent reméde; mais le précédent eſt plus efficace, & lui fera jetter de l'eau & de la morve en quantité par le nez; quand l'appétit lui ſera revenu, faites-le promener en main un quart-d'heure par jour pendant ſept ou huit jours, & le purgez avec deux onces de pilules appellées *Cephalicæ minores Galeni*.

Des Tranchées

Les tranchées ſont un tiraillement des inteſtins cauſé, ou par l'abondance des matieres, ou par leur qualité corroſive, ou par un engorgement de ſang ; c'eſt ce qui fait trois eſpéces différentes de cette maladie.

Celle qui vient de l'abondance des matieres, eſt ordinairement la plus ſimple. Ce ſont la plûpart du temps des vents raréfiés & des matieres crues & indigeſtes.

Enſuite vient le tenême, qui eſt cauſé par l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins. Cette eſpéce de tranchées commence par un dévoiement d'un jour, & finit par des efforts inutiles, que fait le cheval pour fienter ; ce qui lui cauſe beaucoup de douleur & le met en danger.

La troiſieme eſpéce a été décrite ſous le nom de *Paſſion iliaque*. Dans celle-ci, le mouvement des inteſtins eſt renverſé, & les alimens reviennent par la bouche, ou du moins il revient par la bouche, des matieres gluantes & corrompues, dont nous avons parlé ci-devant ; car c'eſt la même maladie, & c'eſt cette eſpéce que les Maréchaux appellent des *Tranchées rouges*.

En général on reconnoît qu'un cheval a des tranchées, lorſqu'il ſe débat, qu'il ſe vautre, qu'il cherche ſans ceſſe à ſe coucher & à ſe relever, qu'on entend des brouillemens & des tonnerres dans ſon ventre, que les flancs lui battent & lui enflent, qu'il les regarde, qu'il bat des pieds de derriere, qu'il tremble, qu'il perd l'appetit, que les teſticules ſuent & qu'il ne peut uriner

Prenez demi-ſetier de bon vin blanc, un verre d'huile d'amandes douces, deux onces de térébenthine de Veniſe la plus claire, une once de criſtal minéral & deux onces d'eſſence de genievre; mêlez le tout & le faites avaler avec la corne. Ce reméde convient dans les tranchées, parce qu'il eſt propre pour uriner.

Il ne faut pas épargner les lavemens doux & onctueux à ce mal.

On peut au lieu du reméde précédent, lui donner une once de thériaque avec une pincée de ſafran en poudre dans une chopine d'eau-de-vie, ou bien une chopine d'eau-de-vie & autant d'huile : mais les deux premiers ſont plus efficaces.

Les pilules puantes ſont auſſi bonnes pour guérir ce mal.

Il y a des gens qui prétendent que le ſternutatoire ſuivant eſt excellent pour les tranchées.

Prenez une bonne poignée de lierre terreſtre, broyez-la dans vos mains, mettez-en moitié dans chaque naſeau du cheval, & fermez les naſeaux, en les tenant avec les mains, comme pour l'empêcher de reſpirer, l'eſpace de quelques minutes; lâchez après; le cheval s'ébrouera, ſe ſecouera, fientera & urinera.

De la Retention d'Urine.

Rarement voit-on cette maladie ſeule : elle eſt ordinairement la ſuite des tranchées ou des maladies du ventre. C'eſt pourquoi on renvoie à ces maladies-là, en cas que le mal ſoit opiniâtre. Mais s'il n'étoit pas accompagné de tranchées,

tranchées, le reméde ſuivant ſuffiroit. Faites avaler au cheval quatre onces de colofane en poudre dans une chopine de vin blanc.

De la Fortraiture.

On appelle un cheval fortrait, lorſqu'il devient étroit de boyaux, & qu'on lui voit deux cordons de nerfs, qui vont depuis le fourreau gagner les ſangles, extraordinairement racourcis & douloureux, ce qui fait perdre l'appétit au cheval, & la nourriture par conſéquent. Il eſt des chevaux, qui ſans être fortraits, ſont ſi maigres, qu'il eſt néceſſaire de les engraiſſer, ſoit pour les pouvoir vendre, ſoit même pour s'en pouvoir ſervir. C'eſt pourquoi nous donnerons tout de ſuite la maniere d'engraiſſer les chevaux maigres & dégoûtés.

Des Chevaux maigres & dégoûtés.

Quand on ne connoît point la cauſe pour laquelle un cheval qui mangeoit bien auparavant, ceſſe tout-à-coup de manger, on lui donne un coup de corne dans le palais. Cette manœuvre ordinairement réveille l'appétit du cheval, quand il n'y a pas d'autre maladie.

S'il lui vient des eſpéces de cloches dans la bouche, comme de petites peaux blanches, faites-lui manger quelques grapes de verjus, ſi c'eſt dans la ſaiſon.

Si ce dégoût vient d'un vice de l'eſtomac, mettez-lui deux onces d'aſſa fœtida enveloppé dans un linge au maſtigadour.

Et s'il eſt fortrait, frotez ſouvent les deux nerfs retirés, avec onguent d'althea & onguent de Montpellier, & lui faites avaler une livre de lard frais ſans couenne, coupé par rouelles l'une après l'autre, de deux jours l'un, & par-deſſus un demi-ſetier de vin.

Les jours d'intervalle vous pouvez le mettre au maſtigadour avec l'aſſa fœtida.

Quelques-uns les engraiſſent avec des féveroles, c'eſt la petite eſpéce de féve de marais; mais on prétend qu'elles donnent des tranchées: cela n'arrive cependant pas toujours.

Les Anglois ſe ſervent de la compoſition ſuivante, & diſent que c'eſt la meilleure de toutes les médecines, pour purger, engraiſſer & donner de l'appétit.

Prenez ſix livres de fleur de farine, deux onces d'anis, ſix dragmes de cumin, une dragme & demie de carthamus, une once deux dragmes de fenugrec, une once & demie de fleur de ſoufre, une chopine d'huile d'olive, une livre & demie de miel, deux pintes de vin blanc, le tout réduit en pâte, les ſimples pulvériſées & paſſées au tamis; faites-en des boules de la groſſeur du poing. Le matin & le ſoir en donnant à boire au cheval, il faut diſſoudre une de ces boules dans ſon eau, la remuant juſqu'à diſſolution, & la donner à boire: d'abord il la rebutera; mais il ne faut point lui en donner d'autre, juſqu'à ce qu'il la boive.

On ſe ſert encore pour engraiſſer un cheval, & lui donner du boyau, d'orge mondé: on en donne tous les matins un demi-boiſſeau dans un ſeau d'eau. D'autres mettent dans l'avoine qu'ils donnent trois fois par jour, une poignée de grainç

d'ortie à chaque fois, & font boire le cheval à l'eau blanche de farine de féves pendant trois semaines ou un mois.

Voici encore une autre méthode, que l'on peut observer. Après avoir saigné le cheval, l'avoir mis à l'eau blanche & purgé, vous le nourrirez matin & soir avec du son bouilli dans de l'eau ; & on le lui fera manger chaud, après y avoir mêlé à chaque fois deux onces de la poudre suivante, & par-dessus demi-picotin de froment.

Prenez fenugrec, sel commun, graines de lin, de fenouil, d'anis & de laurier, fleur de soufre, réglisse, aristoloche ronde, agaric, myrrhe, aloës soccotrin & racine de chardon béni, de chaque deux onces ; girofle, noix muscade, canelle & gingembre, de chaque une once : faites du tout une poudre fine pour l'usage.

A midi vous lui donnerez moitié avoine & moitié féves.

Blessures & enflures sous la Selle & sur les Rognons ; & des Cors.

Les uns & les autres sont ordinairement l'effet d'une selle trop dure, & des harnois mal faits ou gâtés. Cas maladies négligées peuvent estropier un cheval & le mettre hors de service.

Si-tôt qu'on s'apperçoit qu'un cheval est blessé sous la selle, & que l'enflure n'est par de conséquence, il suffit de froter la partie avec du savon & de l'eau-de-vie ; mais si l'enflure est considérable, il faut se servir du reméde suivant.

Prenez quatre ou cinq blancs d'œufs, & les battez avec un gros morceau d'alun pendant un quart-d'heure ; il faut y ajouter ensuite un verre

d'huile de térébenthine, autant d'eau-de-vie; battre encore le tout ensemble, & de cette composition en froter bien la partie enflée matin & soir: on la nétoie ensuite & on la fortifie avec de l'eau-de-vie, lorsqu'elle est desenflée. Par ce reméde, on évite tous les accidens qui peuvent arriver des enflures causées par la selle, sur le garot, sur les rognons & sous la selle.

Si ce sont des cors qui viennent & sur les rognons & aux pointes des mamelles de la selle, il faut les amolir en les frotant avec onguent de Montpellier toutes les vingt-quatre heures; ou bien avec du vieux oing le plus vieux qu'on pourra trouver. Il fera tomber l'escare, que l'on pansera ensuite de l'essence de térébenthine, & de la charpie faite avec de vieilles cordes pilées & mises presque en poudre.

On se sert d'un supuratif qui est fort bon pour les cors; mais que l'on ne trouve pas si-tôt, parce qu'il faut l'avoir tout préparé. Il se fait avec deux onces d'huile d'olive, cire neuve, térébenthine de Venise, poix noire, poix résine, poix grasse, graisse de mouton, graisse de porc mâle, de chaque demi-once, que l'on fait fondre à petit feu pour faire le mêlange de l'onguent.

S'il y a grande plaie, & qu'il faille dessécher; mettez dessus des cendres de coquille d'œuf, de drap ou de savate brulée, ou bien des feuilles de tabac verd pilé dans la saison, ou de la chaux vive éteinte dans égale quantité de miel.

L'onguent suivant est excellent pour toutes sortes de blessures & de plaies, sur-tout pour les ulcéres, chancres, vieilles blessures & autres difficiles à guérir.

Il faut prendre douze onces de la meilleure huile d'olive, deux onces de la meilleure eau forte, & deux gros de bonnes éguilles : il faut les casser en deux, pour être sûr qu'elles sont de bon acier; celles qui plient, ne valent rien. Vous mettrez le tout dans un grand vase de verre; savoir, les éguilles les premieres, l'eau forte ensuite, & sur le champ versez l'huile. Il faut observer, en versant l'huile d'éloigner la tête, pour que la vapeur ne monte pas au visage. On laisse le tout pendant vingt-quatre heures sans le remuer ni le toucher : on enleve après ce temps l'onguent avec la pointe d'un couteau ; on jette l'eau qui reste dans le fond du verre ; on nettoie l'onguent de toute écume qui s'est faite sur la superficie, & on a soin d'en ôter toutes les parties d'éguilles qui peuvent rester : on lave ensuite l'onguent dans une jatte d'eau, jusqu'à ce que changeant de différente eau, la derniere conserve sa couleur ordinaire : on ramasse alors l'onguent, & on le conserve dans des pots de fayence pour s'en servir au besoin. On nettoie alors la plaie avec du vin chaud ; on met de cet onguent dans une cuiller, on le fait fondre, & avec une plume on en arrose un peu la plaie ; ensuite on en imbibe legerement une charpie que l'on applique sur la plaie, & on la couvre d'une compresse trempée dans du vin chaud : on bande ensuite la plaie ; on panse le mal toutes les vingt-quatre heures.

De l'Effort des Reins.

Quand un cheval tombe d'un lieu élevé sur ses quatre jambes, & qu'il se trouve avoir un far-

deau lourd sur le corps, il est aisé de juger la forte & douloureuse impression que cette chute doit causer sur les vertebres des lombes, ou plutôt sur les tendons des muscles qui les tiennent réunies. Ce que nous avons dit, en parlant de l'entorse, se peut rappeller ici; avec cette différence pourtant, que s'il y avoit luxation, dislocation ou fracture aux reins, il seroit inutile de tenter le moindre secours. Mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que cela arrive, à moins que ce ne soit dans un précipice. C'est pourquoi on traite cette maladie comme une forte extension de nerfs & de tendons, avec les résolutifs spiritueux & aromatiques.

Prenez, par exemple, de la lie de bon vin; faites bouillir dedans toutes sortes d'herbes fines, comme sauge, thim, romarin, marjolaine, laurier, lavande, hyssope, &c. faites-les bien cuire & amollir, exprimez-en le jus au travers d'un gros & fort linge, ou à une presse, & ajoûtez dans ce jus poix noire, poix résine, poix de Bourgogne, de chaque un quarteron; bol d'Arménie en poudre, deux onces; sang-dragon, mastic, oliban, noix de gale, de chaque une once; huile d'aspic & térébenthine, de chaque deux onces : faites bien cuire le tout en consistance d'emplâtre bien gommeux & gluant, & l'appliquez le plus chaud que vous pourrez, sans pourtant bruler le cheval, & frotez auparavant toutes les parties douloureuses ou offensées avec de bonne eau-de-vie ou esprit de vin, puis vous mettrez votre emplâtre étendu sur de bonne toile neuve, & vous suspendrez le cheval pendant neuf jours.

S'il y a tumeur dans quelque partie où l'on

puisse soupçonner une humeur flotante, on peut y faire une legere incision, & y introduire tous les jours huile d'aspic, d'hypéricum & de pétrole bien mêlangées ensemble.

On peut aussi se servir de l'emplâtre rouge ou emmiélure rouge; ou bien du suivant.

Prenez cumin, fenugrec, baie de laurier & semence de lin, de chaque deux onces; broyez bien le tout ensemble, & y ajoutez ce qui suit: farine de froment huit onces; galbanum, sang-dragon, mastic en larme, de chaque deux onces. Vous y ajouterez huit onces d'essence de térébenthine; d'onguent d'Agrippa, de mariatum, de chaque deux onces, & poix grasse, demi-livre: mêlez exactement le tout, & le faites fondre lentement à un petit feu, & l'étendez sur de la toile neuve, que vous appliquerez sur la partie affligée.

De la Galle, du Roux vieux, & des Dartres.

Cette maladie est un vice de cuir, qui devient ulcére plein de pustules, & plus épais par l'engorgement de toutes les glandes de la peau, qui se trouvent abreuvées d'un suc âcre & mordicant.

On en distingue de deux espéces dont l'une est une espéce de gratelle & sans écorchure, mais qui s'étend insensiblement par tout le corps.

L'autre vient par plaie, en forme de boutons, qui s'écorchent & font place à une croûte qui tombe ensuite, si elle n'est de nouveau arrachée.

L'une & l'autre se connoissent aisément au coup d'œil, parce que cette maladie fait tomber le poil & paroît à la place.

La premiere espéce est la plus longue & la plus difficile à guérir : elle peut provenir ou de contagion, ou de fatigue, ou de misére ; pour avoir, par exemple, souffert la faim, la soif, les injures de l'air ; pour avoir été mal ou point pansé, principalement aux chevaux entiers & aux chevaux qui tirent au collier.

De quelque espéce que puisse être celle dont le cheval est attaqué, donnez-vous de garde de le panser par des remédes extérieurs pour le guérir de sa galle : le mieux & le plus sûr est toujours de le traiter intérieurement & de le guérir par le dedans. Les remédes extérieurs, donnés sans précaution, peuvent faire rentrer l'humeur, & causer par conséquent une grande maladie. Ils ne sont pourtant pas à négliger.

Il faut saigner le cheval au col, afin que les remédes agissent plus efficacement, & le purger le sur-lendemain, avec une once d'aloës soccotrin, demi-once de séné & deux gros & demi de fenouil en poudre, infusés dans trois demi-setiers de vin, demi-heure avant que de le faire avaler.

Il faut observer de ne donner au cheval que la moitié de sa nourriture ordinaire le jour avant la médecine, & brider le cheval cinq heures après. Il faut supprimer l'avoine & ne donner au cheval que du son mouillé.

Après qu'il aura été saigné & purgé deux ou trois fois, si le mal est ancien, il n'y aura plus de danger de le frotter avec de la lessive commune où on aura fait bouillir deux ou trois onces de tabac de Bresil, ou au defaut, du tabac ordinaire.

Voici encore un liniment qui est fort bon, &

ſur lequel on peut compter, quoique fort ſimple.

Prenez un quarteron de vieux beure ſalé, (le plus vieux eſt le meilleur;) faites-le fondre avec un demi-verre d'huile à brûler, & en frotez la partie le plus chaudement que faire ſe pourra. Cependant ſi le garrot en étoit attaqué, il faudroit l'appliquer beaucoup moins chaud & le laiſſer refroidir, parce que cette partie eſt fort ſenſible. On peut encore uſer du reméde ſuivant, après avoir uſé quelques jours de la leſſive précédente.

Prenez huile de laurier, quatre onces; vif argent, deux onces; incorporez-les bien enſemble, en ſorte que le mercure ne paroiſſe point, & qu'il ſoit tout-à-fait éteint, & de cet onguent vous le froterez par tout où il y aura de la galle. Si c'eſt en été, & que le ſoleil paroiſſe, vous l'y laiſſerez une heure ou deux; & en hiver, vous le laiſſerez dans l'écurie; mais le reméde n'opérera pas ſi promptement: il ne faut pourtant pas pour accélerer la guériſon, faire comme la plûpart de ceux, qui avec une pelle ou fer rouge, approchent des endroits qu'ils ont frotés d'onguent pour le faire pénétrer; car par ce moyen on détruit & brûle la racine du poil, & par conſéquent on l'empêche de pouſſer, ce qui eſt fort déſagréable; au lieu qu'en frotant cinq ou ſix fois ſeulement, une fois ou deux par jour, vous êtes ſûr de guérir le cheval.

La galle dégénere quelquefois par négligence en ce qu'on appelle *rouvieux*. Cet accident qui arrive plus communément à de gros chevaux entiers, de trait & de labourage, parce qu'ils ſont communément plus chargés d'humeurs, qu'ils ont l'encolure plus groſſe, & que les grands replis qu'ils ont dans la criniere, empêchent en les pan-

ſant, d'y entretenir la propreté, n'eſt autre choſe que la galle même, mais plus invétérée, & demande par conſéquent plus de ſoin & moins d'impatience pour parvenir à la guériſon. Cette maladie gagne auſſi la queuë, auſſi-bien que l'encolure, par la difficulté qu'il y a de nettoyer comme il faut ces deux parties ; c'eſt pourquoi cette eſpéce de galle paroît plus rouſſe que la galle ordinaire, d'où ſans doute elle a tiré ſon nom. Il en ſort des eaux rouſſes & quelquefois blanches, toujours très-puantes & corroſives, qui font tomber le poil.

Pour y remédier il faut tondre ou raſer les poils & crins, ſoit de l'encolure ou de la queuë, le plus près qu'il ſera poſſible ; les froter rudement avec un bouchon de paille, comme ſi on vouloit faire ſaigner toutes les écorchures ; quand même le cheval ſaigneroit, il n'y auroit point de mal : enſuite il faut prendre du ſavon noir, & en froter par-tout comme avec un onguent. Si c'eſt en été, il le faut expoſer au grand ſoleil, pour qu'il pénétre mieux ; mais il faudra l'attacher bien court, car il pourroit ſe bleſſer. Si c'eſt en hiver, vous le froterez dans l'écurie, tous les jours une fois pendant huit ou dix jours de ſuite, après l'avoir rafraîchi avec du ſon & fait quelques ſaignées, comme nous avons dit pour la galle ordinaire.

Les dartres, ſoit vives, ſoit farineuſes, ſont toujours une eſpéce de galle, que l'on traite de la même façon que les maladies précédentes, mais plus opiniâtres que les autres. Quand les remédes généraux ont été pratiqués, on ſe ſert d'abord du ſavon noir avec de l'eau-de-vie, dont on frote les places dartreuſes, & enſuite des autres remédes contre la galle ; mais il en faut uſer plus long-

tems, & on donne au cheval une once de foie d'antimoine & autant de poudre de réglisse, matin & soir, dans le son ou l'orge qu'il lui faut donner pour nourriture, & il faut continuer au moins six semaines & l'antimoine & les remédes extérieurs. On peut pendant la cure réïterer quelques saignées.

De l'Enflure des Bourses & sous le Ventre, & des autres Enflures.

Lorsque nous parlons d'enflure sous le ventre, nous n'entendons pas dire que les chevaux soient sujets à cette maladie commune parmi les hommes, & qui est ordinairement la suite d'une débauche & d'une intempérance outrée. Les chevaux moins libres de leurs actions & de leur régime de vivre, sont aussi moins sujets aux suites fâcheuses qu'apporte le manque de sobriété; & l'activité des liqueurs ardentes & spiritueuses qu'on ne leur donne qu'en reméde, & qu'ils ne peuvent prendre par conséquent avec indiscrétion, les garantit de l'abus que les hommes en font. Ce n'est donc point l'hydropisie dont nous traitons, mais l'enflure qui paroît entre cuir & chair à différentes parties du corps, & particulierement celle qui vient aux bourses. Celle-ci se distingue ordinairement en trois espéces; sçavoir, la simple inflammation, qui ne laisse pas d'être dangereuse; l'hydrocele & la hernie.

La simple inflammation peut venir de saletés dans le fourreau; de coups ou de meurtrissures reçues dans ces parties, ou de morsures d'animaux, venimeux ou non.

L'hydrocele, eſt un amas d'eau ou de ſéroſité dans la cavité des bourſes.

Quant à l'hernie, nous en traiterons en ſon lieu.

Les autres enflures qui arrivent ou aux cuiſſes, ou aux épaules, ou aux jambes, ou aux flancs, proviennent de chutes, de meurtriſſures ou d'écorchures, & alors ce ſont des tumeurs inflammatoires, ou une eſpéce de dépôt, comme dans la fourbure, le farcin & les eaux, &c.

Nous traitons de preſque toutes ces eſpéces d'enflures chacune en leur lieu.

Quant à l'enflure du fourreau, ſi c'eſt en été, menez le cheval à l'eau une fois ou deux par jour, & l'y laiſſez une heure chaque fois, cela ſuffira. En hiver, lavez-le avec de l'eau qui ne ſoit pas froide, & le frotez enſuite avec de l'eau-de-vie & du ſavon noir fondus enſemble, ou bien avec l'onguent de Montpellier, ſi l'enflure s'étend juſqu'aux bourſes.

L'hydrocele qui eſt une hydropiſie ou épanchement d'eau particulier dans la bourſe, ſe peut guérir auſſi dans ſa naiſſance par les mêmes remédes; mais ſi elle réſiſtoit opiniâtrement à l'uſage des remédes, on feroit une ouverture avec la lancette du côté de la bourſe où ſeroit l'épanchement, ou des deux côtés, ſi l'épanchement regnoit également des deux côtés. On peut avant d'en venir à l'opération, faire uſage du liniment qui ſuit.

Prenez environ quatre onces de jus de poireaux, deux onces de ſel commun, un quarteron de pâte de levain, le plus vieux eſt le meilleur; deux onces de jus de rhuë, deux poignées de farine de ſeigle, & environ un quarteron de

vieux oing, que vous aurez fait fondre auparavant. Faites cuire le tout avec du vinaigre à diſcrétion, & faites-en une bouillie dont vous froterez délicatement les teſticules du cheval trois ou quatre fois par jour.

Ou bien on ſe ſervira de celui-ci qui eſt plus ſimple.

Prenez de la farine de féves & du vinaigre, faites pareillement une bouillie ; ajoutez-y un peu de ſel, & vous en ſervez comme de l'autre. En voici encore un aiſé à faire.

Prenez des poireaux, de la mie de pain blanc, à peu près autant de l'un que de l'autre, que vous pilerez avec du miel ou du lait. Faites bouillir le tout enſemble en conſiſtance d'onguent que vous appliquerez chaud ſur les bourſes avec de la filaſſe, & vous mettrez une veſſie de bœuf ou de vache par-deſſus. Il faut faire tenir cet appareil avec un bandage & le renouveller deux fois par jour, & continuer juſqu'à ce que l'enflure diminue.

Il ne faut pas omettre, ſi l'enflure vient d'une meurtriſſure ou effort, de tirer du ſang du plat des cuiſſes du cheval, que l'on mêlera avec farine de féves, farine de graine de lin, térébenthine commune, de chaque quatre onces ; populeum, deux onces ; huile de millepertuis, quatre onces. Délayez le tout avec ſuffiſante quantité de vinaigre, & en faites une emplâtre que vous appliquerez ſur les reins du cheval ; cela contribuera beaucoup à faire deſenfler les bourſes. Il faut faire ce reméde dans le même tems que l'on applique l'autre reméde ſur les bourſes.

Si l'enflure venoit des piqueures de l'éperon, il ſuffiroit de faire une forte décoction avec l'herbe

appellée *Bouillon blanc*, du vin & de la graiſſe de porc, & d'en froter la plaie avec une éponge.

Après avoir parlé de toutes les maladies qui proviennent naturellement par l'altération des humeurs du corps du cheval, à l'occaſion, ou d'un mauvais air qu'ils reſpirent, ou de mauvaiſe boiſſon, ou de mauvais alimens, ou d'une fatigue outrée; il eſt à propos pour clorre ce traité des maladies internes, de dire quelque choſe de deux maladies fâcheuſes qui ne doivent point leur origine à ces cauſes communes à toutes les autres maladies.

Ces deux maladies ſont l'empoiſonnement des beſtiaux, & la morſure faite à ces mêmes animaux par d'autres, ou venimeux, ou enragés; car on peut réduire ces deux eſpéces d'animaux mal-faiſans à une ſeule, ſi l'on conſidere la promptitude avec laquelle le mal qui en provient fait ſon progrès, s'accroît & ſe communique, & la maniere dont on y remédie.

Quand un cheval perd tout d'un coup l'appétit & enfle par tout le corps, c'eſt un grand préjugé pour croire qu'il a avalé parmi le foin ou l'herbe, ou autre nourriture, quelque choſe de venimeux. Quoiqu'il ſoit très-difficile de remédier au poiſon, tant parce que de ſa nature il détruit promptement les organes, que parce que rarement ſçait-on quel il eſt, & par conſéquent ſa nature, & encore moins le reméde; cependant comme la plus grande partie des poiſons ſont cauſtiques, brûlans, ou corroſifs, ou coagulans, on va indiquer une manœuvre qui doit réuſſir dans la plûpart de ces cas différens; parce que faute d'avoir l'antidote particulier de chaque eſpéce de poiſon, ſi l'on peut empêcher que l'effet du venin ne ſe devéloppe,

on produira le même effet que pourroit faire un contre-poiſon. C'eſt ce qu'on a lieu d'attendre du reméde ſuivant, qui eſt capable d'engluer & d'emparer ce qui ſe trouve dans l'eſtomac, & d'en empêcher par conſéquent l'action.

Prenez jus de bouillon blanc; huile de noix, de chacun deux onces mêlées enſemble pour les faire avaler au cheval. Il faut lui faire prendre par-deſſus une chopine de vin blanc & lui donner pluſieurs fois par jour des lavemens laxatifs. Si le cheval n'étoit pas ſoulagé par ce breuvage, il faudra en ce cas avoir recours au ſuivant.

Prenez orviétan ou thériaque de Veniſe, confection d'hyacinthe, huile de noix, de chaque deux onces. Délayez le tout enſemble dans une pinte de vin blanc, que vous ferez prendre au cheval.

ARTICLE III.

Des Maladies de l'Arriere-main.

DU CHEVAL ÉPOINTÉ, ÉHANCHÉ, ET DE L'EFFORT DU JARRET.

L'On appelle un cheval éhanché, lorſqu'il a fait un effort à la hanche. Le cheval dans cet effort peut ſe démettre le fémur; il peut auſſi n'y avoir point de diſlocation. On diſtingue la diſlocation, en ce que la tête du fémur, étant ſortie de la cavité cotyloïde de l'os des hanches, elle laiſſe paroître un creux à la feſſe proche du tronçon de la queuë: cette marque eſt une preuve certaine du déplacement de l'os. L'une & l'autre ſituation ſont très-fâcheuſes pour le cheval &

très-périlleuses ; mais la dislocation l'est le plus sans contredit. On traite la premiere comme les entorses ou comme l'effort de reins, avec des charges spiritueuses, balsamiques & résolutives ; mais la seconde est presque incurable ; ou si on guérit, c'est par hazard. Voici la manœuvre des Maréchaux, pour en faire la réduction. Ils attachent au pied du cheval une forte longe, qui environne l'extrémité du pâturon : il faut que cette longe soit fort longue, afin que le cheval puisse faire quelques pas sans entraîner l'autre extrémité, que l'on attache à une branche flexible d'un buisson : quand tout cet appareil est prêt, on fait partir brusquement le cheval à grands coups de fouet ; & étant surpris par cette longe, qui le retient au milieu de sa course, & à laquelle il ne s'attend pas, il la tire avec violence ; mais en la tirant il s'allonge fortement la cuisse, & l'os dans le moment revenant vis-à-vis de sa cavité, peut y rentrer, mais il peut aussi n'y rentrer pas, & c'est double mal. Il faut que la branche du buisson ne soit pas trop forte, afin que de la sacade, le cheval puisse la rompre ou l'emporter. C'est pourquoi quelques Maréchaux préférent une roue chargée de moëlons, pierres ou autres choses pésantes, à la branche du buisson, qui peut faire trop de résistance, & ne céde pas comme cette roue, qui est fort bien imaginée. Mais malgré toutes ces attentions & manœuvres, on guérit peu de dislocations par ce moyen. Les mouvemens & les forces ne sont pas assez mesurés ; & pour faire une réduction, le trop est aussi dangereux que le trop peu de forces : c'est pourquoi on y réussit rarement. Après cette opération quand elle réussit, on

on fortifie la partie avec des linimens ſpiritueux, comme eſſence de térébenthine & eau-de-vie; & charges, dont il eſt parlé aux efforts des autres parties.

Au jarret les os ne ſe démettent point, mais le gros tendon qui va s'inſérer à la tête du jarret, ſouffre quelquefois une ſi violente extenſion, que la jambe paroît pendante, ſur-tout quand il range la croupe. On reconnoît encore cette maladie à la douleur & à l'enflure de la partie. Cette maladie peut arriver par les violens efforts que fait un cheval dans le travail du Maréchal, ou dans des terres graſſes & fortes, ou par des cauſes ſemblables. La cure eſt la même que des précédens efforts, excepté que l'on pratique la ſaignée au plat de la cuiſſe, & enſuite celle au col, crainte de fourbure; & après quoi on emploie le ſeton & le feu pour derniere reſſource.

Tous ces efforts proviennent d'avoir trop étendu la cuiſſe ou le jarret, ou de chutes & particulierement lorſque les chevaux ſont trop chargés, & qu'ils ſont tellement engagés, qu'ils ne peuvent faire que des efforts inutiles pour ſe relever.

Toutes ces meurtriſſures ou extenſions ou contuſions violentes, ſoit au graſſet, ſoit à la corne de l'os des iles ou des hanches, ou ſur l'emboiture du fémur, dans la cavité cotiloïde, demandent le repos, la ſaignée, les linimens ſpiritueux, & les charges fortifiantes par-deſſus, telles que la ſuivante.

Prenez ſemence de lin pilé, poix réſine, poix noire, térébenthine, huile d'olive, miel, de chacun huit onces; lie de vin une pinte. Il faut faire cuire le tout enſemble, l'eſpace d'une bonne

demi-heure ; ensuite vous le retirerez du feu & le remuerez jusqu'à ce que cela soit en état d'être appliqué sur la partie affligée. Vous y en mettrez deux fois par jour ; & à chaque fois vous y mettrez du papier brouillard par-dessus, ou de la vessie, ou du parchemin mouillé, pour que le reméde se maintienne. La même emmiellure est bonne pour les jambes travaillées. En continuant ce reméde dix ou douze fois, on a lieu d'espérer du soulagement ; mais il ne faut pas que le cheval se couche, non plus qu'en faisant le reméde suivant.

Prenez poix resine, poix grasse, poix noire, térébenthine, miel, vieux oing, huile de laurier, de chaque quatre onces ; lie de vin huit onces. Le tout étant bien cuit ensemble, vous y ajouterez en le retirant du feu, esprit de térébenthine, huile d'aspic, huile de petrole, de chaque deux onces ; bran-de-vin huit onces ; le tout lié ensemble en consistance d'onguent.

De l'Enflure de la Cuisse.

Il y a trois causes ordinaires dans toutes les enflures qui surviennent, tant à la cuisse qu'aux jambes. Le coup, la foulure, & la fluxion. Nous avons dit, en parlant des atteintes & de la nerférure, que les enflures provenant de coups ou de meurtrissures, demandoient des résolutifs spiritueux : les foulures, des remédes astringens d'abord, & ensuite d'adoucissans : & les fluxions demandent des remédes, tant internes qu'externes, qui puissent dissiper les humeurs & detourner leur cours. C'est pourquoi si cette humeur vient d'une fluxion

gagnée dans l'écurie, comme les jeunes chevaux y sont sujets, ce qui est un reste de gourme qu'ils n'ont pas bien jettée, il faut en venir à la saignée, donner au cheval les breuvages cordiaux prescrits dans la gourme, & mettre des emmiellures convenables sur la partie enflée, comme l'onguent de Montpellier fondu avec la poix noire, ou bien une charge faite avec demi-livre de poix noire, autant de poix grasse, autant de térébenthine commune, environ un litron de farine, & demi-livre de sain-doux; & en cas que la partie enflée fût roide, ce qui est un très-mauvais signe, vous y ajouteriez un quarteron d'huile de laurier.

Du Fondement qui tombe ou qui sort.

Cette maladie est un prolongement & un relâchement des muscles releveurs de l'anus ou fondement, & d'une partie de l'intestin; ce qui arrive par foiblesse des quartiers; mais beaucoup plus souvent par irritation, comme à la suite d'un tenême, d'hémorrhoïdes ou de l'amputation de la queue. Lorsque l'enflure paroît un peu considérable, elle est très-dangereuse, parce que la gangrene est à craindre dans cette partie, si elle vient à se refroidir, ce qui est le signe de cet accident. Il y a des Auteurs qui recommandent de piquer le siege avec une aiguille; mais une piqueure, qui ne peut degorger beaucoup de sang, est capable d'irriter encore bien plus. Il faut saigner le cheval & froter l'anus avec huile ou onguent rosat: & encore mieux étuver souvent cette partie avec une forte décoction de mauves, de guimauves, d'oignon de lys & de bouillon

blanc si le mal provient d'irritation, & réïterer souvent dans le jour la fomentation avec une éponge trempée dans cette décoction, dont on donnera même deux ou trois lavemens par jour, en ajoutant à chacun un quarteron de beure. Si a[illegible]re ce prolongement venoit d'un relâ[illegible] des parties, on feroit pour la fomentation une décoction astringente avec une poignée de sumach, autant de roses de Provins, autant d'écorces de grenade séche, & deux onces d'alun, que l'on fera bouillir dans dix pintes d'eau & réduire à cinq, pour en bassiner souvent le fondement avec l'éponge.

De la Chute du Membre & de la Matrice, de la Rétention, & de l'Incontinence d'urine.

L'on appelle fort improprement chute de membre & de la matrice, lorsque ces parties paroissent relâchées & sortir à l'extérieur plus qu'elles ne doivent. Quand le cheval a uriné, la verge doit rentrer dans le fourreau. Quand il ne le fait pas, c'est ou par relâchement ou par irritation. Quand cela arrive par relâchement, c'est précisément ce qu'on appelle *Chute de membre.* Quand cela vient par irritation, c'est un priapisme : on dit de ces chevaux qu'ils sont barés. Cette violente érection cause une si grande inflammation, que tout le reste du corps devient enflé, & que les testicules rentrent entierement.

Les cavales ne sont pas exemptes d'une maladie fort approchante, que l'on appelle *Chute de matrice*, qui n'est cependant pas la chute de cette partie, mais le relâchement du canal qui

conduit à cette partie, que l'on nomme *le Vagina.* Cette infirmité qui est ordinairement la suite d'un accouchement laborieux, quand elle est considérable, cause des suppressions d'urine, & la gangrene est toujours à craindre dans ces accidens. Cette maladie s'appelle aussi *Hernie* ou *Descente de matrice.*

Tant pour les chevaux que pour les cavales, il faut user de lavemens avec le lait & le miel commun, & adoucir la partie avec onguent rosat, ou huile rosat, ou huile d'hypéricon, & mettre le cheval au son & à l'eau blanche, & lui ôter le foin & l'avoine. Si l'inflammation étoit considérable, & qu'on eût lieu de craindre la mortification, il faudroit bassiner avec eau vulnéraire ou eau-de-vie dans un verre d'eau tiéde.

Si c'étoit un cheval baré, vous le meneriez à l'eau courante le matin & le soir, & l'y laisseriez suivant la fraîcheur de l'eau, plus ou moins longtemps. S'il arrive suppression d'urine aux cavales, à l'occasion d'un travail laborieux lorsqu'elles mettent bas un poulin, cet accident peut également leur arriver aussi-bien qu'aux chevaux par d'autres accasions. Lorsqu'on force un cheval de trotter ou de galoper, lorsqu'il a besoin de pisser, & que faute de s'appercevoir de son besoin, on ne lui donne pas le temps de satisfaire à cette nécessité naturelle, la vessie se remplit & se tend outre mesure, ce qui peut causer une inflammation considérable & très-dangereuse, & obligeroit à faire des saignées, à donner des lavemens rafraîchissans, & à mettre le cheval à l'eau blanche, & sur de la litiére fraîche. Cet accident qui est très-dangereux arrive plus communément

à des chevaux travaillés d'une incommodité tout opposée ; c'est l'incontinence d'urine, parce qu'ayant plus souvent que d'autres besoin de s'arrêter pour pisser, & le Cavalier n'y faisant pas attention, ils souffrent davantage ; c'est pourquoi pour prévenir ces accidens souvent funestes, il faut tâcher de les rendre capables de garder leur urine un peu plus long-temps, & pour cela on leur fait prendre pendant un mois ou cinq semaines la poudre suivante.

Prenez deux onces de têtes ou fleurs de bardane, ou glouteron, c'est le *lappa major* ; faites-les mettre en poudre très-fine que l'on passera au tamis de soie, & mêlez-la avec autant de poudre de régliste ; faites infuser le tout dans une pinte de vin sur les cendres chaudes le soir, & le faites prendre le lendemain à jeun au cheval. On peut encore donner ces quatre onces de poudre en deux prises à sec dans le son ou dans l'avoine le matin & le soir.

Il est important que cette poudre soit passée au tamis de soie, parce que sans cela elle feroit tousser le cheval très-violemment.

Si le cheval pissoit le sang, vous employeriez la préparation suivante.

Faites bouillir trois grosses poignées de son dans huit pintes d'eau que vous réduirez à cinq. Passez cette décoction & y faites bouillir une cinquantaine de figues, & réduire votre décoction à quatre pintes. Pilez d'autre part dans un mortier de marbre une once de semence de melon mondé, & une once de graine de citrouille, & versez à mesure que vous pilerez, votre décoction goute à goute. Vous verserez par inclination l'eau blan-

che qui furnagera dans le mortier, & pilerez de nouveau ce qui reftera dans le mortier, en verfant de même jufqu'à la fin, votre décoction goute à goute, & y ajouterez fur chaque pinte une once & demie de fyrop de nenuphar. Faites-en prendre une pinte le matin & autant le foir. En été il n'en faut faire qu'une prife à la fois, parce que cette liqueur s'aigrit du matin au foir. Il faut continuer ce reméde quelque temps, même après la guérifon; & pendant le cours de la cure, il faut que le cheval ne foit nourri que de fon chaud ou d'orge écrafée au moulin, & de paille de froment fans foin ni avoine.

Des Hernies.

En parlant de l'enflure deffous le ventre, & de celle des bourfes dans les maladies du corps, nous avons dit que celle-ci provenoit quelquefois d'un effort, c'eft ce qu'on appelle précifément *Hernie* ou *Defcente.* C'eft lorfqu'un des inteftins trop comprimé dans le ventre par l'effort des mufcles, cherchant à s'échaper, force la partie la plus foible du péritoine à l'endroit où paffe le cordon des vaiffeaux fpermatiques, & defcendant le long de ce cordon, vient joindre par fon poids le tefticule qui eft dans la bourfe du même côté, & fait avec lui une tumeur fi confidérable, qu'elle met le cheval en danger de perdre la vie, s'il n'eft promptement fecouru.

Il faut auffi-tôt que l'on s'en apperçoit, tâcher de faire rentrer la tumeur. Si l'on n'en peut venir à bout, il faut jetter le cheval par terre fur un terrein mol; ce qui fe fait en lui mettant les en-

traves; puis le renverser, & lui écarter les jambes de derriere, pour tâcher de faire la réduction du boyau; & quand elle est faite, appliquer dessus les bourses, pour les resserrer, & raffermir aussi le peritoine, l'emmiellure rouge qui se compose ainsi : Prenez suif de mouton une livre & demie; graisse de chapon ou de cheval ou sain-doux une livre; huile tirée des os de bœufs ou de mouton, ou au défaut, huile de lin ou d'olive demi-livre; gros vin rouge le plus foncé deux pintes; poix noire, poix de Bourgogne, de chaque un livre; huile de laurier quatre onces; térébenthine commune une livre; cinabre en poudre quatre onces; miel commun une livre & demie; sang-dragon trois onces; onguent de Montpellier demi-livre; eau-de-vie demi-setier; bol fin ou du Levant en poudre trois livres.

Ayez un chaudron ou une bassine, & mettez dedans, le suif & la graisse de chapon, l'huile des os & le vin; faites cuire à petit feu tous ces ingrédiens, jusqu'à ce que le vin soit consumé, remuant de temps en temps; puis mettez les poix, faites-les fondre & ajoutez l'huile de laurier & l'onguent de Montpellier. Retirez du feu & y mettez alors la térébenthine & la remuez bien; ensuite mêlangez bien le sang-dragon, après cela le miel, & enfin le bol en poudre fine. Depuis que la matiere est hors de dessus le feu, il ne faut cesser de la remuer, jusqu'à ce qu'elle soit totalement refroidie. Quand elle est froide ou presque froide, vous y jettez un demi-setier de la plus parfaite eau-de-vie, & pour y donner du corps, vous y ajoutez suffisante quantité de fine fleur de farine de froment. Cette composition est un peu longue à

faire ; mais en récompenſe elle ſe garde un an, & ſon uſage eſt ſi excellent, que ſi ce n'étoit la cherté des ingrédiens, nous l'employerions partout où nous preſcrivons l'emmiellure commune.

Comme l'onguent de Montpellier entre dans cette compoſition, & que nous en recommandons ſouvent l'uſage dans pluſieurs maladies décrites dans ce Livre, nous en donnerons ici la deſcription. Il eſt très aiſé à faire, puiſque ce n'eſt que le mêlange de parties égales de populeum, onguent d'althea, onguent roſat & miel, mêlangés à froid dans un vaiſſeau. Cet onguent eſt ſi efficace, qu'il peut ſupléer, en cas de beſoin, à preſque toute charge ou emmielleure. On peut, après avoir appliqué cette charge, ou au défaut de cette emmiellure, appliquer ſur les bourſes la préparation ſuivante, qui forme un petit matelas fort aſtringent.

Prenez racines de grande conſoude, écorce de grenade & de chêne, noix de Cypres & de galles vertes, grains de ſumach & d'épine vinette, de chacun quatre onces ; ſemence d'anis & de fenoüil, de chacun deux onces; fleurs de grenade, camomille & melilot, de chaque deux poignées ; alun crud en poudre une demi-livre : mettez tout le reſte en poudre groſſiére, & en rempliſſez un ſachet qui puiſſe enveloper les teſticules & au-delà, faites piquer ce ſachet comme on pique un matelas, & le faites bouillir dans du vin de prunelles ou dans de gros vin de teintes, avec un litron de groſſes féves. Appliquez ce petit matelas tout chaud ſur les teſticules & le retenez adroitement par des bandages convenables. Si ces remédes ne ſuffiſoient pas, ou que l'on n'eût ni le tems

ni la commodité de les faire, le plus court & le plus sûr feroit de châtrer le cheval.

Soleysel parle d'une espéce de suspensoir fait exprès par un Ecuyer de sa connoissance, par le moyen duquel les chevaux qui n'auroient pas pu faire un seul pas, étoient en état de faire des sauts de force. Ce suspensoir tient lieu à ces chevaux des bandages dont usent les hommes; mais il faut beaucoup d'adresse pour les construire, & cette heureuse invention est perdue: peut-être avec un peu de soin & d'attention pourroit-on la retrouver.

Du Vessigon.

Le vessigon est une tumeur de la grosseur de la moitié d'une pomme, plus ou moins, suivant le tems de la formation, situé entre le gros nerf ou tendon, & la pointe du jarret à la partie supérieure & postérieure du canon. Comme il y a un intervalle entre l'os de la cuisse & le gros nerf, en pressant cette humeur du côté où elle paroît le plus, elle passe par-dessous cette arcade & se manifeste aisément de l'autre. Ces tumeurs viennent ordinairement de fatigue, & quelquefois le repos seul les dissipe. Elles sont sans douleur; il est vrai qu'elles ne sont pas aisées à guérir; mais ordinairement elles n'incommodent pas beaucoup le cheval dans les commencemens: car même quand elles sont récentes, on ne s'en apperçoit point lorsque le cheval plie le jarret. Mais lorsque les deux jarrets sont tendus, & qu'il est campé, la comparaison fait remarquer la différence.

On prétend que les écuries, qui sont trop en talus, sont capables de procurer ce mal.

Il vient auſſi à la ſuite d'un effort de jarret, & pour avoir été monté trop jeune. C'eſt pourquoi la plûpart des chevaux Normands, qui communément ſont montés dès trois ans, y ſont fort ſujets.

Pour ôter ce mal, il faut réſoudre & reſſerrer; ainſi, prenez trois onces de galbanum & autant de maſtic avec une livre de bol du Levant, & en faites une charge avec une pinte de fort vinaigre; ou bien ſervez-vous du pain chaud & de l'eau-de-vie, comme aux molettes. Si ces remédes ne réuſſiſſent point, ayez recours au feu pour arrêter du moins les progrès de ce mal. Ou bien, faites l'opération qui ſe pratique en donnant deſſous une pointe de feu, qui perce la tumeur dans la partie latérale & inférieure à l'endroit le plus gros, pour donner l'écoulement aux eaux rouſſes qui y ſont contenues : vous mettrez dedans une tente chargée de ſupuratif & par deſſus une emplâtre d'onguent de céruſe qui enveloppe tout le jarret, pour reſſerrer la tumeur & en faire ſortir les eaux qui y ſont contenues; baſſinez enſuite de quatre en quatre heures avec de la lie de vin aromatique; & ſondez de jour à autre avec l'eſpatule graiſſée de baſilicum, de crainte que le trou ne ſe rebouche trop tôt. Il faut avoir ſoin de ſaigner le cheval & de le purger, crainte de fourbure.

De la Courbe.

C'eſt une tumeur longue & dure, qui occupe le gros nerf ou tendon du jarret à la partie interne, & cauſe quelquefois enflure & douleur juſqu'au bas du pied. Cette tumeur eſt un amas d'hu-

meurs gluantes & visqueuses échapées par la rupture de quelques filamens nerveux du jarret, qui aura été forcé par trop de travail, ou dans une grande jeunesse. Elle augmente depuis la grosseur d'une aveline ou d'une noix, jusqu'à un volume excessif, & naît plus bas que le vessigon, dont elle différe en ce que ses progrès se font en descendant vers la partie inférieure du jarret. Quand elle est récente, on applique dessus un rétoir, c'est ce que les Apothicaires appellent un *Vésicatoire* pour les hommes; mais si elle est ancienne, le feu même y fait peu de chose; il est pourtant seul capable de l'arrêter. Il est vrai qu'il ne la dissipe pas toujours, mais du moins il empêche le progrès.

Avant que de mettre le feu aux courbes & aux vessigons, on se sert donc du rétoir suivant, qui réussit souvent: Prenez une once de racine d'ellebore noir, une once d'euforbe, une once de cantarides: pulvérisez ces drogues séparément, pour les mêler ensuite toutes les trois ensemble; incorporez le tout avec de la térébenthine de Venise & deux fois autant d'huile de laurier, jusqu'à ce que le mêlange soit en consistance d'onguent. Lorsque l'on veut s'en servir, il faut raser le poil le plus près que l'on peut, & avec une espatule l'étendre sur la partie; cinq ou six heures après on commencera à voir couler des eaux rousses à travers la peau; le lendemain, il faut avec la même espatule ôter délicatement l'onguent de la veille, en remettre de nouveau, & continuer de même pendant sept à huit jours: il ne faut pas que le cheval se couche pendant qu'on lui appliquera le reméde, ni encore de sept à huit jours après;

il ne faut pas non plus s'étonner si le jarret & la jambe s'enflent, car au bout de trois semaines, en promenant doucement le cheval tous les jours, & la jambe & le jarret désenflent sans y rien faire, & le poil reviendra par la suite comme auparavant.

Quand cette tumeur provient de cause externe (comme d'un effort violent, soit pour avoir arraché avec peine le pied d'un trou ou d'une terre grasse dans laquelle il se sera trouvé retenu, soit en appuyant fortement contre terre pour reculer à quelque voiture que ce puisse être, ou pour soulever un fardeau trop pesant) & que l'on s'en apperçoit sur le champ, avant que de se servir du feu & du rétoir on applique en dehors & en dedans du jarret deux éponges plates imbibées dans le mêlange d'une pinte d'urine d'une personne saine, d'une pinte de fort vinaigre de vin rouge & de deux onces de sel armoniac fait à froid. On retient cet appareil autour sans serrer trop, parce qu'une bande trop serrée fait souvent beaucoup plus de mal que le reméde qu'il contient ne peut faire de bien, & l'on impute au reméde le mauvais effet du bandage. Ce reméde ne réussit ordinairement que dans les premiers jours après la naissance du mal; quand il est vieux, au lieu de ce mêlange de vinaigre, on se sert d'esprit de vin camphré à la dose d'une once par pinte: soit que l'on se serve de l'une ou de l'autre de ces compositions, il faut avoir soin de réimbiber plusieurs fois dans le jour les éponges, ce qui se peut faire très-aisément sans lever l'appareil hors de sa place, & continuer une quinzaine de jours qui est le tems qu'une pareille enflure peut mettre à diminuer. Il

ne faut pas oublier dans le commencement de cette maladie de pratiquer la faignée au col, que l'on réïterera si le mal eſt grand, avant que de faire celle du plat de la cuiſſe ; mais la faignée deviendroit inutile ſi l'on attendoit que le mal fût invéteré. Lorſque l'enflure eſt diminuée & l'inflammation paſſée, & que l'on voit que le cheval boite encore & n'eſt pas entiérement guéri; il reſte une opération à faire que des gens expérimentés dans les maladies des chevaux, conſeillent avant que de donner le feu, c'eſt de barrer la veine de la cuiſſe *en dedans* (voyez au chapitre des opérations la maniere de pratiquer celle-ci ;) & ſi elle ne ſuffit pas, on a recours au feu que l'on donne en fougere des deux côtés du jarret.

De la Variſſe.

La Variſſe eſt une tumeur molle, longue, ſituée ordinairement à la partie latérale interne de la jambe, poſtérieure vers le pli du jarret, provenant de la dilatation d'une branche de la veine crurale qui paſſe en ce lieu. Cette tumeur dans ſon origine n'excéde pas la groſſeur d'une noiſette ou d'une aveline, & acquiert par laps de tems celle d'une groſſe balle de paume. Cette tumeur eſt roulante & ſemble n'avoir aucune adhérence entre cuir & chair, & eſt caractériſée par ſa molleſſe & ſon inſenſibilité. Cette tumeur n'eſt point de conſéquence dans les commencemens, mais elle dépare un cheval, & peut effrayer un acheteur, qui ne ſait ce que c'eſt, quoique le cheval n'en boite pas & ne laiſſe pas de travailler auſſi-bien qu'à ſon ordinaire. Cette maladie eſt, auſſi-bien

que la précédente, le fruit d'un travail outré ou prématuré, ou de quelque violent effort qui empêchant ſubitement le ſang qui remonte d'achever ſon cours, créve les valvules & dilate conſidérablement la veine. De moindres efforts ſouvent réïterés produiſent le même effet.

Quelques-uns conſeillent de barrer la veine au-deſſus & au-deſſous, & de froter l'enflure qui ſurvient avec de l'huile de laurier; mais à cauſe de cette même enflure, on devroit préférer deux ou trois raies de feu qui n'entameroient point la veine, & pourroient la reſſerrer, ou du moins comme aux maux précédens, l'empêcher de groſſir.

Ni l'un ni l'autre de ces remédes ne guériſſent parfaitement cette maladie.

De l'Eparvin.

On diſtingue trois ſortes d'éparvins : l'éparvin ſec, l'éparvin de bœuf, & l'éparvin calleux.

L'on appelle l'éparvin ſec, une maladie du jarret où il ne paroît ni tumeur ni ulcere, mais dont on s'apperçoit aiſément, parce que le cheval harpe au ſortir de l'écurie, releve ſa jambe plus haut que les autres, & la rabat plus vîte contre terre. Ce mouvement eſt ſi marqué & ſi ſenſible, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, parce qu'il a quelque choſe qui tient du convulſif. Lorſqu'un cheval a deux éparvins ſecs, c'eſt-à-dire, qu'il trouſſe également les deux jambes, cela ne laiſſe pas de lui donner de l'agrément pour le manége; mais s'il n'en a qu'à un jarret, il paroît marcher comme s'il étoit boiteux. Les chevaux de chaſſe ou de campagne qui ont des éparvins, ne ſont ni

ſi vîtes ni ſi commodes que les autres ; & quoique ce mal ne ſoit pas douloureux dans les commencemens, il fait enfin boiter un cheval, & les chevaux de cette eſpéce ne ſont pas bons pour en tirer race.

L'autre eſpéce que l'on nomme éparvin de bœuf, parce que ces animaux ſont fort ſujets à cette maladie, ſe remarque par une tumeur qui vient ſur les petits oſſelets du jarret, à la partie interne ſur la veine (qui eſt la ſaphene) comme une eſpéce de ſuros, inſenſible d'abord, mais qui croît avec le tems conſidérablement, & eſt toujours aſſez molle ; le cheval n'en boite pas toujours.

Mais quoique l'on voye quelques chevaux avoir de ces ſortes d'éparvins & n'en pas boiter, il ne faut pas s'y fier ; car il y en a une troiſiéme eſpéce, qui vraiſemblablement n'eſt que cette ſeconde eſpéce dégénérée ou plutôt augmentée ; & qui n'en differe, qu'en ce que la tumeur eſt dure, calleuſe, & que le cheval en boite tout bas. Cette eſpéce eſt la pire de toutes, & eſt très-difficile à guérir.

On diſtingue l'éparvin de la courbe, en ce qu'il ne vient jamais ſi haut que celle-ci, & on diſtingue l'éparvin ſec des deux autres, en ce que les chevaux incommodés du premier plient extraordinairement les jambes & avec vîteſſe, & les autres les plient ou plutôt les étendent auſſi avec vîteſſe, mais les plient très-peu.

Les chevaux fins comme les Barbes, Arabes, Italiens, Portugais, Eſpagnols, Montagnards, ou nourris dans des terreins chauds & arides, ſont plus ſujets à l'éparvin ſec. Les chevaux d'Hollande, de

de Normandie & autres nourris dans des pâturages gras & humides, ſont plus ſujets aux deux autres eſpéces.

Comme l'éparvin ſec n'eſt autre choſe qu'une grande roideur dans le jarret, on emploie tout ce qu'il y a de plus émollient pour aſſouplir cette partie, & en rendre les reſſorts plus liants.

Vous n'avez qu'à prendre un demi-verre de quelque huile émolliente, comme huile de lys ou autre, avec un verre de vin, battre le tout enſemble & oindre le jarret.

Il y a des gens qui, pour ce mal, barent la veine & coupent le nerf qui eſt à côté de la veine, ce que quelques-uns aſſurent avoir vu réuſſir ſur le champ. Cette obſervation donneroit lieu de penſer, que ce mal ne ſeroit qu'un deſſéchement ou obſtruction du nerf, qui ſe racourcit, & tient la partie comme bridée : vous obſerverez auſſi, qu'en parlant ici du nerf, nous entendons proprement le nerf, & non le tendon. C'eſt pourquoi nous avons employé le mot de *tendon*, de crainte d'équivoque, par tout où il convenoit, quoique ce mot ſoit peu connu dans la Cavalerie, & qu'on y ſubſtitue ordinairement celui de *nerf* qui eſt impropre.

Les Marchands de chevaux ſe ſervent, pour toutes les groſſeurs du jarret, d'un mêlange de blancs d'œufs, de vinaigre & de terre glaiſe ; mais le bol qui coûte un peu plus, eſt auſſi plus efficace, & par conſéquent préférable. Mais tous ces remédes ne font que pallier le mal pour quelques jours ; il faut donc avoir recours au feu, qui eſt le ſeul reméde efficace pour ce mal, lorſqu'il paroît une tumeur, c'eſt-à-dire, pour les deux

autres espéces d'éparvins. On le donne de deux maniéres différentes. On se sert du cautere actuel & du cautere potentiel. On appelle cautere actuel, celui que l'on donne avec des instrumens de fer, de cuivre, d'argent ou d'or rougis au feu; & pour brûler la peau & fondre les tumeurs qui se trouvent dessous, ou resserrer des parties relâchées, par la bride que forme la cicatrice.

Le cautere potentiel, est ce que les Maréchaux appellent feu mort ou feu mourant, & est plus fort & plus pénétrant que le retoir, qui a le degré d'activité du vésicatoire dans la médecine, pour les hommes, qui n'enléve que la surpeau ou l'épiderme avec leur poil (qui revient ensuite :) au lieu que le feu mort est précisément ce que l'on nomme cautere, caustic, escharotique, &c. Ce reméde beaucoup plus puissant, brûle insensiblement ou fait tomber en pourriture la portion de peau & de chair qu'il pénétre au travers de la peau; cette portion de chair brûlée ou pourrie, s'appelle (lorsqu'elle vient à se séparer de la chair vive & à tomber) *Escarre.* On se sert de ce genre de reméde pour les éparvins. Il y en a une infinité d'espéces : on se contentera d'en rapporter deux dont le succès est connu par l'expérience. Faites rougir au feu cinq ou six morceaux de tuile arrondis, de la grandeur d'un écu. Renversez le cheval par terre, & après avoir frapé ou froté l'éparvin avec un bâton ou le manche du brochoir, vous prendrez avec des tenailles ces morceaux de tuiles rouges, & les envelopperez l'un après l'autre d'un linge imbibé de vinaigre, ensuite vous les appliquerez sur l'éparvin, & les y laisserez quelque temps. Il faut réïterer cette

opération, jusqu'à ce que l'on s'apperçoive que le poil tombe, pour peu qu'on le tire; cela fait, il faut laisser quelque temps le cheval en repos; il tombera de cet endroit une escarre, qu'il faudra froter avec un mêlange composé de sain-doux & de miel, pour faire revenir le poil.

Quoique le précédent reméde ait fort souvent réussi, celui-ci est aussi bon, même plus efficace & moins embarrassant. C'est un onguent caustic, qui est bon pour toutes sortes de grosseurs & duretés, d'où l'on veut faire tomber une escarre pour les fondre par supuration. Prenez euforbe, sublimé corrosif, ellebore noir, cantarides & mercure vif, de chacun une once; fleur de soufre, deux onces; huile de laurier, six onces. Mettez le tout en poudre fine; éteignez le mercure dans la fleur de soufre à force de broyer, jusqu'à ce que le mercure n'y paroisse plus; ensuite vous mêlerez le tout avec l'huile de laurier pour en faire un onguent, duquel vous vous servirez sur l'éparvin, suros, ou autre dureté que vous voudrez dissiper. Après en avoir rasé le poil, il faut en appliquer une fois par jour pendant trois jours, ce qui ne manquera pas de faire tomber une escarre, pour lequel vous vous servirez de la même pomade susdite de miel & sain-doux, pour y faire revenir le poil. Si ces remédes ne réussissent pas, ou que l'on se détermine d'abord à donner le feu avec des fers chauds, ce que l'on est quelquefois obligé de faire après avoir employé inutilement les autres remédes, il faut avoir soin de laisser reposer un cheval au moins une quinzaine de jours, ou plutôt jusqu'à ce qu'il ne boite presque plus; car si on lui donnoit le feu dans ce

temps, il ne guériroit jamais, & oindre tous les jours la tumeur avec la pomade susdite.

Du Jardon ou *de la Jarde.*

C'est une tumeur calleuse & dure, qui fait une grande douleur à la jointure où elle vient: elle est quelquefois si grande qu'elle embrasse la partie interne & externe du jarret, & monte quelquefois au-dessus des osselets. Cette maladie vient encore plus bas que la courbe, & commence par le dehors du jarret.

Elle est communément héréditaire; elle peut être cependant le fruit d'un effort, comme d'un arrêt trop subit au bout d'une course précipitée.

Il n'y a guéres d'autre reméde à ce mal, que le feu; cependant pour le donner avec succès, & de façon qu'il paroisse moins, on peut amolir la partie avec des emplâtres résolutifs tels que le *Diachilon cum gummi*, & le *Diabotanon* mêlés ensemble, & un tiers d'onguent d'althea. Au bout de sept à huit jours, vous trouverez la dureté amolie, & peut-être même dissipée; mais comme il est impossible que ce soulagement soit de durée, que le mal soit dissipé ou non, on met le feu dessus en forme de plume, & on bare la veine avec le feu légérement dans deux ou trois endroits.

Du Capelet, & de l'Éperon.

On appelle *Capelet* de petites tumeurs, qui viennent au bas de la partie postérieure du canon. Mais ce nom est plus particuliérement consacré à une tumeur, qui vient sur la pointe du

jarret, qui ne fait pas grande douleur dans l'abord, & provient ou de coups, ou de ce que le cheval s'est froté contre quelque chose de dur, comme il arrive aux chevaux de carosse qui se donnent des coups ou se frotent aux panoniers, aux piliers ou aux bares de l'écurie. On guérit ce mal assez aisément dans les commencemens, & il ne le faut pas négliger alors, parce que l'on n'en vient pas aisément à bout quand il est vieux & que le cheval n'est pas capable d'un grand travail.

L'Éperon est une tumeur provenant de cause assez semblable, mais dans un lieu différent. Son siége est sur les muscles, membranes & tendons du jarret, qui vont aboutir à ce qu'on appelle la pointe ou la tête du jarret. Ce mal dans les commencemens est peu de chose, & se peut guérir avec l'eau fraîche seule, ou l'eau-de-vie camphrée; mais dans le *Capelet* la contusion étant faite sur des parties membraneuses, appliquées & tendues fortement sur les os, la douleur en est beaucoup plus vive, & les conséquenses plus fâcheuses.

Pour emporter le mal, il faut froter plusieurs jours de suite la tumeur avec de l'eau-de-vie camphrée; ensuite y appliquer la charge du vessigon, ou bien un mêlange de parties égales d'esprit de térébenthine, & de vinaigre de vin, ou au défaut, de savon ordinaire fondu dans de l'eau-de-vie; ou encore d'un mêlange de deux livres de vinaigre de vin, autant d'urine d'un jeune homme sain, & d'un quarteron de sel ammoniac dans lequel on imbibe une éponge que l'on applique sur le mal, & que l'on y retient avec une

vessie mouillée & des bandes plates. Si cela ne suffit pas, vous userez de l'emplâtre de Soleysel, qui est excellent pour ce mal. On le compose ainsi.

Prenez galbanum une once, gomme ammoniac trois onces, opopanax une once & demie; faites infuser le tout pendant deux jours entiers dans une chopine de vinaigre chaud; puis faites cuire jusqu'à ce que le vinaigre soit à moitié consumé, & le passez chaud à travers un linge; puis remettez ce mêlange sur le feu pour le faire épaissir; & quand il commencera à s'épaissir, ajoutez-y poix noire & poix résine, de chaque quatre onces; térébenthine deux onces; mêlez le tout & en faites un emplâtre que vous lui appliquerez sur le mal; vous le renouvellerez tous les neuf jours jusqu'à ce que la tumeur disparoisse. Si ce reméde ne suffisoit pas, passez un seton au travers de la tumeur pour en faire sortir les eaux rousses qui pourroient gâter le tendon, ou bien mettez-y le feu en étoile, ayant soin de faire descendre la raie du milieu assez bas sur le tendon derriere le canon, en cas que la tumeur occupe cette partie.

Il arrive par les mêmes causes un mal assez semblable; mais qui cependant en différe, non par la nature & la forme, mais en ce qu'il est logé un peu plus haut, c'est-à-dire, sur le tendon même, qui partant de la fesse, va s'inserer *à la pointe* ou *tête* du jarret; on le nomme Eperon, comme on vient de le dire ci-dessus. Il se guérit dans son principe, ainsi que dans son accroissement, par les mêmes remédes. Dans les commencemens, il céde même à un reméde très-facile; c'est d'em-

ployer par jour huit ou dix ſeaux d'eau fraîche pour laver avec une éponge cette tumeur à pluſieurs repriſes du matin au ſoir, & continuer pluſieurs jours.

Des Solandres & des Rapes.

La Solandre eſt préciſément au pli du jarret ; ce qu'eſt la malandre à celui du genou : l'un & l'autre ſont des crevaſſes, doù ſuintent des eaux ; ordinairement elles ſont longitudinales de haut en bas : quand elles ſont tranſverſales, on les appelle *Rapes*.

La ſolandre eſt plus rebelle que la malandre ; c'eſt pourquoi on ſaigne & on purge de deux mois en deux mois les chevaux attaqués de ſolandres.

On fait une charge avec les herbes aromatiques bouillies dans cinq à ſix pintes de lie de vin ; avec chopine d'eau-de-vie & demi-livre de ſain-doux ou vieux oing. Quand l'inflammation eſt paſſée, on ſe ſert de la moutarde ordinaire, pour achever de deſſécher, & ſi ce reméde ne ſuffit pas, vous employerez le ſuivant, qui eſt composé de parties égales d'huile de chenevis, de miel, de vieux oing, de verd de gris, de poix noire, de fleur de ſoufre, de mercure, de couperoſe blanche, d'orpin & d'alun. On réduit en poudre le mercure avec la fleur de ſoufre à force de le remuer & de broyer ; on met les autres drogues en poudre ſéparément ; & on incorpore le tout avec huile de chenevis, le miel & le vieux oing, pour le faire cuire dans un vaſe de terre pendant un petit quart d'heure à un

feu modéré. Il faut éviter avec soin la vapeur qui s'éleve de cet onguent pendant sa cuisson, parce qu'elle est capable d'empoisonner. Ce même remède est fort bon pour les mules traversiéres, & pour les malandres.

Au défaut de cet onguent qu'on ne peut avoir par-tout, vous avez encore le populeum, le savon noir & le beure mêlés ensemble à parties égales, & qui est excellent pour les mêmes maux.

Des Queues de Rat ou *Arrêtes*.

On appelle *Arrête* ou *queue de Rat* une espéce de croûte dure & écailleuse, qui vient tout du long du tendon, qui va aboutir au pâturon, & qui fait tomber le poil, & forme une espéce de raie qui sépare le poil des deux côtés, d'où il sort en hiver dans les temps & les pays humides des eaux rousses & puantes, & qui en été dans les temps secs & dans un terrein aride & poudreux, est recouverte d'une espéce de croûte. Ce défaut fait rarement boiter un cheval, à moins qu'il ne travaille dans un temps excessivement froid, dans la neige ou dans la glace. Il rend seulement les jambes un peu roides. Les chevaux fins y sont peu sujets, ayant peu de poil aux jambes.

L'on se sert pour ce mal de dessicatifs. En voici qui sont éprouvés ; mais on en peut faire une infinité d'autres sortes. Prenez noix de galle, alun & couperose, de chaque un demi-quarteron ; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau & en lavez la partie.

Ou bien, prenez verd de gris deux onces, couperose autant ; incorporez dans un quarteron de

miel & en frotez les arrêtes, & la guérifon fuivra en peu de tems. Comme ce mal tient beaucoup de la nature de celui que l'on appelle *les Eaux*, on peut fuivre le même régime & employer pour le traiter la même méthode & les mêmes remédes que nous allons donner.

Des Eaux.

Ces eaux font une humidité blanche, gluante, vifqueufe & puante, qui fuinte autravers du cuir, fans y faire d'ouvertures fenfibles. Ce mal commence par les côtés du pâturon, & n'eft alors que l'avant-coureur de plufieurs autres infirmités plus grandes. Ce mal par la fuite gagne toute la jambe en remontant, & fait tomber le poil par fon âcreté corrofive. L'enflure & la douleur en font les premiers fignes. Quand le mal vieillit, il furvient des grapes, des crevaffes & des poireaux, qui rendent le mal prefque incurable; car dans cet état les eaux détachent quelquefois le fabot d'avec la couronne, au talon.

Les chevaux flamands & hollandois, & ceux nourris dans des lieux marécageux, font plus fujets à ce mal que ceux des autres Pays, tant parce que cette maladie y eft comme héréditaire, que parce qu'elle eft facilement caufée, entretenuë & rappellée par l'humidité des marécages & pâturages trop aquatiques, où ils ont été nourris, ou dans lefquels ils vivent. Les chevaux fatigués peuvent auffi être attaqués de ce mal, & c'eft une marque d'une jambe ufée. Ce mal, comme on le voit, mérite toute forte d'attention dès qu'on le voit naître pour en pouvoir prévenir les fuites & en arrêter

les progrès qui se font assez & trop rapidement. Il faut donc observer d'abord si cet écoulement est accompagné d'inflammation ou non.

Quand il y a inflammation, on se sert du cataplâme suivant, qu'on appelle *Emplâtre blanche*: on le compose ainsi. Prenez un demi-litron des quatre farines, faites-en de la bouillie dans trois demi-setiers de lait. Lorsque la bouillie sera un peu cuite, il faut y mettre dedans une demi-livre de térébenthine, demi-livre de miel, demi-livre de poix grasse, demi-livre de suif de mouton, deux ou trois ognons de lys cuits sous la cendre & pilés avec une demi-livre de sain-doux; le tout mêlé ensemble. Il faut que cette bouillie ne soit ni trop claire ni trop épaisse, & l'application s'en doit faire sur du linge & des étoupes.

S'il n'y a point d'inflammation, ou l'inflammation étant passée, on fait au milieu de la fesse, c'est-à-dire, au haut de la cuisse, à la partie postérieure, une incision longitudinale pour pouvoir y introduire un morceau de racine d'ellebore noir de la grosseur d'une amande trempé dans du vinaigre. On y fait ensuite un point de suture avec une forte éguille & du fil ciré pour retenir ce morceau de racine en place, & pour réunir la peau, & on y laisse ce morceau jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Cette racine attire une suppuration abondante, & fait une dérivation considérable des humeurs qui se porteroient aux parties inférieures. Si l'enflure ne se diminue point, on rasera le poil tout autour, & on lavera la jambe enflée avec la composition suivante.

Prenez six pintes d'eau, demi-livre d'alun, autant de couperose blanche, un quarteron de



C. Parrocel inv. N. Dupuis Sculp.

La Croupe au Mur.

noix de galle, & deux gros d'arſenic, le tout en poudre ; faites tiédir ſeulement dans un pot & en baſſinez la partie.

On peut encore ſe ſervir de cette préparation-ci, qui n'eſt pas fort différente.

Prenez deux livres de miel, demi-livre d'alun, autant de couperoſe, un quarteron de noix de galle, une once de ſublimé, le tout en poudre paſſée au tamis ; mettez ſur le feu, & auſſi-tôt que le miel commence à bouillir, retirez & en oignez la partie tous les jours.

Ce même remède eſt bon pour les poireaux.

Mais tous ces remédes ſeroient inutiles non ſeulement pour préſerver de la récidive, mais même pour achever la cure & deſſécher les eaux, ſi l'effet des remédes deſſicatifs employés à l'extérieur n'étoit appuyé par des remédes donnés intérieurement, capables de détourner le cours des humeurs qui ſe portent continuellement, & par la pente naturelle & par l'habitude que la fluxion a occaſionnée, ſur les parties inférieures.

Il faut donc, s'il n'y a point d'inflammation, avoir ſoin de purger le cheval de tems à autre: & s'il y avoit inflammation, on attendroit qu'elle fût paſſée. On peut, par exemple, le purger de la maniere ſuivante.

Prenez aloës ſoccotrin deux onces, ſené une once, le tout en poudre fine ; huile d'olive une livre ; mêlez le tout enſemble, & faites-le prendre au cheval que vous aurez ſoin d'empêcher pendant la nuit de manger, & le ferez reſter encore cinq ou ſix heures après ſa médecine ſans boire ni manger ; enſuite vous lui donnerez du ſon mouillé & de l'eau blanche. En cas qu'elle n'opére pas,

le lendemain à pareille heure qu'il aura pris la médecine la veille, il faudra le faire promener doucement; & lorſqu'elle commencera à opérer, le remettre à l'écurie bien couvert pour le tenir chaudement, & lui préſenter de tems en tems un peu de pain ou de ſon mouillé mêlé avec du miel, ou bien un peu d'avoine, mais peu à la fois; car les purgations dégoûtent les chevaux : mais on leur fait revenir aiſément l'appétit, ſoit par *l'aſſa fœtida*, ou quelqu'autre reméde ſemblable.

Si l'on veut une médecine qui opére plus promptement, on uſera de la ſuivante. Prenez aloës ſocotrin deux onces, manne graſſe deux onces ou deux onces & demi, criſtal mineral demi-once, que l'on incorporera dans ſuffiſante quantité de miel, pour en faire des pilules, de la groſſeur d'une noix, que l'on roulera ſur de la poudre de régliſſe pour faire avaler les unes après les autres, faiſant avaler entre chacune un petit verre de vin au cheval.

Si l'on veut rendre cette médecine plus active, il n'y a qu'à y ajouter une demi-once ou même une once (ſuivant la force du cheval) d'agaric en poudre. L'on peut auſſi employer avec ſuccès cette médecine avec l'agaric dans les fluxions ſur les yeux, & lorſqu'un cheval eſt ſujet à des étourdiſſemens : le lendemain à pareille heure que vous aurez fait prendre les pilules, ſi elles ne faiſoient pas leur opération, vous feriez la même manœuvre que nous venons de dire qu'il falloit faire quand la potion purgative n'opéroit pas.

Si le cheval étoit foible & languiſſant, on pourroit ſe ſervir des pilules ſuivantes. Prenez beure frais huit onces, miel roſat quatre onces,

ſené une once, coloquinte, baies de laurier, ſafran, de chaque demi-once, ſucre deux onces, coriande, canelle, mitridate, de chaque une once. Le tout bien pulveriſé & mêlé enſemble, faites des pilules, dont vous donnerez la moitié un jour le matin, avec un peu de vin par-deſſus, pour que le cheval puiſſe avaler facilement, & le lendemain matin vous donnez l'autre partie de la même maniere.

Des Mules traverſieres, & Crevaſſes.

Cette maladie provenant de l'acrimonie d'une humeur qui cautériſe la partie où elle a ſon cours, ſe trouve placée naturellement à la ſuite des eaux. Cette maladie eſt fort douloureuſe, en ce que la douleur ſe trouvant préciſément dans le centre du mouvement, qui eſt la jointure, elle ſe renouvelle à chaque pas. Ces deux noms différens qu'on lui donne, ne marquent que deux degrés différens du progrès que le mal a fait. Ce mal eſt au paturon, ce que le malandre eſt au pli du genou, & la ſolandre à celui du jarret. D'abord il ne paroît qu'une ſimple crevaſſe, d'où il ſuinte des eaux puantes, quelquefois même un peu troubles & blanchâtres; comme ſi elles étoient purulentes. Lorſque cette crevaſſe n'a fendu que le cuir extérieur, (ſoit qu'elle provienne de cauſe externe, comme d'avoir marché dans la bouë, dans la glace, &c. ou même qu'elle provienne de cauſe interne, comme des eaux ou d'une diſpoſition à en avoir,) elle n'eſt pas encore dangereuſe, & ſe peut guérir, aſſez aiſément même, ſi elle provient de cauſe externe; & alors elle ne mérite le nom que

de ſimple crevaſſe. Mais ſi non ſeulement le cuir ſe trouve fendu, mais encore que l'âcreté de l'humeur jointe aux mouvemens continuels de cette partie, ait corrodé & diviſé les membranes qui recouvrent les jointures dont cette partie eſt remplie, & qu'en introduiſant un ſtilet ou une paille dans cette ouverture, l'on entre ſans réſiſtance dans un vuide d'un travers de doigt ou deux de profondeur, pour lors le mal eſt très-dangereux & mérite le nom de mule traverſiere. Il faut donc des remédes plus ou moins forts, & plus ou moins d'exactitude dans le régime, ſuivant que ce mal eſt plus ou moins invéteré. Dans le cas de la ſimple crevaſſe, tous les remédes employés pour les rapes, les ſolandres & les malandres, ſont convenables & même ſuffiſans; mais lorſque la crevaſſe pénétre un peu plus avant, il faut quelque choſe de plus efficace employé avec une méthode très-exacte. Il faut premierement que le cheval garde autant que faire ſe peut un parfait repos & ne ſorte point de l'écurie, même pour aller chez le Maréchal, & qu'on le panſe à ſa place dans l'écurie. On peut ſe ſervir des remédes ſuivans.

Faites brûler dans une poële, une demi-livre de beure ſalé, & en faites des onctions matin & ſoir.

Ou bien, faites legerement bouillir demi-livre de miel avec couperoſe blanche, & noix de galle, de chaque une once, & en uſez de même.

On peut encore ſe ſervir d'une pinte de lait, dans laquelle on aura fait bouillir un quarteron de couperoſe blanche, & en laver la plaie pluſieurs fois par jour.

L'onguent ſuivant qui eſt fort bon pour cette

maladie, s'emploie aussi avec succès dans les malandres & solandres.

Prenez huile de chenevis, miel, vieux oing; verd de gris, poix noire, fleur de soufre, mercure vif, couperose blanche, orpin, alun de glace, de chaque deux onces. Il faut bien pulvériser le mercure vif avec la fleur de soufre, jusqu'à ce que le tout soit en poudre noire; ensuite mettre toutes les autres drogues en poudre. Incorporez le tout avec huile de chenevis, le miel & le vieux oing, & le mêlez dans un pot de terre pour le faire cuire à petit feu, en remuant toujours, pendant un bon demi-quart d'heure, après quoi vous le retirerez du feu, remuant toujours la composition, jusqu'à ce qu'elle soit froide. Il faut éviter de se mettre sur la fumée qui est un poison. Vous vous servirez de cette composition pour panser tous les jours jusqu'à guérison. Le suivant est plus simple & est bon aussi pour les mêmes maux.

Prenez savon noir, populeum, beure frais de chaque deux onces, le tout bien mêlé ensemble en onguent: frotez-en tous les jours jusqu'à guérison. Quand il y a pourriture ou quelque filandre dans la plaie, il faut employer l'onguent suivant, qui est fort déterfif. Prenez baume de Saturne, ceruse, de chaque huit onces, miel commun vingt-quatre onces; mettez le tout ensemble dans un pot de terre, & le faites cuire à petit feu, remuant toujours avec une espatule, afin qu'en bouillant, cette composition n'excéde point le bord du pot: lorsque cela sera mis en consistance d'onguent, vous le retirerez de dessus le feu, & le laisserez refroidir en remuant toujours jusqu'à ce que la chaleur soit tout-à-fait éteinte. Quand

les tendons & les os ſont tout-à-fait découverts; il faut ſe ſervir de la teinture d'aloës faite dans l'eſprit de térébenthine, & mettre ſur la jambe un détentif ou reſtraintif, comme aux entorſes & foulures : on baſſinera la plaie à chaque fois avec du vin ſucré ou miellé.

Des Poireaux ou *Verrues*, *& des Grapes.*

Tout le monde connoît cette tumeur à laquelle les hommes ſont ſujets, ainſi que les animaux, & qu'on nomme poireaux. Cette tumeur provient de l'extravaſion ſurabondante du ſuc nerveux qui compoſe le rézeau de la peau, & forme ces éminences grenues & cannelées qui couvrent la ſuperficie de cette excroiſſance ; la ſubſtance eſt d'une dureté plus grande que celle de la peau, & approche de la conſiſtance de cette corne particuliere aux chevaux, que l'on appelle châteigne. Ce mal eſt incommode & dangereux. Incommode, parce qu'il revient auſſi ſouvent qu'on le guérit; & dangereux, parce qu'à la fin il eſtropie un cheval & devient incurable. Les jambes ſujettes aux eaux ſont fort expoſées à tous ces accidens qui en ſont les ſuites preſque inévitables. Quand une jambe en eſt un peu gorgée & qu'elle commence à ſuinter, on en voit bientôt ſortir des poireaux & des grapes. Celles-ci ne ſont autre choſe que de petits boutons éréſipélateux, ſemblables, proportion gardée, à ceux qui viennent aux hommes qui ont des jambes adémateuſes lorſqu'il y ſurvient quelque inflammation, ou plutôt encore une eſpéce de galle à boutons. Ces grapes ne ſont autre choſe que de petits boutons rouges,

qei

qui se multipliant souvent autour d'un même point, représentent imparfaitement en petit une grappe de raisin, ou plutôt de groseille. Ce mal est moins difficile à guérir que les poireaux ; mais n'est pas à négliger, parce qu'il les annonce dans peu. Quand on s'en apperçoit, on commence par couper le poil plus ras qu'il est possible, puis avec un bouchon de paille on frotte assez rudement, pour que le sang puisse couler de toutes les grapes, c'est-à-dire pour crever tous ces petits boutons, & on applique dessus de la composition suivante étendue sur des étoupes.

Prenez environ huit ou dix pintes de biére que vous mettrez dans un grand vase, ensuite pilez dix-huit ou vingt ognons de lys, & cinq ou six poignées de racine de guimauve ; faites bouillir le tout ensemble pendant un quart d'heure, puis y ajoûtez beure, vieux oing, miel, térébenthine, de chaque une livre ; puis quand le tout aura donné encore un bouillon, vous y ajoûterez suffisante quantité de farine de froment, ou autre pour l'épaissir à la consistance d'une espéce de bouillie. Après avoir appliqué ce mêlange sur le mal, vous envélopperez tout le tour de la jambe avec de la filasse & une bande, sans trop serrer la jambe, de crainte de la faire enfler, & rendre le reméde pire que le mal. Et si au bout de cinq ou six jours, il restoit encore quelques grapes ; ou s'il se trouvoit quelques poireaux, vous les couperez jusqu'au vif, pour y remettre du même onguent jusqu'à parfaite guérison : & s'il n'y avoit point de grapes, & qu'il y eût seulement une affluence d'humeurs, il seroit suffisant d'y appliquer ce reméde sans froter ni couper. Le suivant est même

ſuffiſant quand il n'y a que des eaux.

Prenez verd de gris, noix de galle, couperoſe verte, couperoſe blanche, de chaque deux onces; alun de roche, une once; vieux oing, une livre; vinaigre trois pintes: il faut bien piler toutes les ſuſdites drogues & hacher le vieux oing; faire bouillir le tout dans un grand vaſe de terre, & vous en ſervir tous les jours ſoir & matin, pour étuver les jambes du cheval à froid, juſqu'à guériſon. Mais pour peu qu'il ſe trouvât des grapes, il ne ſeroit pas ſuffiſant, & au défaut de celui qu'on a décrit ci-deſſus, on employeroit le ſuivant.

Prenez mercure vif, fleur de ſoufre, verd de gris, alun de roche, noix de galle, écorce de grenade, de chaque deux onces, ſain doux une livre; réduiſez le tout en poudre, enſuite éteignez le vif-argent dans la fleur de ſoufre & dans le ſain-doux; & lorſque le vif-argent ne paroîtra plus, vous y incorporerez les autres drogues pour faire un onguent à froid, c'eſt-à-dire, en le remuant ſeulement ſans le mettre ſur le feu; & vous vous en ſervirez ſur les grapes. Le ſuivant eſt moins embarraſſant, parce qu'il n'y a qu'à laver.

Prenez une livre d'alun de roche & une livre de couperoſe blanche. Le tout étant en poudre mêlez-le dans la valeur de huit pintes d'eau, & le faites bouillir juſqu'à conſommation de moitié, que vous garderez pour vous en ſervir de la maniere ſuivante. Prenez une petite éponge & la trempez dans cette eau pour la paſſer doucement une fois par jour, ſur les endroits d'où ſortent les humidités; & s'il commençoit à ſortir des grapes ou des poireaux, vous feriez la manœuvre que nous avons déja indiquée.

Les poireaux ſont plus opiniâtres & plus difficiles à guérir. Il faut paſſer deſſus légerement la pierre infernale tous les jours à chaque panſement, & appliquer par-deſſus les remédes que nous venons de dire pour les grapes. Il faut continuer cet attouchement juſqu'à ce qu'ils diſparoiſſent. Ils ſont très-aiſés à diſtinguer des grapes par leur groſſeur, les grains des grapes demeurant toujours petits & étant en grand nombre, & les poireaux étant en plus petit nombre & quelquefois de la groſſeur d'une noix.

On peut ſi l'on n'a point de pierre infernale, couper les poireaux & appliquer deſſus la poudre pour les boutons du farcin, étendue ſur un plumaceau, réitérer au bout de vingt-quatre heures, s'il convient, & appliquer enſuite l'onguent deſſicatif des eaux.

Du Fic, nommé improprement Fil ou Crapau.

Le Fic eſt une excroiſſance ſpongieuſe & fibreuſe, approchant de la nature de la corne ramolie, qui naît à la fourchette dans les pieds élevés & creux, qui ont le talon large. Cette tumeur qui excede quelquefois la groſſeur d'un œuf de poule, s'appelle par corruption Fil. Quelques-uns lui ont donné le nom de crapau. Elle eſt très dangereuſe & peut être regardée comme une eſpéce de cancer ſous le pied, d'autant plus dangereux qu'il attaque le tendon qui va s'implanter ſous l'os du petit pied même, & quelquefois les tendons collatéraux ſous les quartiers. Cette maladie eſt ordinairement un reflux de quelque humeur maligne (dont on a ſupprimé le cours par des remédes

astringens) comme des eaux desséchées, d'un reste de fourbure ou de farcin. Ce mal est plus commun par cette raison, aux chevaux qui ont les jambes rondes & gorgées, qu'aux autres. Lorsqu'on les traite avec des dessicatifs trop forts, il arrive alors que la matiere soufle au poil & offense auparavant le tendon & le petit pied ; ce qui est très-dangereux. Ce mal est beaucoup plus considérable que le précédent & est aussi traître ; car après avoir été guéri en apparence, on ne doit pas être surpris de le voir reparoître deux ou trois mois après. Ce mal étant négligé, élargit & aplatit considérablement le pied, & le rend très-difforme. Quand ce mal n'a pas atteint le tendon, le cheval ne paroît pas en boiter aux premiers pas qu'il fait ; mais on découvre bientôt son mal.

Les pieds de derriere, comme plus sujets à être dans l'humidité, sont aussi plus souvent attaqués de ce mal : comme les pieds de devant, par une raison contraire, sont plus sujets aux seimes. C'est pourquoi les chevaux de tirage qui sont & séjournent plus souvent & plus long-tems dans l'humidité que d'autres, y sont plus sujets.

Il seroit inutile de songer à guérir un fiç, s'il y avoit des eaux à la jambe, parce que la source du mal ne tariroit pas, & prendroit son cours par le fic, c'est-à-dire, par le mal même que l'on voudroit guérir, abreuveroit continuellement une partie que l'on veut dessécher. Il faut premierement songer à guérir les eaux, comme il a été prescrit ; après cela parer le pied, pour pouvoir facilement couper la sole tout autour du fic, avec la feuille de sauge ou le bistouri. Il est à remarquer que de cette premiere opération dépend souvent

la prompte ou la longue guérison du fic, parce que ce mal ayant des racines qui s'étendent avant sous la sole, si on les emporte entiers en les détachant avec dexterité, le mal guérit promptement; & si vous en laissez quelques racines, le mal sera plus long & plus difficile à traiter qu'auparavant. Quand la sole est levée, vous ratissez bien exactement tout ce qui paroît tenir de la nature du fic, avec la feuille de sauge, évitant cependant autant que faire se peut, de couper une artere qui pourroit fournir du sang. Si cependant il survenoit une hémorragie, vous appliqueriez dessus, pour premier appareil, un restraintif fait avec suie de cheminée & térébenthine cuites ensemble (en remuant toûjours, afin que la matiere ne se grumelle point) étendue sur des étoupes: s'il n'y a point d'hémorragie, vous étendez sur des plumaceaux l'onguent suivant à froid.

Prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, six onces de verd de gris passé au tamis, six onces de couperose blanche, quatre onces de litharge, deux gros d'arsenic & demi-quarteron de noix de galle, le tout en poudre très-fine, que vous mêlangerez ensemble dans un pot de terre bien net, & que vous ferez épaissir insensiblement sur un petit feu, jusqu'à ce que la composition soit suffisamment épaisse; il faut la remuer de temps en temps, pour qu'elle soit bien liée.

Les deux premiers appareils doivent rester en place, au moins deux fois vingt-quatre heures chacun; en levant l'appareil il faut examiner si l'on n'a point laissé de racine à ce fic, bien essuyer avec des étoupes bien séches; & si l'on ne trouve

point qu'il ait été laissé de racines, laver avec de l'eau seconde & panser avec l'onguent décrit ci-dessus, mais ne mettant l'onguent que dessus le fic, & ayant soin de mettre par dessus les plumaceaux des rouleaux ou petits plumaceaux épais; & seulement imbibés d'eau-de-vie des deux côtés du fic, pour l'empêcher de s'étendre; puis vous remettez les éclisses, & vous tenez le pied le plus séchement qu'il est possible.

Si à la levée du troisiéme appareil, il vous semble que le fic s'élargisse au lieu de se resserrer, partagez votre composition en deux parties égales, ajoûtez à une partie trois onces de bonne eau forte, & pansez avec. Si le fic au pansement suivant paroît diminué, prenez de l'onguent simple, c'est-à-dire, de l'autre moitié; & ne vous servez de celle où vous aurez ajoûté l'eau forte, que lorsque les chairs surmonteront.

Si le fic gagnoit le dedans du sabot ou le tendon, traitez-le alors comme le javar encorné; faites-en de même quand la matiere soufle au poil, & vous servez le moins que vous pourrez de cauteres violens.

Si le cheval perd l'appetit, donnez-lui des lavemens avec le sel polycreste, & lui faites manger tous les jours du foie d'antimoine dans du son mouillé, à la dose d'une once.

Quand la cure est achevée, il n'y a pas d'inconvénient, pour éviter la récidive, de barer les deux veines du pâturon.

Au lieu de l'onguent précédent on peut se servir de celui-ci, dont on a vu de très-bons succès. Il faut, ainsi qu'avec le précédent, couper les crapaux jusqu'au vif. On recueille soigneusement le

ſang qui en découle, évitant cependant de cauſer une hémorragie, par l'inciſion de l'artére. On prend environ deux onces de ce ſang, qui ſort du pied malade, que l'on met dans une bouteille avec une once de vitriol en poudre, deux gros de ſublimé corroſif auſſi en poudre & une once de la meilleure eau forte. On agite fortement la bouteille pour faire un mêlange exact, & on en met trois fois par jour avec une plume (qu'on trempe dans cette compoſition) ſur la partie malade. Il faut à chaque panſement avant que d'y mettre de ce mêlange, laver la plaie avec de l'eſprit de vin bien rectifié. Le cheval pendant ce temps doit travailler médiocrement ſur la pouſſiere & non ſur le pavé ni dans la boue.

CHAPITRE III.

Des Opérations de Chirurgie qui ſe pratiquent ſur les Chevaux.

NOUS avons reſervé pour la fin de cet Ouvrage une courte peinture des Opérations manuelles ou chirurgiques, que les Maréchaux pratiquent ſur le corps des chevaux, & la maniere de les panſer après que les Opérations ſont faites. Comme les mêmes Opérations ſe pratiquent en différentes occaſions & pour différentes maladies, on eût été embarraſſé de leur donner une place convenable dans le cours du Livre, & on aura l'avantage de voir en abregé une eſpéce de Chirurgie

entiere pour les chevaux. On auroit pu enfler ce Chapitre d'un plus grand détail; mais ne voulant rien avancer, ni extraire des Auteurs, même les meilleurs, dont l'expérience, qui est le plus sûr garant auquel on puisse se fier, ne nous ait bien assûré, nous nous contenterons de faire les observations sur les opérations qui ont été faites en présence de tout le monde.

De la Saignée.

La saignée est une des opérations qui se pratiquent le plus fréquemment sur les animaux aussi-bien que sur l'homme. Cette opération n'est autre chose qu'une incision faite à un vaisseau pour en tirer du sang. Comme il y a deux sortes de vaisseaux qui en contiennent, savoir, les veines & les artéres, on fait aussi une incision à ces deux espéces de vaisseaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines & des artéres. Il n'y auroit point aussi de partie exempte de la saignée, si la grosseur ou la petitesse des vaisseaux ne réduisoit les saignées à un petit nombre de parties, dans lesquelles on en trouve d'une grosseur moyenne. Les dernieres ramifications des vaisseaux, que l'on nomme *les extrémités capillaires*, fourniroient trop peu de sang, & les gros vaisseaux tels que les grosses arteres en fourniroient tant & avec tant d'impétuosité, que l'on auroit de la peine à en arrêter le cours.

On a donc réduit au nombre suivant ou à peu près celui des saignées praticables, ou du moins nécessaires.

On fait communément cette opération à la langue, au palais, au col, aux ars, aux flancs, au plat de la cuiſſe en dedans, à la pince & à la queue.

Dans les ſaignées qui ſe pratiquent ſur les hommes, les Chirurgiens ſont en uſage de poſer une ligature ſur le vaiſſeau dont ils veulent tirer du ſang pour en intercepter le cours.

Ils ne ſont dans cet uſage que parce que les vaiſſeaux de l'homme étant extrêmement fins, déliés & roulans, ils auroient de la peine, ſans cette précaution, à les ouvrir tranſverſalement & les aſſujettir ſous la lancette. Mais comme ces vaiſſeaux ſont infiniment plus gros dans les chevaux, cette précaution devient inutile; c'eſt pourquoi on peut les faire toutes, & réellement on les fait toutes ſans ligature.

On ſe ſert de divers inſtrumens pour faire cette opération.

Elle ſe pratique avec la lancette, la flamme, la corne de chamois, un clou à attacher les fers, &c.

La flamme eſt l'inſtrument le plus uſité pour les ſaignées que l'on fait aux chevaux; on va décrire celle où les autres inſtrumens s'emploient.

De la Saignée au Col.

La ſaignée au col eſt la ſeule où l'on emploie la ligature; car je ne parle pas de celle qui ſe fait au paturon, quand on veut barer la veine, parce que l'on en tire du ſang, plutôt pour s'aſſurer la ligature du vaiſſeau que pour faire une ſaignée.

On paſſe une corde autour du col le plus près que faire ſe peut du garrot & des épaules. On la

ſerre par le moyen d'un nœud coulant, qui eſt à un des bouts de la corde : quelques perſonnes ſont dans l'uſage d'arrêter ce nœud coulant par un autre nœud ſerré ; mais cette méthode eſt dangereuſe, parce que quand on veut le défaire, ſi le cheval vient à tomber en défaillance, (ce qui arrive quelquefois,) on eſt trop long-tems à défaire ce nœud.

Il faut pour la même raiſon faire attention à ne pas trop ſerrer cette corde, parce qu'en comprimant trop les vaiſſeaux du cou, le cheval s'étourdiroit, tomberoit ſur la place, & de ſa chûte pourroit ſe tuer, ce que l'on a vu arriver plus d'une fois. S'il a un filet dans la bouche, on a ſoin de le remuer, afin que le mouvement des mâchoires faſſe gonfler la veine ; s'il n'a qu'un licol, on procure le même effet, en lui mettant les doigts ou un bâton dans la bouche. Quand on a trouvé le moment où la veine eſt ſuffiſamment gonflée, on poſe la flamme deſſus, & avec une clef ou le manche du brochoir, on donne un coup ſec ſur le dos de cet inſtrument pour couper le cuir, qui eſt fort dur, & le vaiſſeau d'un ſeul coup.

Il y a du danger à donner le coup trop foiblement ; il y en a à le donner trop fort.

En le donnant trop mollement, on entame le cuir ſans ouvrir le vaiſſeau, & l'on ne tire point de ſang, ou l'on fait une ſaignée baveuſe. En donnant le coup trop violemment, on pourroit eſtropier un cheval ; mais l'uſage fait prendre un juſte milieu, que les livres ne peuvent indiquer.

Quand on a tiré la quantité de ſang que l'on ſouhaite, il faut avant de refermer la veine, preſſer legerement les environs de la ſaignée à un

pouce de diſtance autour de l'ouverture, ce qui ſe fait communément en paſſant deſſus, la corde même qui a ſervi de ligature. Il eſt bon d'uſer de cette précaution, parce que l'on a vu quelquefois des inflammations & des abſcès ſe former à l'occaſion du ſang caillé, épanché aux environs de la ſaignée, & être ſuivis de la gangrêne, ſurtout dans les grandes chaleurs de l'Eté.

Enſuite on pince les deux lévres de la plaie que l'on a faite, & on les perce d'outre en outre avec une épingle, autour de laquelle on tortille, ou en croix de St. André, on en rond, cinq ou ſix crins que l'on arrache de la criniere du cheval même, & on les noue d'un double nœud.

Le lieu de cette ſaignée eſt quatre doigts au-deſſous de la fourchette. On appelle fourchette une bifurcation de la veine, qui paroît manifeſtement ſur le col. Plus haut on n'auroit qu'un petit vaiſſeau, & plus bas on trouveroit trop de chair à percer, avant de rencontrer le vaiſſeau. C'eſt environ deux ou trois doigts au-deſſous de l'endroit du col, où répond l'angle de la mâchoire inférieure, qu'on appelle la ganache. Cette ſaignée peut cependant ſe pratiquer ſans paſſer la corde avec le nœud coulant, & l'on eſt même quelquefois obligé de s'en abſtenir, par exemple, à des chevaux qui ont une galle vive ſur le col, ou une plaie conſidérable ſur laquelle il faudroit que la corde appuyât; on fait prendre alors par un ſerviteur la peau à pleine main, vers le bas du goſier, & on la fait tirer du côté adverſe aſſez fortement pour faire gonfler la veine que l'on veut ſaigner; & quand la veine paroît aſſez groſſe, on ſaiſit le moment pour donner le coup de flamme,

comme on l'a pratiqué dans la précédente maniere.

De la Saignée à la Langue.

Toutes les autres saignées se font sans corde ; même celle de la langue. On se contente de la tirer doucement dehors, de crainte de l'arracher. On la retourne un peu, on la mouille avec une éponge, & on coupe avec la flamme ou une lancette, ou un clou à ferrer plus communément, les vaisseaux qui paroissent à la partie inférieure ; on la laisse saigner à discrétion, parce que le sang s'arrête de soi-même, & que ces vaisseaux en fournissent peu. Cette saignée se pratique ordinairement pour les avives.

De la Saignée au Palais.

Pour celles du palais, rien n'est plus commun. Les Palfreniers sont dans l'usage de la faire sans demander avis, aussi-tôt qu'ils voient leurs chevaux dégoûtés, ils ont un morceau de corne de cerf amenuisé & pointu par le bout, ou une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troisieme ou quatrieme sillon du palais. Cette saignée, si on la faisoit plus loin, ne seroit pas sans danger ; car on auroit de la peine à étancher le sang. Quand cet accident arrive, il faut faire un plumaceau avec de la filasse, & le saupoudrer de vitriol, l'appliquer sur le mal, & par-dessus mettre un gros tampon de filasse que l'on appuie par un bandage qui passe par-dessus le nez, & on attache le cheval avec son licol un peu haut par les deux côtés, & il faut le laisser cinq ou six

heures sans le délier, & sans lever l'appareil, ni par conséquent lui donner à manger. Cette saignée se pratique aussi pour le lampas, parce qu'elle dégorge les vaisseaux, dont la plénitude cause cette maladie.

De la Saignée qui se pratique aux Ars.

Cette saignée passe parmi les Maréchaux pour la plus difficile de toutes. On ne fait point de ligature pour faire paroître le vaisseau, parce qu'il paroît assez manifestement & est à fleur de peau : mais comme ce vaisseau roule aisément, il faut poser la pointe de la flamme bien juste sur le milieu de la rondeur du vaisseau, & on donne un coup de manche du brochoir, un peu plus fort qu'à celle du col, à cause de la dureté du cuir ; ensuite on fait la ligature, ainsi qu'il a été dit, avec cinq ou six crins tortillés autour d'une épingle. Cette saignée se pratique pour les efforts du genou, pour les efforts d'épaule, écarts & autres accidens semblables.

De la Saignée aux Flancs.

Quoique cette saignée ne soit pas si difficile que la précédente ; on met cependant quelquefois plus de tems à la faire.

Il passe tout du long des côtes du cheval, de la partie antérieure à la partie postérieure sur le ventre, un vaisseau qui est quelquefois très-gros, & quelquefois paroît très-peu.

Quand il paroît peu, on est obligé de mouiller le poil avec de l'eau chaude & une éponge, & on

coupe cette veine avec la flamme, en donnant comme à la précédente, un coup ſec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelques perſonnes, qui ſans donner de coup ſur la flamme, coupent tranſverſalement le vaiſſeau avec le tranchant de la flamme: mais cette maniere eſt plus en uſage pour la ſaignée qui ſe pratique au plat de la cuiſſe en dedans.

De la Saignée au plat de la Cuiſſe en dedans.

On ne mouille point le vaiſſeau dans cette partie, parce qu'il eſt aſſez apparent, & on ne ſe ſert point de l'éponge, parce que la peau y eſt plus tendre; on tranche le vaiſſeau en travers avec la pointe de la flamme, & on ſe retire promptement, dans la crainte de recevoir une ruade du cheval.

Il y a cependant des Maréchaux qui font cette opération avec la même tranquillité que les précédentes; ils ajuſtent leur flamme ſur le vaiſſeau, donnent un coup de manche du brochoir, & enſuite en font la ligature, comme il a été dit.

La ſaignée aux flancs ſe pratique pour les tranchées; & celle au plat de la cuiſſe en dedans pour des efforts de hanche, de jarret ou de rein.

De la Saignée à la Queue.

On ſaigne à la queue pour un ébranlement ou effort de reins. Cette ſaignée ſe pratique de différentes façons, ou en coupant un ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queue par une inciſion cruciale, ou en figure de T, ou en donnant dedans pluſieurs coups de flamme.

Si c'est un cheval à courte queue, on n'en coupe point de nœud, parceque la moëlle allongée, perçant jusqu'au trois ou quatriéme, il pourroit en survenir des accidens, outre la difformité qui en résulteroit; on se contente de faire une incision longitudinale à la partie inférieure, & une transversale au bout; ou bien on fait l'incision transversale à un ou deux pouces de distance du bout, ce qui forme une croix: c'est ce que les Maréchaux appellent faire le gâteau.

Quand on veut saigner un cheval à la queue pour le guérir des démangeaisons qu'il a dans cette partie, l'usage n'est point de fendre la queue, ni de faire d'incision cruciale, ni d'en couper de nœuds; mais seulement d'y donner plusieurs coups de flamme dessous & sur les côtés, pour en faire sortir du sang. Il y a des personnes qui ne veulent point que l'on fasse aucune espéce de saignée à la queue dans cette maladie; & leur raison est, qu'autant de coups de flamme que l'on donne, font autant de plaies douloureuses, qui pour former leurs cicatrices, se recouvrent de nouvelles gales plus incommodes que la premiere, & obligent le cheval à se froter de nouveau, & à remuer la queue perpétuellement; c'est pourquoi on préfere de la bassiner avec de l'eau & du sel ou autres remédes convenables.

A ceux qui ont la queue longue, on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'appréhension de perdre les crins; car le restant du tronçon les fournit assez longs après; quoique cependant on puisse regarder cette pratique comme inutile & plus douloureuse que nécessaire.

A toutes ces ſaignées, on laiſſe couler le ſang auſſi abondamment qu'il peut, & on ne cherche point à l'étancher ; excepté quand on coupe deux nœuds, alors on arrête le ſang avec le feu, que l'on y met avec le brûle-queue ; on met enſuite de la poix ou du crin tortillé, ſur l'endroit que l'on vient de cautériſer, avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même maniere.

Cette ſaignée ſe pratique ordinairement pour un effort, ou pour un ébranlement de rein.

De la Saignée à la Pince.

On ſaigne auſſi à la pince pour des efforts d'épaule, pour des jambes gorgées, pour un étonnement de ſabot, &c.

On déferre le pied & on pare mince, à peu près comme ſi on vouloit le ferrer à neuf, & on creuſe avec le coin du boutoir, de la largeur d'une piéce de douze ſols. Il faut dans cette opération conduire l'inſtrument avec beaucoup de douceur, quand on commence à appercevoir le ſang, parce que ſi la plaie étoit trop profonde, il pourroit ſurvenir une inflammation qui y formeroit un petit ulcere, qui ſuinteroit peut-être long-tems, ce qui arrive quelquefois.

Il faut remarquer que le lieu de cette ſaignée, eſt le bout de la pince, & qu'il faut s'éloigner de la fourchette, pour éviter le tendon, qui s'élargit en patte d'oye, & va s'implanter dans l'os du petit pied, juſqu'à la pointe de la fourchette, tant à la jambe de devant qu'à celle de derriere.

On tire environ deux livres de ſang, & on bouche le trou avec du poivre, & du ſel mis en poudre

dre ſur un plumaceau ; on met par deſſus une bonne emmiellure étendue ſur un plumaceau, beaucoup plus large que le premier, pour empêcher que la corne ne ſe deſſéche, après avoir ferré le cheval à quatre cloux ſeulement ; & l'on met une ou deux écliſſes pour tenir le tout en état.

De la Saignée au Larmier.

Pour la ſaignée au larmier, elle n'eſt point d'uſage aujourd'hui, & on ne la fait que quand on veut barrer cette veine, ſeulement pour aſſurer le maître du cheval, qu'on a ſûrement lié le vaiſſeau.

Toutes ces opérations ſe font ordinairement à la main, mais en voici une qui, plus douloureuſe & plus longue que les précédentes, demande communément que le cheval ſoit mis dans le travail pour la ſûreté de l'Opérateur, du cheval même, & des Aſſiſtans.

De la maniere d'églander.

On églande ordinairement un cheval à qui les glandes s'engorgent & s'endurciſſent dans la braie, ou vers l'angle de la mâchoire, c'eſt-à-dire, derriere la ganache. Après l'avoir mis au travail, lié & ſuſpendu comme il doit être ; ou renverſé par terre ; ſi c'eſt en campagne ou à l'armée, & les jambes liées pour éviter accident, on leve la tête haute avec une corde, on fend la peau avec un biſtouri, faiſant une inciſion longitudinale ſur la glande, & enſuite avec les doigts ou avec la corne de chamois, qui eſt une corne

courbe, pointue, lisse & polie, on cerne la glande & on la souleve, pour connoître & couper toutes les attaches & adhérences, évitant soigneusement les veines, les nerfs & les artéres. Si cependant on avoit fait ouverture de quelque vaisseau, il faudroit en faire la ligature, en passant par-dessous une aiguille courbe enfilée d'un fil ciré double, & embrassant un peu de chair ou autre substance, hors les nerfs, dans la ligature que l'on assure d'un nœud double en rosette. Au défaut de la ligature, qui demande une sorte de dexterité, on peut appliquer par-dessus un plumaceau chargé de vitriol en poudre : mais si on peut saisir le vaisseau, la ligature est préférable.

Il y a des gens qui sont dans l'usage de fendre la peau & la glande tout à la fois, & qui y mettent du sublimé corrosif mêlé avec de la salive & de l'eau-de-vie, ou de l'onguent doux. D'autres se servent de réalgal; mais rarement a-t-on un bon succès des caustiques dans les parties glanduleuses.

On panse la plaie avec de l'égyptiac, & on lave tous les jours la plaie avec du vin chaud avant le pansement; & si les chairs surmontoient, on feroit un liniment sur les chairs baveuses avec de l'huile de vitriol, & on rempliroit toute la cavité avec de la filasse trempée dans une eau de vitriol.

De la Castration.

Il faut renverser le cheval par terre, lui lier avec une corde la jambe du montoir de derriere, lui passer cette corde par-dessus le col, & fendre avec un bistouri bien tranchant la premiere

peau du ſcrotum ou de la bourſe, c'eſt la même choſe, & faire cette inciſion à la partie latérale. Après la premiere peau, s'en préſente une ſeconde, que l'on fend encore, ſuivant la même direction; on fait ſortir le teſticule que l'on tire doucement à ſoi; puis avec un fer à châtrer, qui s'ouvre & ſe ferme comme une eſpéce de compas, on embraſſe & on ſerre tout le paquet des vaiſſeaux ſpermatiques, ayant la précaution de gliſſer deſſous les deux jambes du fer, un linge mouillé en double, de crainte qu'en paſſant le feu, on ne brûle tous les vaiſſeaux & les parties voiſines. Quand on a ſerré le fer & arrêté la vis avec un biſtouri, on coupe le teſticule à l'épaiſſeur de deux écus près du fer, puis on appuie un fer rouge ſur le bout des cordons coupés. On frote enſuite une maſſe, compoſée avec de la poix blanche & du verd de gris, & l'on y repaſſe un autre fer rouge; on en fait autant à l'autre teſticule & l'opération eſt faite.

Quand tout cela eſt fini, il faut détacher le cheval, & le laiſſer relever, puis le mener à la riviere, s'il en eſt proche; ou bien on le lave avec un ſeau d'eau fraîche. Si c'eſt en été, on continue de quatre heures en quatre heures à le laver avec de l'eau fraîche: ſi c'eſt en hiver, on fait tiédir l'eau. Il faut que cette plaie ſupure & qu'il tombe une eſcare. C'eſt pourquoi, ſi cette plaie ſe refermoit, on la rouvriroit avec le doigt oint de ſain-doux ou de crême.

Il faut, ſi on le peut, ôter les vilenies & le camboui, qui ſe trouvent dans le fourreau, avec un peu d'huile d'olive.

Du Lavement, & de la maniere de vuider un Cheval.

Autrefois ce n'étoit pas une chose aisée que de donner un lavement à un cheval ; on se servoit d'une corne percée comme un entonnoir, que l'on fourroit dans l'anus du cheval, & l'on versoit avec un pot le lavement dans la corne. Il falloit bien des cérémonies pour le faire entrer, comme de lui mettre les pieds de devant en un lieu plus bas que ceux de derriere, remuer la langue du cheval, lui frapper sur les rognons, & encore avoit-on bien de la peine, & quelquefois on ne réussissoit pas. Aujourd'hui la séringue supplée sûrement & bien plus commodément à ce long procédé. Mais malgré la commodité de cette invention on pourroit ne pas réussir encore à donner le reméde, lorsque les matieres se trouvent amassées en si grande quantité à l'extrémité du rectum, qu'elles y forment une masse de la grosseur de la tête d'un homme. C'est pourquoi il faut alors vuider le cheval de ces grosses matieres, ce qu'un homme fait, en graissant son bras & la main d'adord avec du sain-doux, vieux-oing, huile, beure ou autre corps gras semblable, & l'introduisant doucement jusques dans le boyau, d'où il tire à poignées tout autant de fiente qu'il en rencontre. Quelquefois la retention seule de ces grosses matieres, que le cheval veut faire sortir par de vains efforts, lui cause un battement de flancs & des tranchées, dont il est soulagé aussi-tôt que l'opération est faite. Quand le cheval a quelque difficulté d'uri-

fier, on presse la vessie, en étendant & en appuyant la main dessus, ce qui fait uriner le cheval sur le champ : mais il n'est pas sûr d'y appuyer trop fortement.

Du Séton & de l'Ortie.

Le Séton est un morceau de corde faite avec moitié chanvre & moitié crin, ou un morceau de cuir, ou quelqu'autre corps semblable, que l'on introduit entre cuir & chair par une ouverture, & que l'on fait ressortir par une autre, pour donner issue à des matieres qui étoient enfermées & qui croupissoient dans quelque partie.

L'Ortie est un pareil morceau de corde, cuir, ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, que l'on ne peut retirer que par son entrée.

Ces opérations se pratiquent à différentes parties du corps, sur le toupet, au bas de la criniere, au garot, & à d'autres parties : mais la principale, étant celle qui se fait à l'épaule, on jugera aisément, par la description de celle-ci, comment elles se pratiquent aux autres parties.

Quand on veut appliquer un seton ou une ortie à l'épaule, si c'est un cheval qui ait le poitrail fort large, & par conséquent qui ait les épaules fort grosses, on commence par lui broyer lépaule avec une tuile, une brique ou quelque corps qui soit fort dur, pour que la peu se détache plus facilement; il faut avoir pris la précaution de renverser le cheval sur du fumier ou de la paille, sur-tout s'il est méchant ; car il y a des chevaux si patiens qu'il suffiroit de les re-

tenir. Quand on a broyé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri, le cuir en travers, à trois doigts au dessus de la jointure du coude; puis avec un morceau de cerceau poli, un cierge, ou encore une espatule de fer bien lisse & polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusques vers le garrot ou le bas de la criniere, & promenant l'espatule en long & en large devant & derriere l'épaule, afin que les sérosités & les glaires s'amassent dans cet espace: ensuite on fait entrer avec l'espatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, & large de sept à huit lignes; & afin qu'il ne glisse pas, & qu'il ne sorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec l'espatule une petite coche entre cuir & chair à la partie inférieure de l'incision, pour y loger le bout excédent de ce cuir. C'est ainsi que se pratique l'ortie. Pour en faire un séton, il n'y a qu'à faire une contr'ouverture à la partie supérieure de l'épaule, & mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié crin & moitié filasse, & la remuer tous les jours dans le pansement pour la nétoyer & l'enduire de nouveau de supuratif ou de quelqu'autre onguent semblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entiérement pour cela, on ne fait que la passer & repasser. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la premiere fois de supuratif, & on la laisse en place quinze à dix-huit jours; car quoique les Maréchaux soient dans l'usage de ne la laisser en place que neuf jours par complaisance pour des Particuliers impatiens, qui veu-

ſent voir promptement la déciſion de la cure, ſoit en bien, ſoit en mal, l'expérience fait voir dans les maux un peu graves, que ce terme eſt trop court.

Il faut après que l'opération eſt faite, empêcher le cheval de ſe coucher pendant tout le temps qu'il porte le ſeton ou l'ortie, pour donner une pente continuelle aux humeurs, ce que l'on fait communément en le ſuſpendant ; car tout le monde ſait que les chevaux dorment aiſément debout : le régime qu'il faut faire obſerver au cheval, conſiſte à lui ôter l'avoine, le mettre au ſon & à la paille pour nourriture, & l'eau de ſon pour boiſſon.

Il ne faut pas oublier, après l'opération, de froter l'épaule avec l'onguent ou huile roſat, & l'eau-de-vie, & les jours ſuivans d'y appliquer matin & ſoir une charge réſolutive & ſpiritueuſe, pour fortifier la partie ; on peut employer, par exemple, l'emmiellure rouge, & à ſon défaut l'emmiellure commune, & y ajouter un demi-ſetier d'eau-de-vie.

Quand on paſſe des ſetons ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au col, ſur les rognons & ailleurs, on fait l'ouverture & le détachement de la peau proportionné à la grandeur de la partie.

Quelquefois on paſſe un ſeton au travers d'une tumeur ; en ce cas, la matiere a cavé deſſous ſuffiſamment, & il eſt inutile de ſéparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des Maréchaux très-ſenſés, qui prétendent avec quelque apparence de raiſon, que cette opération pratiquée, comme on vient de la

décrire, ne sert qu'à dessécher le dessus de l'épaule. Or comme cette opération ne se pratique que pour des écarts, ou une épaule entr'ouverte, ce qui n'arrive point sans que la lymphe du sang remplisse le vuide qui se forme par le déchirement du tissu cellulaire qui joint l'épaule au coffre, & que cette lymphe épanchée, venant à prendre dans son séjour une consistance de gelée, forme ce qu'on appelle des glaires, auxquelles il faut procurer une issue, pour empêcher un cheval de boiter, ils prétendent avec raison, que le séton passé au-dessus, n'en peut aucunement procurer l'issue, & en proposent deux autres, qui y remédieroient fort bien, si elles étoient en danger.

L'une, est de faire faire au séton le tour des bords de l'omoplate; (c'est l'os de l'épaule, qu'on nomme vulgairement le *Palleron* ou la *Palette*) ou au moins le demi-tour de ces bords, qui joignent l'épaule au coffre.

L'autre, est de cerner l'épaule par-dessous, en commençant sous le pli du coude, au-dessus de l'ars & faisant faire à l'espatule le même chemin, sous l'omoplate même, qu'on lui fait faire dessus dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette maniére d'opérer est fort bien imaginée, puisqu'elle attaque le mal dans son principe, donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir, après s'être infiltrées par un écart entre l'épaule & le coffre.

Mais le danger qu'il y a de rencontrer un gros rameau de veine qui va se rendre dans la souclaviere, fait que cette opération ne peut réussir

qu'entre les mains d'un homme qui ſçache parfaitement la ſituation de ce rameau, & la ſtructure de cette partie, ſans quoi le cheval courroit riſque de perdre la vie avec ſon ſang; car ce malheur eſt ſans reméde.

L'effet de ce reméde, eſt de procurer une ſuppuration abondante, qui commence à couler dès les premiers jours, par l'ouverture que l'on a faite dans l'opération. Ce pus eſt formé par les fibres meurtries & déchirées, qui ſe trouvent détruites par l'introduction de l'eſpatule entre le cuir & le corps de l'épaule. Ces membranes machées par la dureté du fer, venant à ſe corrompre & à ſe détacher du vif, & abreuvées par un ſuc gelatineux qui découle & ſuinte par le bout des vaiſſeaux rompus, forment ce ſuc épais d'un blanc couleur de ſoufre, qui découle de ces parties. Les parties voiſines abreuvées auſſi d'un ſuc étranger ou ſurabondant, ſoit par dépôt ou collection d'humeur de quelque genre que ce puiſſe être, ſe dégorgeant dans cette ouverture, paſſent par la même voie, juſqu'à ce que la partie ſoit revenue dans ſon premier état.

Maniere de deſſoler.

Il y a des chevaux ſi doux, qu'on peut les deſſoler à la main: mais quand ils ſont méchans, ou qu'on s'en méfie, on les met dans le travail, ou bien on les renverſe par terre. On les prépare ordinairement la veille en y mettant une emmiellure. Enſuite on pare le pied le plus mince qu'on peut, on ouvre bien les talons, & avec le boutoir même, on coupe & on cerne la ſole

tout autour du ſabot, y laiſſant pourtant à l'entour l'épaiſſeur de deux écus de ſole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le boutoir ; il ſuffit de couper aſſez avant pour qu'il en ſorte une petite roſée de ſang. Quand avec le boutoir on a détaché de tous les côtés les plus fortes adhérences de la ſole, on repaſſe le biſtouri dans la renure qui a été faite, & en ſoulevant la ſole par un côté, on coupe avec le biſtouri toutes les adhérences qui ſont deſſous, en frapant légerement ſur le dos du biſtouri avec le manche du brochoir. Quand les côtés ſont bien détachés, on enleve la ſole avec un inſtrument appellé *le Leve-ſole*, on la ſaiſit avec les triquoiſes, & on l'arrache. Quand tout cela eſt fait, on paſſe une corde autour du pâturon pour reſſerrer les vaiſſeaux, étancher le ſang, & ſe donner le tems de reconnoître le véritable état du pied. Si c'eſt pour encaſtelure, ou pour un clou de rue qui ait bleſſé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour deſſerrer les talons & donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les ſucs qui y ſont étranglés. S'il ſe trouve des chairs fongueuſes, baveuſes, ou ſurabondantes, il faut bien ſe donner de garde d'y mettre aucun cauſtique pour les guérir ; ce ſeroit rendre le mal incurable ; il faut couper, l'inciſion étant beaucoup moins douloureuſe. S'il y a quelque bleime ou chair meurtrie, on y donne quelques coups de biſtouri ou de renette pour la même raiſon ; on fait lâcher enſuite pour un moment la corde qui lie la jambe dans le pâturon, pour laiſſer couler le ſang, arroſer la partie, & lui ſervir de baume. Quand on croit la partie aſſez dégorgée,

on fait resserrer la corde, on lave la plaie avec de l'oxycrat ou de l'eau-de-vie, on ferre à quatre ou cinq cloux, & ensuite on applique des plumaceaux couverts de térébenthine, ou imbibés seulement d'eau-de-vie & d'oxycrat, & des éclisses par-dessus, retenues par une autre éclisse transversale qui s'arrête entre les éponges du fer & les deux côtés du talon, & on ne doit lever l'appareil au plutôt que quatre jours après; car c'est une régle générale, que moins une plaie est exposée à l'air, plus promptement elle guérit. C'est la pourriture seule, la trop grande quantité de pus, & la crainte, qui font lever un premier appareil; car on a vu des chevaux, auxquels un seul appareil a suffi, après avoir été dessolés, & la sole entiérement revenue au bout de quinze jours, pendant lesquels on n'avoit point levé l'appareil pour quelques raisons particulieres.

Il faut avoir soin de mettre un restrainctif avec bol & vinaigre, ou avec la suie de cheminée, le vinaigre & les blancs d'œufs autour du boulet toutes les vingt-quatre heures, de crainte que la matiere ne souffle au poil.

De l'Amputation de la Queue.

Toutes les saisons de l'année ne sont pas propres à faire cette opération : le grand froid la rend mortelle, le grand chaud la rend incommode à cause des mouches, & de la gangrene qui peut s'y mettre.

Elle se fait de diverses manieres : on se sert du bistouri ; on se sert du boutoir ; on se sert d'un couteau. A un jeune poulin on peut la couper

dans un joint avec le bistouri, sans aucune difficulté. A un cheval fait, on la coupoit anciennement, en mettant le boutoir sous la queue à l'endroit où on vouloit la couper, & en donnant dessus un grand coup de maillet ; mais c'étoit faire au cheval un double mal, meurtrissure d'un côté, incision de l'autre. Aujourd'hui on s'y prend d'une autre maniere ; on met la queue sur une buche debout, on met un grand couteau fait exprès sur l'endroit où on veut la séparer, on donne sur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau, on panche le couteau un peu pour la couper en flute, afin que le cheval la porte par la suite de meilleure grace, puis on y met le feu, en la levant le plus haut qu'on peut avec le brûle-queue, qui est un fer fait comme une clef des roues d'un carrosse, avec cette différence, que l'extrémité utile est ronde, & non quarrée, afin que la queue puisse y entrer. Il faut ensuite appliquer un peu de poix noire sur le bout de la queue, & poser le fer, qui aura perdu un peu de sa chaleur, sur la poix, pour la faire fondre. Il faut avoir attention que le cheval ne soit pas dans l'écurie près de la muraille ni d'un pilier, après cette opération, afin qu'il ne puisse pas se froter ce qui cause quelquefois de grands accidens. Il faut après l'opération froter avec de l'eau-de-vie le tronçon de la queue, jusques sur les rognons, pendant quelques jours, soir & matin. Si la queue étoit meurtrie ou trop brûlée, ou que le cheval se fût froté, il faudroit se servir de l'esprit de térébenthine & eau-de-vie, partie égale, battues ensemble, & en froter comme ci-dessus.

Les Maréchaux Anglois après avoir coupé la

queue assez longue, font 5 ou 6 incisions d'égale distance, depuis la naissance de la queue en dessous, jusqu'à l'extrémité où elle est coupée. Ils laissent une suffisante quantité de crin au bout de la queue, pour y attacher une longue corde de la grosseur du bout du petit doigt : ils passent ensuite l'autre extrémité de cette corde dans une poulie qui est attachée au plancher, positivement au-dessus du milieu du dos du cheval, lorsqu'il a la tête à la mangeoire : la même corde doit passer ensuite dans une autre poulie, aussi attachée au plancher, derriere la croupe, au milieu du trotoir ; on suspend au bout de cette corde un poids d'une certaine pesanteur, desorte que le cheval étant couché ou relevé, ait toujours la queue soulevée & renversée sur la croupe. On laisse cette corde jusqu'à ce que les cicatrices soient fermées. Cette opération leur fait porter, ce qu'on appelle, la queue à l'Angloise. Je ne vois pas pourquoi, en pratiquant la même chose aux chevaux des autres pays, ils ne la porteroient pas de même.

Maniere de barrer les Veines.

On s'y prend de deux manieres pour faire cette opération. On se sert du feu, (ci-après nous en parlerons ;) on se sert de la ligature.

On barre la veine à presque toutes les parties du corps, sçavoir, au larmier, au bras, à six doigts au-dessus du genou, au jarret, & au pâturon dans sa partie latérale.

Quand on veut barrer la veine au larmier, il faut mettre une corde au col du cheval, com-

me si on l'y vouloit saigner, afin que la veine du larmier, qui est une ramification de la jugulaire externe, puisse se gonfler. On lui met la main dans la bouche pour lui faire remuer la langue & les mâchoires, ce qui aide encore à grossir le vaisseau. Quand il paroît assez plein on coupe la peau longitudinalement sur le vaisseau pour le découvrir. On le détache le plus adroitement que faire se peut avec la corne de chamois, que l'on introduit sous la veine en glissant haut & bas de la longueur d'un bon pouce; on enfile la corne de chamois, qui a un trou fait exprès, pour cet usage, d'une soie torse doublée jusqu'à la grosseur d'un fil gros de Cordonnier, & on la cire ou on l'enduit de poix noire ou grasse; on passe la corne enfilée de cette soie sous le vaisseau, & l'on fait la premiere ligature du côté que la veine se va rendre dans la jugulaire: on assure la ligature d'un double nœud, ensuite de quoi l'on fait une légere piquure longitudinale à trois ou quatre lignes près de la ligature, pour en tirer du sang, & pour assûrer le Maître qu'on a sûrement lié la veine; ensuite on fait une seconde ligature, qui soit aussi forte au moins que la premiere, pour arrêter le sang; & ensuite on applique une charge dessus, pour empêcher l'inflammation, & l'on fait quelques saignées au cheval, pour diminuer le volume du sang, qui cause quelquefois une enflure très-considérable; on laisse tomber les soies d'elles-mêmes, ce qui n'arrive qu'après plusieurs semaines.

Dans toute opération, & particulierement dans celle-là, il faut observer que le bistouri & autres instrumens dont on se sert, soient bien nets. On

ai vu des chevaux prendre le farcin pour avoir été panſés avec des inſtrumens mal eſſuyés, & le mal commençoit à l'endroit de l'opération.

Lorſqu'on la fait au bras, il faut choiſir l'endroit le moins charnu, qui eſt environ à ſix doigts au-deſſus du genou : on n'y fait point de ligature avec la corde, parce que la veine eſt aſſez apparente.

Il en eſt de même du jarret.

Quand on la veut faire au pâturon, on peut mettre la corde au deſſus du boulet ou du genou. Cela eſt alors indifférent : mais il faut obſerver de ne la jamais faire aux jambes gorgées actuellement.

Du Feu.

Il n'y a point de reméde qui ſoit d'une utilité ſi univerſelle que celui-ci dans les maladies des chevaux : il étoit même anciennement en grande faveur dans la Médecine pour les hommes, & ce ſeroit peut-être une queſtion qui ne ſeroit pas mal fondée, de ſçavoir, ſi la cruauté apparente de ce reméde a dû être une raiſon ſuffiſante pour le faire tomber dans un ſi grand diſcrédit. Si la Chirurgie moderne a perfectionné la dexterité de la main pour faire les opérations les plus hardies, elle a peut-être perdu auſſi, en s'attachant trop à la main, une reſſource infinie pour traiter un nombre de maladies que l'Antiquité guériſſoit par le moyen du feu, & que la Chirurgie moderne abandonne comme incurables, ou qu'elle entreprend ſans ſuccès, malgré le haut point de perfection auquel elle eſt parvenue. Laiſſons ces

conjectures qui ne sont pas de notre ressort, & venons à la maniere de donner le feu.

Le feu est en usage pour les mêmes raisons, & à peu près dans les mêmes cas pour lesquels on emploie le seton & l'ortie ; c'est-à-dire, lorsqu'il y a quelque tumeur extraordinaire, causée par l'extravasion d'un suc, qui par son séjour peut se corrompre, altérer & même détruire une partie, ou par son déplacement en embarrasser le mouvement. Les tiraillemens violens & fréquens, les suppurations abondantes, qui sont souvent accompagnées ou précédées de grandes inflammations, étant fort à craindre dans les parties tendineuses & ligamenteuses, qui sont dans le voisinage des jointures, parce que ces parties prêtent peu & se gangrénent plutôt que de s'alonger ou se dilater au-delà d'une certaine mesure proportionnée à leur ressort; par ces raisons, dis-je, on a banni de ces parties, l'usage du seton & de l'ortie, que l'on n'emploie que dans les parties grasses & charnues où tous ces accidens, lors même qu'ils arrivent, sont moins dangereux. Outre cet avantage du feu sur le seton & l'ortie, il y en a un autre à considérer ; c'est que le feu est résolutif par lui-même. Ce n'est pas assez de donner une issue à un suc étranger à une partie ; il faut encore donner à ce suc, souvent épaissi, la fluidité & la facilité nécessaire pour sortir par l'ouverture qu'on a pratiquée : c'est ce qu'on appelle *Digerer*, *résoudre* une humeur. Or, il est dans tous les corps animaux des matieres d'une nature singuliere; ou qui acquierent cette nature par leur déplacement & leur séjour, & qui deviennent les unes comme une gelée épaissie ; d'autres

d'autres ſemblables à du ſuif, d'autres à de la cire, d'autres à de la gomme, d'autres à une réſine mêlée de matieres terreſtres, &c. Ces ſortes de matieres ne peuvent que rarement, ſur-tout quand elles ont acquis une ſorte de conſiſtance, ſe réſoudre par des réſolutifs tirés des plantes dont on compoſe les charges (ou cataplâmes) ordinaires ; la chaleur actuelle du feu, infiniment plus vive que celle de tous ces *Topiques*, eſt beaucoup plus propre à fondre ces matieres, à détruire cette glu & ces attaches rameuſes & intrinſeques, qui en liant toutes les particules d'un fluide, & embarraſſant leur mouvement, en ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus réſolutif de tous les remédes. Il fait plus ; il racourcit toutes les fibres (expérience aiſée à faire, en préſentant un morceau de cuir à l'ardeur du feu), & par conſéquent rétablit leur reſſort, qui, quoique d'une maniere imperceptible, ne laiſſent pas d'être dans une alternative perpétuelle de contraction & de relâchement. Cette action ſeroit inutile ſur des ſucs épaiſſis à un certain point ; auſſi la nature ſeule guérit rarement ces maux : mais ces ſucs étant fondus par la chaleur du feu, & ce reſſort augmenté, cette humeur acheve de ſe briſer & de s'atténuer à la longue, & de rentrer inſenſiblement dans les voies de la circulation. La cicatrice que laiſſe le feu ayant outre cela durci les environs de la tumeur, ou plutôt le centre, ſert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. C'eſt par cette raiſon, que ſi le feu ne diminue pas une tumeur, du moins l'empêche-t-il de croître.

L'action du feu a encore un avantage ſur le ſéton & l'ortie ; elle eſt plus limitée, ne pénétre au

dedans qu'autant qu'on le veut, & ne détruit rien qu'à l'extérieur, excepté quand on s'en sert pour faire des ouvertures d'abſcès, comme au mal de taupe, aux tumeurs ſur le garrot, &c. auquel cas la deſtruction ne vient point du feu, la matiere à laquelle on veut donner iſſue, ayant fait auparavant tout le déſordre. Mais toutes les fois que l'on donne le feu à quelque partie, on n'y fait pas pour cela une ouverture, & la maniere ordinaire de le donner, eſt preſque toujours ſuperficielle, en appuyant plus ou moins fort, & en promenant le feu dans un eſpace plus ou moins grand, ſuivant l'étendue du mal, & la figure de la partie. C'eſt pourquoi on donne tantôt de ſimples petites rais de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles. Quelquefois quand le mal eſt grand, on le donne en forme de feuilles de fougere, de feuilles de palme, de pates d'oye. D'autres fois, on met des roues de feu avec une ſemence autour, c'eſt-à-dire, que l'on fait d'abord un cercle avec un couteau rougi au feu, & qu'enſuite on y fait des rayons avec le même couteau, & ſur toutes ces lignes on appuie d'eſpace en eſpace, quelques pointes de feu avec un poinçon de fer auſſi rougi au feu. Pour appliquer le feu de toutes ces manieres différentes, on ſe ſert de divers inſtrumens; ſavoir, de piéces de monnoie, de couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes, d'S, ſelon le beſoin des différentes parties.

Quelques perſonnes ſont ſcrupuleuſes ſur le choix des matieres dont ces inſtrumens doivent être faits : les uns prétendent qu'on doit préférer l'or; d'autres tiennent pour l'argent; quelques-

uns pour le cuivre, & le plus grand nombre pour le fer.

Le feu de l'or & de l'argent, est reconnu presque universellement pour être trop violent ; le cuivre seroit plus doux ; mais les Maréchaux sont plus accoûtumés à connoître le juste degré de chaleur du fer, que des autres métaux.

Quant aux diverses manieres de l'appliquer, la situation ou la conformation de la partie en détermine la figure. Par exemple, on barre les veines avec le feu, & cet usage est moins douloureux & moins dangereux que la maniere précédente ; car le feu ne cause pas une inflammation si grande, particuliérement aux jambes, que l'on a vû quelquefois devenir de la grosseur du corps d'un homme, ce qui n'arrive jamais par le feu : On le met avec le couteau de feu, en faisant une croix ou une étoile sur la veine, ou en tirant dessus, deux ou trois petites raies : on évite outre cela le danger du farcin, dont nous avons parlé.

On barre ainsi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuisse, &c.

On perce des abscès avec des pointes de feu, sur-tout au garrot, au toupet, pour le mal de taupe, sur les rognons, & aux endroits où nous avons dit que venoient les cors, quand il y a du pus.

A l'épaule, pour un écart ; ou à la hanche ; pour un effort, on le met en figure de roue : quelquefois au lieu de faire des rayons, après avoir tracé le cercle, on y dessine avec une pointe de feu les armes du Maître, un pot de fleur, une couronne, ou autre chose semblable, suivant le goût de celui qui travaille, mais la figure n'y fait rien. Quand il faut beaucoup de raies & de bou-

tons de feu, on peut y faire quelque deſſein; mais il ſeroit ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un ſuros, où une petite étoile ſuffit; à une fuſée, où on le met en fougere, ou pate d'oye, c'eſt-à-dire, à peu près comme les rayons d'un éventail, ou quelquefois en raies, diſpoſées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on appelle grain d'orge & ſemence de feu, c'eſt la même choſe, ce ſont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, & que l'on ſeme ſur des lignes où on a déja paſſé legérement le feu.

A la couronne, lorſque la matiere ſouffle au poil, ou qu'on veut relargir le ſabot & lui faire reprendre nourriture, on aplique de petites raies.

Quand la corne eſt éclatée, on y met une S de feu pour réunir les deux quartiers ſéparés par une ſeime, afin qu'il s'y faſſe une avalure qui les puiſſe réunir. On appelle avalure, une corne plus tendre, formée par un ſuc gélatineux qui ſuccéde à la place de la corne qui a été emportée, & qui eſt moins ſéche & moins caſſante que la corne vieille, & qui par conſéquent donne le tems au reſte du ſabot qui eſt fendu, de ſe rejoindre, à l'aide des bons remédes qu'on y applique, ou plutôt qui ſert d'une eſpéce de glu pour réunir la diviſion. S'il y avoit inflammation à la ſeime, au lieu d'une S, on mettroit aux deux côtés, deux petites raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, veſſigons, &c. on le met en palme ou fougere.

Il y a pluſieurs choſes à obſerver pour donner utilement le feu qui ordinairement eſt un reméde très-efficace.

Premiérement, le tems eſt celui de néceſſité, ſans s'embarraſſer du cours de la Lune ni des Planettes.

Secondement, il eſt à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moyen des remédes émolliens, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troiſiémement, il ne faut jamais faire chauffer les fers au feu de charbon de terre, parce qu'il chauffe trop vivement, & que par ſa vivacité il ronge les couteaux & y fait des dents (au lieu de les conſerver liſſes & unis) mais ſeulement à celui du charbon de bois; & il faut en faire chauffer ſept ou huit à la fois, ou du moins pluſieurs en même tems, afin de n'en pas manquer pendant l'opération, & de la pouvoir achever tout de ſuite.

Quatriémement, il faut qu'ils ſoient rouges, non flambans.

Cinquiémement, il faut avoir la main legére; bien entendu pourtant qu'il faut appuyer aſſez, pour que la chair prenne une couleur de ceriſe, & ne ſe pas contenter de brûler ſeulement le poil; mais ne pas enfoncer lourdement juſqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Sixiémement, il ne faut point d'impatience quand on a donné le feu à un cheval, ni pour le panſement, ni pour le ſuccès de la cure. Je dis pour le panſement, parce qu'il ne faut point faire marcher un cheval, ſi on lui a donné le feu aux jambes, que pluſieurs jours après que l'eſcare eſt tombée, ce qui n'arrive guéres qu'au bout de quinze jours, & elle eſt bien autant & plus à ſe guérir. On ne doit pas non plus être inquiet pour

le succès de la cure, parce qu'il arrive souvent qu'un cheval auquel on aura donné le feu pour boiter, boitera encore six mois, & même un an après; mais quoique l'effet de ce reméde soit lent, il opére cependant assez sûrement; & s'il n'emporte le mal, du moins il en arrête le progrès.

Quand on a appliqué le feu, on frote la brûlure avec du miel & du sain-doux, ou du miel & de l'eau-de-vie, ou de l'encre à écrire commune, ou bien on y met une ciroëne avec de la cire jaune fondue avec partie égale de poix noire, & de la tondure de drap ou des os calcinés, ou de la savate brûlée par dessus; mais le miel & l'eau-de-vie font l'escare moins grande. Les jours suivans on applique dessus de l'onguent d'Althea ou rosat, pendant dix, douze, ou quinze jours.

Voici un autre onguent pour la brûlure qu'on assûre meilleur. Prenez une livre de fiente de poule la plus fraiche, une livre de sauge hachée & pilée, & mêlée avec la fiente de poule; puis deux livres de sain-doux fondu, mis dans un grand pot de terre, avec la fiente & la sauge; bien couvrir le pot, le mettre sur un feu de charbon, faire cuire cela quatre ou cinq heures; passer ensuite le tout bien chaud dans un gros linge. Il faut garder cet onguent; & pour s'en servir, il faut en froter tous les jours délicatement sur chaque raie avec la barbe d'une plume.

Septiémement, il faut empêcher que le cheval ne se frote, & qu'il ne se morde, ce qui arrive souvent; car il s'arrache jusqu'au vif. Il faut alors lui mettre un collier, le chapelet & même les en traves, & mettre sur la plaie de l'alun calciné ou du colcothar en poudre, ou de l'eau vul-

neraire, une fois le jour, ou de l'eau ſeconde.

Huitiémement, ſi le feu agiſſoit peu, ou que les plaies ſe refermaſſent trop vîte, il n'y auroit qu'à paſſer deux ou trois fois avec un pinceau de l'huile de vitriol ſur les raies; cela rendroit le feu qu'on auroit donné, beaucoup plus réſolutif & plus actif.

Neuviémement, quand le feu a fait trop d'impreſſion, on lave la brûlure avec de l'eau vulneraire ou de l'eau ſeconde, une fois ou deux par jour. Quoique nous venions de dire qu'il n'y avoit point de tems marqué pour faire uſage du feu & que la néceſſité y pouvoit déterminer en tout tems; cependant quand on eſt libre de le choiſir comme pour molettes, veſſigons, courbes ou autres accidens qui ne preſſent pas, il y a un avantage conſidérable à préférer l'automne, parce que les chaleurs & les mouches étant paſſées, le cheval en eſt beaucoup moins incommodé. Il eſt à propos de le laiſſer l'hyver entier à l'écurie ſans le faire ſortir, & au commencement du printems on le promene à la roſée dans les prairies ou ſur un tapis verd dans la campagne. On peut mettre les chevaux hongres ou les cavales, à qui on a donné le feu, en pâture au printems, au lieu de les garder à l'écurie & de les promener, comme on eſt obligé de le faire aux chevaux entiers. Quand on fait cette opération à un cheval de prix, on ne doit pas regretter le long-tems qu'il reſte ſans travailler; il repare dans la ſuite par un travail infatigable le tems qu'il a perdu, & l'on ne voit preſque jamais arriver de maux aux parties qui ont eu le feu.

Manière d'énerver.

Sur les os des pinnes ou aîles du nez, dont on a parlé dans l'Ostéologie, il se trouve de chaque côté un muscle qui vient jusqu'au bout du nez. Ce muscle est fort sensible au toucher, & roule sous le doigt, comme une corde, de la grosseur d'un tuyau de plume : parvenus l'un & l'autre jusqu'au bout du nez, ils se réunissent par leurs tendons, qui s'épanouissent en une aponévrose, laquelle se perd dans la lévre supérieure, & c'est ce double muscle que l'on doit couper dans l'énervation.

On faisoit anciennement cette opération, en fendant les naseaux par le bout; on trouvoit l'extrémité aponévrotique, ou la réunion de ces tendons, desquels nous venons de parler; on la saisissoit avec des triquoises ou tenailles communes; ou bien on la passoit dans un morceau de bois fendu que l'on serroit fortement par-dessus avec une forte ficelle, on y passoit une corne de chamois, puis on la tiroit à soi pour sentir toutes ses adhérences, & reconnoître la direction de ses fibres que l'on coupoit avec un bistouri, après avoir fendu la peau à un pouce au-dessous de l'os de la pommette à droite & à gauche; puis d'une sacade on l'arrachoit fortement, & l'opération étoit faite. Mais cette méthode est absolument mauvaise, elle cause une inflammation & une enflure terrible à la tête du cheval, qui en périt souvent.

Il est à remarquer que plus on coupe haut ces muscles, & plus l'inflammation est à craindre, à

caufe que le tiraillement fe fait dans une plus grande longueur.

On s'y prend aujourd'hui d'une autre maniere. On fait une incifion longitudinale de deux pouces de longueur fur la partie charnue du mufcle même, à côté du nez, à quatre ou cinq doigts au-deffous de l'œil; on découvre le mulcle & on le coupe le plus haut que faire fe peut, on faifit le bout d'en-bas, qui fe retire fort promptement, & on en coupe environ un pouce ou un pouce & demi de longueur. On panfe la plaie avec du beure frais ou du fupuratif, & on empêche que le cheval ne fe frote.

Cette opération fe pratique pour décharger les vûës graffes, pour les chevaux lunatiques, pour diminuer le volume des têtes trop groffes; mais elle n'opére que comme pourroit faire un féton; elle empêche, dit-on, les chevaux de broncher.

Cette opération fe pratique auffi aux ars. Les Maréchaux ne font pas parfaitement d'accord fur la partie que l'on doit couper; les uns prétendant que c'eft un gros tendon large d'un pouce antérieur au pli du bras; les autres, un autre tendon latéral, beaucoup plus mince; les uns & les autres difant en avoir vu de bons & de mauvais fuccès. Cette derniere opération fe pratique, en fendant la peau longitudinalement de haut en bas, difféquant le tendon du mufcle qui fe préfente, paffant la corne de chamois deffous, & coupant tout en travers ce tendon fur la corne. Il eft à obferver que les chevaux n'ont point de convulfion, quand on leur coupe les tendons, quoiqu'ils ne foient pas entiérement achevés de couper, comme cela arrive aux hommes; & même qu'ils

déterger quelque ulcére qui se peut trouver dans les naseaux, comme dans la gourme & la morve. Quelquefois on use de cette méthode quoiqu'il n'y ait point d'ulcéres dans les naseaux, & que le cheval puisse aisément ouvrir la bouche, mais seulement parce qu'il seroit dangereux de lui faire lever la tête, qu'il est obligé de lever plus haut, quand il prend par la bouche. Pour les pilules, on se saisit de la langue, on la tient ferme & on met la pilule dessus avec un petit bâton, & elle se fond ou tombe insensiblement dans l'ésophage : si elle ne couloit pas aisément, on lui feroit tomber sur la langue quelques gouttes d'huile pour faciliter la descente. Après avoir pris les pilules, on peut lui couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de précipiter les pilules : mais voici ce qu'il faut observer.

1°. Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le cheval s'engoue plus facilement.

2°. Que quand il tousse il faut cesser pour un moment le breuvage & les pilules, & lui laisser baisser la tête, parce qu'on a vu des chevaux qui ont péri d'une médecine, non par la qualité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui étoit tombée dans la trachée artére, & avoit suffoqué le cheval.

3°. De ne point tirer la langue trop fort, parce que les adhérences étant foibles, on pourroit l'arracher.

4°. De ne lui point faire avaler trop vîte, par la même raison.

5°. De laisser le cheval quatre ou cinq heures au filet sans manger.

Le billot n'eſt point ſujet à ces inconvéniens; c'eſt un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicamens convenables, incorporés, s'il le faut, avec ſuffiſante quantité de beure ou de miel, & que l'on enveloppe d'un linge pour retenir le tout; aux deux bouts de ce mors, eſt attaché une corde que l'on paſſe par-deſſus les oreilles comme une têtiére. On laiſſe le cheval à ce billot juſqu'à ce qu'il ait ſucé tout le médicament. Cette maniere de faire prendre les remédes, eſt aſſez commode & ſans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot : ils mettent le médicament ſur un linge, qu'ils roulent enſuite & nouent par les deux bouts, & ils l'attachent comme le précédent.

Maniere de faire les Pelotes blanches ou *Etoiles.*

Il y a pluſieurs manieres pour faire une pelote blanche, mais la meilleure eſt celle qui ſuit.

Il faut avec un poinçon fait en forme d'une groſſe alêne de cordonnier, percer la peau au milieu du front, de travers en travers, & détacher la peau de l'os avec ledit poinçon; il faut prendre enſuite quatre petites lames de plomb, étroites & longues d'environ quatre doigts, & à chaque trou que l'on fait, y paſſer une lame, en ſorte que les deux bouts de ladite lame, ſortent par les deux extrémités : on en met de cette façon quatre en forme d'étoile, qui paſſent les uns ſur les autres, & forment une eſpéce de boſſe dans le milieu du front. Cela étant fait, il faut avec une ficelle ſerrer les extrémités deſdites lames, en ſerrant la ficelle de plus en plus, & l'arrêter; on laiſſe le plomb & la ficelle deux fois vingt-quatre heures;

on l'ôte ensuite, on laisse suppurer la plaie sans y toucher ; il s'y fait une espéce de croûte, le poil tombe de soi-meme, & celui qui revient est blanc.

D'autres se servent d'une tuile ou brique, en frottent la partie jusqu'à ce que le poil soit tombé & la peau écorchée, & frottent ensuite l'endroit avec du miel.

D'autres se servent d'une pomme qu'ils font rôtir au feu, & l'appliquent toute brûlante sur la partie; ce qui forme une escare, & le premier poil qui revient est blanc.

D'autres rasent la partie, la frottent avec du jus d'ognon ou de poireau, appliquent ensuite sur l'endroit rasé, une mie de pain sortant du four, l'y laissent jusqu'à ce qu'elle soit refroidie, & frottent ensuite la partie avec le miel.

Maniere de tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites

Il faut faire faire deux moules de forte tole, par un habile Serrurier, qui prendra la mesure juste d'une oreille bien faite, & il formera ses moules de même : il faut qu'il y en ait un plus petit que l'autre; le plus petit sera mis en-dedans de l'oreille du cheval, & le plus grand en-dehors. L'oreille étant ainsi prise entre ces deux moules, il faut la serrer fortement en-dedans & en-dehors par le moyen d'un instrument à vis, ensuite avec le bistouri on coupera ce qui déborde de l'oreille. L'opération étant ainsi faite aux deux oreilles, on ôte les moules, & il faut laisser le cheval quatre ou cinq heures au filet, attaché entre les deux piliers dans l'écurie, de maniere qu'il ne se frotte

pas. Lorſque le ſang ſera arrêté, il ſe formera une croûte autour des oreilles, & le lendemain on frotera la plaie tout-au-tour avec de l'onguent pour la brûlure, ou parties égales d'althea, de miel ou de ſain-doux fonduës enſemble; on applique de l'un ou de l'autre onguent avec la barbe d'une plume ſoir & matin, juſqu'à ce que cette croûte tombe d'elle-même. Avant de faire cette opération, il faut couper ou raſer le poil des oreilles en-dedans & en-dehors le plus près qu'on pourra.

Pour relever les oreilles des chevaux qui les ont écartées & pendantes (qu'on appelle oreillards) on leur coupe environ deux doigts de la peau au-deſſus de la tête entre les deux oreilles: il faut enſuite raprocher & coudre les deux peaux pour les rejoindre; on panſera la plaie à l'ordinaire juſqu'à guériſon. Il paroît qu'il y a un peu de cruauté dans les opérations ci-deſſus, mais il y a auſſi des curieux à qui cela plaît.

Maniere de faire des marques noires ſur le corps d'un Cheval blanc ou *gris.*

Il faut prendre environ une demi-livre de chaux vive, un quarteron de ſavon d'Eſpagne coupé bien menu, & une demi-livre de litharge d'or en poudre, dans un pot où on aura mis de l'eau de pluie ſuffiſamment. On met cette compoſition ſur le charbon, on remue comme pour faire de la bouillie: lorſque le tout eſt cuit & bien mêlé enſemble, on le laiſſe refroidir en le remuant toujours, juſqu'à ce que l'on puiſſe y toucher avec la main; on l'applique enſuite ſur le poil qu'on veut teindre en noir, après quoi on met un linge

blanc avec un bandeau léger, jusqu'à ce que la matiére soit séche ; on lave ensuite la place avec de l'eau fraîche. Afin que cette teinture dure longtems, il faut l'appliquer lorsque le cheval aura mué, & cela durera un an sans changer de couleur.

Pour faire des marques de couleur de poil de châtaigne, il faut prendre une livre d'eau-forte, une once d'argent brûlé, une once de vitriol en poudre, une once de noix de galle en poudre ; mettre le tout dans une grande bouteille, ayant auparavant fait consumer l'argent par l'eau-forte ; on laisse le tout ensemble l'espace de neuf jours avant que de s'en servir, & il faut que ce soit avec un pinceau, & plus délicatement qu'avec l'autre composition : si l'on veut seulement une couleur d'alzan, il faut mettre plus ou moins d'argent brûlé dans de l'eau-forte, & la couleur sera plus ou moins foncée.

Pour faire revenir le Poil tombé par gale où besoin sera.

Prenez partie égale de populeum & de miel blanc, frotez-en deux fois par jour quinze jours de suite, les endroits où le poil sera tombé : & si c'est en été, à cause des mouches, mêlez-y de la poudre de coloquinte ou de la poudre d'aloës sucotrin.

En voici un autre.

Prenez des racines de joncs blancs, qui croissent sur le bord des étangs ou riviéres; après les avoir bien nétoyés, il faut les faire bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles deviennent en bouillie ; ajoûtez-

tez-y ensuite autant de miel blanc ; mêlez bien le tout ensemble, & de cette composition, passez-en tous les jours sur les places où le poil ne veut pas revenir, quinze ou vingt jours de suite.

Maniere de remplir les Saliéres.

Prenez partie égale d'orge mondée & de vesse qu'on donne aux pigeons, pilez-les l'un & l'autre, & les faites cuire dans de l'eau-rose jusqu'à ce que cela soit en bouillie ; remplissez-en tous les jours les salieres du cheval, avec un bandeau fait exprès, & continuez trois semaines ou un mois.

Pour faire croître le crin & la queue.

La principale cause que la plûpart des queues des chevaux ne sont pas longues, & garnies de poil, c'est le peu d'attention des Palfreniers, qui lavent superficiellement le haut de la queue, & n'ôtent pas la crasse qui est à la racine des crins, qui cause des démangeaisons au cheval, qui l'obligent à se froter & déchirer sa queue. La même chose arrive aux crins de l'encolure si l'on n'en a pas soin. On trouve à certaines queues de gros crins courts, qui consument la nourriture des autres crins, il faut les arracher. Quelquefois aussi ce sont des cirons qui rongent la racine des crins; en ce cas, il faut se servir du reméde suivant, & prendre une once de vif-argent amorti dans une once de térébenthine, l'incorporer dans du saindoux, jusqu'à ce qu'il vienne couleur de cendre, & en froter la racine des crins pendant quatre jours.

Les remédes les plus communs dont on se sert pour faire croître les crins & la queue, sont les suivans.

Quelques-uns mettent infuser dans un seau d'eau des feuilles de noyer, & en lavent les crins & la queue.

D'autres se servent de la racine de roseaux qu'ils font bouillir.

D'autres prennent l'eau avec laquelle on lave la viande de boucherie avant de la mettre au pot.

D'autres prennent de la lessive & du savon noir mêlés ensemble, mais il ne faut pas que la lessive soit trop forte, elle feroit tomber les crins, & de l'une de ces eaux on lave les crins & la queue jusqu'à la racine.

On assure que le reméde suivant est excellent, non-seulement pour faire croître les crins, mais pour les faire revenir où ils sont tombés.

Deux poignées de crote de chévre, fraîche, une demi-livre de miel, une once d'alun en poudre, une chopine de sang de porc; faire bouillir le tout ensemble, & en froter les crins.

On se sert aussi, pour faire revenir les crins & le poil après une blessure, de coques de noix ou noisettes brûlées & pulvérisées, que l'on met dans partie égale de miel, huile d'olive & vin, & l'on en frote les crins.

Du jus d'ortie avec du miel & du sain-doux mêlés ensemble, font le même effet.

Il faut tous les mois couper le bout de la queue, non-seulement pour la rendre égale, mais encore pour la faire croître. Il ne faut pas qu'elle passe le fanon; le cheval en reculant marcheroit dessus & se l'arracheroit.

Quand un cheval a la queue blanche & qu'on veut la conserver propre, il faut après l'avoir peignée & lavée, l'enfermer dans un sac, autrement la fiente & l'urine la rendroient jaune.

TRAITÉ

DU HARAS.

PERSONNE ne révoque en doute que de tous les animaux le plus néceſſaire & le plus utile eſt le cheval, ſoit pour la communication des Habitans d'une Province à l'autre, ſoit pour le tranſport des marchandiſes, ſoit enfin pour la magnificence & pour la défenſe d'un État : il ſeroit donc ſurprenant qu'on négligeât d'en multiplier l'eſpéce dans un Royaume où l'on trouveroit tout ce qui convient à l'établiſſement & à l'entretien des Haras.

Il eſt conſtant que la France n'a rien à deſirer de ce côté-là, puiſqu'elle eſt ſituée ſous un climat qui abonde en excellens pâturages. Cette vérité eſt même atteſtée par l'Hiſtoire, qui nous apprend que les Romains avoient établi de magnifiques Haras ſur les bords du Rhône, tant ils étoient perſuadés qu'on ne peut trop avoir d'attention pour ſe procurer une bonne & nombreuſe Cavalerie. D'ailleurs en négligeant cet avantage, ce ſeroit laiſſer à ſes voiſins le profit d'un commerce dont l'utilité eſt certaine. Mais ces réfléxions étant étrangeres au ſujet que nous avons à traiter, nous nous contenterons de rapporter ici les obſervations que nous avons faites ſur les Auteurs qui ont écrit de cette matiere : obſervations qui augmenteront utilement notre Ecole de Cavalerie.

Un Auteur moderne compare avec raiſon un

Haras avec un Jardin. Il dit que les arbres exposés avantageusement & cultivés avec soin, produisent d'excellens fruits; au lieu que les arbres plantés au hazard & négligés, ne donnent rien d'agréable au goût. Il en est de même d'un Haras; il faut des connoissances particulieres pour en tirer de bons chevaux.

Ce qu'il y a d'essentiel à examiner pour l'établissement d'un Haras, c'est :

1°. Lexposition du terrein & la qualité des pâturages.

2°. Le choix des Étalons & des Cavales.

3°. Les régles qu'on doit observer dans la conduite d'un Haras.

4°. Et enfin la maniere d'élever les Poulins jusqu'à ce qu'ils soient en étant de rendre service. C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer dans les articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Du terrein propre pour un Haras.

L'Expérience fait voir qu'un Haras établi dans un terrein sec, dur & stérile en apparence, produit des chevaux, sains, légers, fermes & vigoureux, avec la jambe séche & nerveuse, & la corne dure; ils s'entretiennent de peu, toutes qualités recherchées des connoisseurs. Au contraire ceux qui sont élevés dans des pâturages gras & humides, ont pour la plûpart la tête grosse de chair & d'ossemens, l'encolure charnue, le corps épais, les jarrets gras, les sabots gros, les pieds plats & pesants; ils déperissent au moindre travail, il leur faut une nourriture grasse & abondante; ils

ſont d'un tempérament humide, & par conſéquent ſujets aux fluxions, ſur-tout aux jambes, qui ſont comme l'égout de toutes les humeurs.

La plûpart de ces défauts ſe trouvent dans beaucoup de chevaux élevés en Friſe, en Hollande, en Flandres; &c. parce que les pâturages de ces Pays ſont groſſiers & fort humides, à cauſe de leur ſituation marécageuſe & de la froideur du climat; d'ailleurs l'abondance des herbes que ce terrein produit, fait que les Poulins croiſſent extrêmement en hauteur & en épaiſſeur, mais peu en nerf, en fermeté & en courage, parce que ſuivant les Phyſiciens & les Naturaliſtes, le propre des alimens humides & fluides eſt d'étendre & d'amolir les parties du corps de l'animal; & le propre des alimens chauds eſt de reſſerrer & de fortifier ces mêmes parties. C'eſt pour cela que les chevaux élevés dans les pays chauds ſont généralement parlant, nerveux, légers & vigoureux, d'une reſſource preſqu'inépuiſable & d'une plus longue vie que les autres, parce qu'il eſt certain que l'air, le climat & le terrein de ces contrées produiſent des herbes & du grain qui fortifient & vivifient le tempérament des chevaux qu'on y éléve.

Ce n'eſt pas à dire pour cela qu'on ne puiſſe abſolument tirer de bons chevaux que des pays où le climat & les alimens ſont chauds, puiſque depuis long-tems il ſort des Haras de l'Empereur & de pluſieurs Princes d'Allemagne, des chevaux qui par leur beauté & leur courage ſont ſouvent au-deſſus des étalons dont ils ſortent. Le même avantage s'eſt quelquefois trouvé dans quelques cantons de la Normandie & du Limouſin,

quand les Haras n'y étoient pas négligés.

Il doit résulter de toutes ces circonstances, qu'il faut tâcher de remplacer par l'art ce qui manque à la nature du pays. On choisit pour cela un terrein un peu élevé, composé de quelques hauteurs & petites collines, dont la terre ne soit ni grasse ni forte. Ce terrein ne doit pas être absolument aride : il faut qu'il soit capable de produire une herbe douce, tendre & odoriférante, ce qu'on éprouve en y semant de la graine qui renferme ces qualités ; il faut aussi pour cela qu'il soit exposé au Midi ou à l'Orient.

Comme il se trouve dans plusieurs Provinces de France des terreins & des expositions telles que nous venons de dire, on peut conclure que ce n'est que par la négligence, le manque d'attention & le mauvais choix qu'on a fait des étalons, que nous sommes privés de l'avantage d'avoir des chevaux tels qu'on le desireroit, soit pour la selle ou pour les beaux atelages.

Heureusement les soins qu'on prend présentement pour remédier à ces inconvéniens, donnent lieu d'espérer, que dans peu d'années les amateurs de la cavalerie seront entierement satisfaits.

ARTICLE II.

Du Choix de l'Étalon & de la Cavale.

LEs Étalons qui viennent des pays chauds, ont été de tout tems regardés comme les meilleurs pour en tirer race : tels sont les chevaux Turcs, Arabes, Barbes & Espagnols : & lorsqu'ils sont bien choisis, les chevaux qui en proviennent, peuvent produire aussi d'excellens étalons. Un

beau cheval Anglois, Danois ou Allemand, s'il eſt de bonne race & bien choiſi, réuſſit fort bien dans un Haras, parce que la Nobleſſe de ces pays eſt fort curieuſe, & n'épargne rien pour avoir des étalons parfaits. Il eſt cependant plus avantageux d'en avoir du pays propre d'où ils ſortent: ils forment preſque toujours des chevaux d'une ſtructure plus noble & plus fiere, ils réſiſtent mieux à la fatigue, & vivent plus long-tems que les chevaux qui ſont ſortis d'étalons du côté du Nord.

Un étalon Barbe fait ordinairement plus grand que lui, ſur-tout en France ; mais il ne faut pas qu'il ſoit haut ſur jambes, ni trop long jointé ; il faut au contraire qu'il ait le pâturon un peu court, mais gros à proportion de ſa jambe & flexible.

Les étalons d'Eſpagne ne réuſſiſſent pas ſi bien, parce qu'ils ſont plus petits qu'eux, & qu'une jument n'en retient pas ſi bien que d'un Barbe. Lorſqu'on veut tirer race d'un cheval d'Eſpagne, il faut le choiſir fort de corps, d'épaules & de jambes, & d'une taille avantageuſe ; car les poulins qui en proviennent dégénerent toujours de ce côté-là.

Un étalon pour être beau, doit être grand, relevé du devant, ſain par tout le corps, jeune & ſans défauts : n'avoir point la vûe altérée, les reins bas, les jarrets, les jambes, ni les pieds défectueux ; ſur-tout qu'il ne ſoit point ſerré du derriere, ni étroit du devant, mais bien ouvert entre les bras & les jarrets.

Il ne ſuffit pas ſeulement pour le choix d'un étalon, qu'il ſoit d'une magnifique figure, & qu'il n'ait aucun des défauts extérieurs décrits dans la premiere partie de cet Ouvrage : une choſe auſſi

essentielle, & à laquelle bien des gens ne font pas d'attention, ce sont les qualités intérieures qu'il faut rechercher outre la figure, & qui ne sont que trop souvent négligées. C'est précisément ce manque d'attention & de connoissance, qui multiplie les belles roses, dont le prix ne devient considérable que par l'ignorance de ceux qui s'en entêtent, parce que les faux connoisseurs s'imaginent que la bonté est inséparable de la beauté. Il y en a qui tombent dans une autre erreur non moins dangereuse, qui est, qu'après s'être servi long-tems d'un cheval entier, lorsqu'il commence à s'user ils le confinent dans un haras, comme s'il suffisoit qu'un cheval eût été bon dans sa jeunesse pour qu'il produise de bons chevaux dans un âge trop avancé. Un cheval hors d'âge, usé, ou qui a fait de grands efforts, ne peut plus engendrer des poulins sains, nerveux & vigoureux.

Les qualités essentielles dans un étalon, à l'approche d'une jument, sont l'activité & la légéreté; car s'il est froid & mol, il ne fera que des poulins lâches & sans vigueur.

Quoique, contre l'avis de bien des Auteurs, je ne regarde la différence des poils, que comme un caprice & un jeu de la nature, je suis pourtant d'avis qu'on choisisse des étalons qui soient d'une robe & d'un poil estimés des curieux, non que je les croye meilleurs, mais uniquement pour donner une bonne teinture à un haras.

Les poils les plus en réputation sont le noir de jais, le beau gris, le bai châtain, le bai doré, l'alezan brûlé & l'alezan vineux, l'isabelle doré avec la raie de mulet, les crins & les extrémités noi-

res. Tous les poils qu'on appelle lavés & malteints, avec des extrémités blanches, avec raiſon ne ſont pas recherchés pour le haras.

Suivant ce que nous venons de dire pour le choix d'un étalon ; l'unique moyen pour avoir de beaux, de bons & de courageux chevaux, c'eſt d'acheter, ſans ménager ſur le prix, des étalons, qui outre la figure, ayent encore toutes les qualités qu'un brave cheval doit avoir, ſavoir, la bouche bonne & fidelle, les reſſors des hanches unis lians, une ſoupleſſe d'épaules qui les rendent libres & legers autant qu'un cheval peut l'être naturellement ſans le ſecours de l'art. Toutes ces qualités doivent encore être accompagnées d'une grande docilité, jointes pourtant à un naturel gaillard & vigoureux. Tout cheval naturellement hargneux, malin, fougueux, ombrageux, rétif, ramingue, dangereux de la dent & du pied, traître & ennemi de l'homme, doit être abſolument exclus du haras ; car tous ces défauts ſe communiquent & empeſtent la race.

Comme les qualités que nous venons de décrire pour former un bon étalon, ne ſe trouvent pas dans la ſimple figure ; on doit abſolument monter celui qu'on veut acheter, pour juger de ſa reſſource & de ſa vigueur, & pour ſentir s'il ne péche point du côté de la bouche, des épaules, des hanches, des jarrets, &c. & s'il n'a aucun vice intérieur.

On ne ſauroit non plus être trop ſur ſes gardes, pour éloigner d'un haras, les étalons qui ont des défauts héréditaires : ces défauts ſont, au dire des connoiſſeurs, la pouſſe, la morve, la courbature, les jarrets gras, les courbes, les veſ-

figons, les éparvins, les jardons, les formes, les jambes arquées; ceux d'être rampin, lunatique, colere, fujet aux vertiges, d'avoir le tic, les yeux chargés, troubles & fujets aux fluxions; aufquels on ajoûte, comme nous l'avons dit ci-deffus, les vices qui viennent de malice & de pure mauvaife volonté : tous lefquels défauts fe communiquent ordinairement de génération en génération.

Lorfqu'on eft curieux d'avoir des chevaux de carroffe pour former de beaux atelages, il faut choifir un étalon d'une plus grande ftructure que pour la felle, & l'affortir avec des jumens de fa taille. Ceux qui font les plus recherchés pour cet ufage, viennent des plus beaux haras de Danemarck & d'Allemagne; mais fi on les veut d'une belle tournure & fans défauts, il ne faut avoir aucun égard au prix; car ils font très-chers, même dans le pays.

Tout ce qu'on vient de dire du choix d'un étalon, doit également s'entendre de celui d'une cavale; car fi elle n'a les mêmes qualités, il eft à craindre, malgré la perfection de l'étalon, que les poulins qu'elle produiroit ne fe reffentiffent de fes propres défauts.

Les jumens Angloifes & les jumens Normandes font regardées comme les meilleures, pourvû qu'elles foient de bonne race, relevées du devant, bien fournies, épaiffes, grandes de corps, le corfage pourtant médiocrement long, le cofre large, c'eft-à-dire, la côte ronde, ample & le flanc plein.

Comme les étalons Barbes, Efpagnols & autres des pays orientaux & méridionaux, font or-

dinairement très-fins, si la jument étoit de la même finesse, les poulins qui en proviendroient seroient trop minces de corps & de jambes. Elle ne doit pas non plus être beaucoup plus haute que l'étalon, parce que le poulin croîtroit trop en jambes.

Il est si important d'avoir des jumens de bonne race, qu'on remarque qu'une jument engendrée d'un mauvais cheval, quoique belle d'elle-même, ne produit rien qui vaille, quand même le poulin paroîtroit d'abord bien fait & beau; car en croissant il décline; au lieu qu'une jument qui sort de bonne race, quoique son poulin n'ait pas une belle apparence dans sa premiere jeunesse, en croissant il embellira autant que l'autre deviendra laid.

Comme l'expérience fait voir que les poulins tiennent ordinairement de l'étalon, il y a des gens qui ne s'attachent pas tant à la figure de la jument, pourvû qu'elle soit bonne nourrice, c'est-à-dire, qu'elle ait beaucoup de lait.

Lorsqu'une jument étrangere péche par trop de finesse, & qu'elle a d'ailleurs des qualités, on lui donne un étalon étoffé qui ait de la jambe. Si c'est une jument du pays, qui soit épaisse, traversée & bien fournie de jambes, il faut lui donner un cheval fin; c'est ainsi qu'en assortissant les différentes espéces de figures, on peut rençontrer la belle nature.



ARTICLE III.

Des Régles qu'on doit obſerver dans la conduite d'un Haras.

LEs principales régles qui s'obſervent dans la conduite d'un haras, regardent la diſtribution de ſon terrein ; l'âge que doivent avoir les étalons & les jumens ; la quantité de jumens qu'un étalon peut ſervir ; le tems de la monte ; la maniere de faire couvrir ; & le tems où la jument met bas.

Diſtribution du terrein.

Il faut qu'un haras ſoit placé dans un grand parc ou enclos, dont le terrein & l'expoſition ſoient ſelon ce que nous avons dit dans l'article 1. Ce parc doit être partagé en pluſieurs enclos, entourés de bonnes paliſſades, d'une hauteur ſuffiſante pour que les jumens & les poulins ne puiſſent les franchir.

Si la nature n'a point produit dans le terrein deſtiné pour cet uſage, quelque petite riviere, ruiſſeau ou fontaine, ce qui ſeroit très-avantageux pour y abreuver les jumens & leur ſuite, il faut y faire quelques abreuvoirs.

Il faut pratiquer dans ces différens enclos des écuries de planches, dont l'entrée ſoit fort large, pour mettre les jumens & les poulins à couvert, dans un tems d'orage & pour les garantir de la grande ardeur du ſoleil.

Il doit auſſi y avoir un homme vigilant, qui

prenne garde, nuit & jour, à ce qui se passe, afin de remédier aux désordres qui peuvent arriver, & d'en donner avis au chef du haras; & cet homme est logé dans une cabane de planches.

En Hongrie, en Pologne, & en quelques autres endroits de l'Europe, les haras ne sont point fermés. On y laisse les poulins en plein air pendant une bonne partie de l'année, sans les rassembler; ce qui les rend sauvages, ennemis de l'homme, & par conséquent difficiles à domter. Ils sont avec cela pour l'ordinaire mal tournés & mal adroits, quoique sortis de bonne race. Il est vrai qu'ils sont d'une plus grande fatigue, & rendent plus de service que les autres.

L'âge que doivent avoir les Etalons & les Jumens.

Si l'Etalon est un Barbe, un Espagnol au autre des Pays chauds, il faut qu'il ait sept ans faits avant que de le faire couvrir. Si c'est un étalon Anglois, Danois, ou Allemand; comme ceux de ces pays sont plutôt formés, on peut les faire couvrir à six ans. Il y a des gens qui très-mal-à-propos se servent de poulins de trois ou quatre ans pour cet usage, parce qu'ils paroissent avoir pris leur croissance; mais c'est un abus que l'avarice a introduit dans quelques Provinces, d'où il sortoit autrefois d'excellens chevaux; car il n'est pas possible que dans un âge si tendre ils puissent engendrer des chevaux vigoureux, puisque n'ayant pas encore changé toutes leurs dents, ni jetté entiérement la gourme, leur sang ne peut être purifié, ni leur tempérament affermi.

Lorſqu'un étalon a été ménagé & n'a point fait d'efforts, il peut ſervir dans un haras juſqu'à vingt & même vingt-cinq ans : il vaut pourtant mieux le réformer vers la ſeiziéme ou dix-huitiéme année ; car paſſé cet âge-là, ſes efforts n'ayant plus la même vigueur, ſes forces & ſon brillant commencent à déchoir, & le poulin doit ſe reſſentir de cette foibleſſe.

A l'égard d'une Jument, on peut la faire couvrir à l'âge de quatre à cinq ans ; car les femelles dans toutes les eſpéces d'animaux ſont plus avancées que les mâles : & il faut auſſi par la même raiſon la retirer du haras vers la quatorziéme ou quinziéme année.

La quantité de Jumens qu'un Etalon peut ſervir.

Un bon Etalon pourroit abſolument fournir à une vingtaine de Jumens ; mais il ne faut pas ſe laiſſer tromper par l'ardeur qu'il fait paroître pour multiplier ſon eſpéce. Dans les haras conſidérables, on n'a coûtume de donner à un étalon que dix ou douze jumens, parce que devant renouveller pluſieurs fois l'accouplement à chacune, juſqu'à ce qu'on juge qu'elles ſoient pleines, un plus grand nombre pourroit l'épuiſer ou du moins produiroit des poulins foibles & étiques. On préſente toujours à l'étalon la jument la plus diſpoſée à le ſouffrir.

Il faut qu'un étalon ait été préparé deux ou trois mois avant la monte. On doit pour cela le nourrir de bonne avoine avec un peu de féveroles mêlées dedans, ſurtout point de foin, ou très-peu, mais beaucoup de paille de froment ; le te-

nir toujours en cet exercice, le mener deux fois le jour à l'abreuvoir ; le promener enſuite environ une heure ſans l'échauffer. S'il reſtoit toujours à l'écurie, il courroit riſque de devenir pouſſif, ou tout au moins gros d'haleine.

Le tems de la monte.

La ſaiſon pour faire couvrir une jument, eſt depuis la mi-Mars juſqu'à la fin de Mai, qui eſt le tems où elles deviennent ordinairement en chaleur ; & cette diſpoſition de nature les rend capables de produire un fruit plus parfait. C'eſt pour cette raiſon que huit ou dix jours avant que de lui préſenter l'étalon, on a coutume de lui donner un peu de chenevis, ſoir & matin, mêlé dans ſon avoine.

On remarque qu'une jument ne reſte pas plus de quinze jours ou trois ſemaines dans un degré de chaleur convenable ; & c'eſt à quoi il faut être attentif pour pouvoir profiter de ſon véritable période ; ce qui donne plus ou moins de vertu pour la génération. Il y a beaucoup de jumens qui reſtent en chaleur une bonne partie de l'année ; mais ce ſont celles qui n'ont point été couvertes.

La raiſon pour laquelle on fait couvrir les jumens au commencemens du Printems, n'eſt pas ſeulement parce qu'elles ſont plus ordinairement en chaleur dans cette ſaiſon ; mais auſſi parce que le poulin aura par ce moyen, deux Etés contre un Hyver. Et lorſqu'une jument pouline à l'arriere ſaiſon, le poulin qui en vient eſt communément foible, parce que le défaut d'herbes fait

que la jument ne fournit point de lait aſſez abondamment : ce qui n'arrive pas lorſqu'elle met bas au Printems.

Il faut qu'une jument ſoit en bon état lorſqu'on lui préſenté l'étalon ; mais ſi elle eſt trop graſſe, elle pourroit bien ne pas retenir. Elle doit avoir été nourrie au ſec, de même que l'étalon, parce que le verd étant une nourriture molle & froide, ayant moins de ſubſtance que le grain & fourage ſec, il ſeroit à craindre que cela ne cauſât quelque altération ou foibleſſe dans le tempérament du poulin. Elle doit auſſi avoir été tenue en exercice, c'eſt-à-dire, montée ou employée à quelqu'uſage dont le travail ne ſoit pas violent, afin qu'elle ne ſoit pas trop fougueuſe aux approches de l'étalon. Ils doivent être l'un & l'autre déferrés du derriere, de peur d'accident.

On donne à l'étalon une nourriture plus forte pendant tout le tems qu'il ſert les jumens : il eſt bon meme, entre l'ordinaire de midi & celui du ſoir, de lui donner un peu de froment, pour l'échauffer & le rendre plus vigoureux. Mais s'il avoit coûtume de boire exceſſivement, il faudroit l'en empêcher, parce que la trop grande quantité d'eau le rendroit flaſque & l'empêcheroit de bien digérer les alimens : d'ailleurs cet excès de boire pourroit le rendre pouſſif; parce que les chevaux qui boivent beaucoup mangent auſſi exceſſivement.

Maniere de faire couvrir.

On fait couvrir en main ou dans l'enclos : la maniere la plus ordinaire & la plus ſûre eſt de faire couvrir en main. Pour cela un homme adroit tient

tient la jument, & deux autres conduifent l'étalon avec de bonnes longes attachées de chaque côté à un caveçon. On peut auffi attacher la jument entre deux piliers.

Si-tôt que l'étalon a fait fa fonction, il faut promener la jument l'efpace d'un quart-d'heure, afin qu'elle retienne mieux. Quelques-uns dans cette vûë, lui font jetter un feau d'eau fraîche fous la queue pour l'empêcher d'uriner.

Il y a des haras où l'on fe fert d'un étalon d'effai pour voir fi la jument eft en état. C'eft pour l'ordinaire un cheval de peu de conféquence; & lorfque la jument eft prête à le recevoir, on le retire, & on fait avancer le véritable étalon, qu'on laiffe un peu de tems, à quelque diftance, & vis-à-vis de la jument, afin qu'elle le confidére.

Ceux qui ne fuivent pas la méthode de faire couvrir en main, mettent dans un enclos féparé, dix ou douze jumens, & y introduifent enfuite l'étalon. On l'y laiffe quatre ou cinq femaines, qui eft à peu près le tems qu'il faut pour couvrir lefdites jumens à plufieurs reprifes, après lequel tems on le retire. Il faut le nourrir de bonne avoine, & dans l'intervalle de fon ordinaire lui donner une fois le jour une petite mefure de froment mêlé avec un peu de féveroles pour l'échauffer & lui donner plus de courage.

On reconnoît qu'une jument a retenu ou non, lorfqu'environ trois femaines après avoir été couverte on lui préfente l'étalon, qu'on tient éloigné d'elle environ à quinze pas. Si elle vient à lui, c'eft fouvent une preuve qu'elle eft encore en amour, & qu'elle pourroit bien n'être pas pleine. On fait auffi l'expérience ordinaire, qui eft de

lui verser de l'eau froide dans les oreilles, & si elle se secouë rudement, on peut conclure qu'elle n'est pas pleine. Alors on la fait recouvrir par un autre étalon. Il y a des gens qui mal à propos font saigner la jument de la veine du col positivement dans le tems que l'étalon fait sa fonction, prétendant que cette opération la fera concevoir indubitablement ; ce qui, au rapport des habiles Médecins & Anatomistes, est plus dangereux qu'utile pour la conception.

Une autre erreur qui n'est pas moins considérable, c'est de croire que si le tems est beau & serein dans le tems que la jument conçoit, le poulin en sera plus beau; qu'au contraire s'il est pluvieux, venteux ou orageux, il sera défectueux & vicieux; d'autres ajoûtent qu'il faut faire couvrir la jument depuis le 4 de la Lune jusqu'à son plein. Tous ces anciens préjugés sont absurdes & imaginaires.

On prétend qu'une jument qui a avorté, produit dans la suite des poulins de peu de valeur, & qu'elle n'est par conséquent plus propre dans un haras. Il se trouve aussi des jumens qui sont deux ou trois ans sans porter. Elles sont absolument inutiles; car la dépense de l'entretien excéderoit le prix qu'on retireroit du poulin qui en proviendroit; & il seroit à craindre qu'elle ne fût encore autant de tems à en donner un autre.

Lorsque le ventre d'une jument pleine commence à s'appesantir, il faut la séparer d'avec celles qui ne le sont point, parce que celles-ci étant plus legéres & plus gaies, pourroient en ruant faire avorter celles qui sont pleines.

Le tems où la Jument met bas.

Une cavale porte ordinairement onze mois & quelques jours, quelquefois douze; le terme n'eſt point fixé; & c'eſt un abus que de compter les années des cavales, pour décider du jour qu'elles mettent bas.

Si la jument a de la peine à jetter ſon poulin; on lui fait prendre de la poudre cordiale, ou de la thériaque dans du vin, pour l'aider & lui donner de la force. L'huile d'olive & la fleur de ſoufre ſont bonnes auſſi pour cela. D'autres verſent dans les naſeaux du vin bouilli avec du fenoüil & de l'huile d'olive, ce qui les faiſant ébrouer fortement peut pouſſer le poulin dehors; quelquefois même, en lui ſerrant ſimplement les naſeaux, l'effort qu'elle fait pour reprendre haleine, la pourra faire pouliner.

Lorſqu'il arrive qu'une jument eſt prête à jetter ſon poulin, dans le tems qu'on met les autres à l'herbe, il ne faut pas l'y mettre qu'elle ne ſoit rétablie & ſon poulin fortifié. On doit la tenir quelque tems à l'écurie, lui donnant de bonnes nourritures pour la raffermir dans ſon travail, & pour mettre ſon poulin en état de la ſuivre au pâturage.

Si le poulin eſt mort dans le ventre de la mere; ce qui ſe connoît lorſque les derniers jours de ſon terme, & même auparavant, en mettant le plat de la main ſur le flanc de la jument, on ne ſent plus remuer ſon fruit; lequel accident arrive par chute, coup de pied, ou effort extraordinaire; il faut alors pour conſerver la jument, prendre une

pinte de lait de jument, d'âneſſe, ou de chevre; une pinte d'huile d'olive; trois chopines de leſſive forte & une chopine de jus d'ognon blanc; faire tiédir le tout enſemble, & le faire avaler en deux fois à la jument, en laiſſant deux heures d'intervalle d'une priſe à l'autre.

Si ce reméde n'a point d'effet, il faut qu'une perſonne adroite après s'être bien huilé la main & le bras, tâche de tirer le poulin, en entier ou par piéces; ou ſi la tête ſe préſente, on attache une groſſe ficelle au menton en forme de nœud coulant; ce qui aide beaucoup à le tirer.

Il arrive quelquefois auſſi que le poulin ſans être mort ſe préſente de travers (c'eſt toûjours du côté de la tête qu'il doit ſe préſenter;) il faut dans ce cas ſe ſervir de la main & du bras, de la même façon qu'on vient de le dire, afin de le tourner du ſens qu'il doit ſe préſenter.

C'eſt l'uſage de faire recouvrir la jument huit ou dix jours après qu'elle a pouliné, afin que la ſaiſon ne ſe trouve pas trop avancée. Cela ſe pratique dans les haras où l'on veut mettre tout à profit; mais ſi quelque Seigneur curieux en chevaux ſuperbes veut en faire la dépenſe, il ne faut faire couvrir chaque jument que lorſque ſon poulin ſera ſevré, c'eſt-à-dire, ne lui donner l'étalon qu'un an après qu'elle aura pouliné. Par cette méthode une jument ne produira qu'un poulin tous les deux ans, mais il ſera infiniment plus beau & plus vigoureux, que s'il tetoit ſa mere étant pleine.

Il y a des auteurs qui prétendent que la membrane dans laquelle eſt enveloppé le poulin en venant au monde, étant deſſéchée & miſe en pou-

dre, est un reméde excellent pour la toux des jeunes poulins qui tétent, en leur en donnant une bonne pincée mêlée dans du lait. D'autres assurent que le poulmon d'un jeune renard aussi mis en poudre fait le même effet, non seulement pour les poulins, mais pour les chevaux de tout âge.

ARTICLE IV.

De la maniere d'élever les Poulins jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service.

Dans quel tems il faut les sevrer.

LEs Poulins ne doivent teter que six ou sept mois; car l'expérience fait voir, que ceux qui tétent jusqu'à dix ou onze mois, quoiqu'ils ayent plus de chair & une taille plus avantageuse, ne valent pas ceux qu'on sévre plutôt. Les derniers ayant été nourris d'abord avec des alimens secs & chauds, leur taille devient plus dégagée, leur sang plus vif & leur tempérament plus vigoureux qu'à ceux qui tétent plus long-tems.

Lorsqu'on les sévre, il faut les mettre dans une écurie bien nette, avec de bonne litiére fraîche nuit & jour, ayant soin de nettoyer leur écurie deux fois le jour pour les tenir propres. On ne les attache point qu'ils n'ayent trente mois, & il ne faut pas les panser de la main avant ce tems, parce que leurs muscles & leurs ossemens étant encore trop tendres, on les empêcheroit de profiter. Si la mangeoire & le ratelier étoient trop élevés, cela les obligeroit de lever la tête trop haut,

& pourroit leur donner un tour d'encolure fausse & renversée. Lorsque le tems est beau, on leur fait prendre l'air dans quelque endroit fermé, ou il n'y a aucun embarras, soit de pierre ou de bois, ni aucun trou, ni autres choses semblables qui puissent les estropier.

On les nourrit d'avoine ou d'orge moulu mêlé avec du son, soir & matin. On peut aussi leur donner un peu du foin, pourvu que ce soit du plus fin. Cette nourriture dont la quantité doit être proportionnée à leur âge, les fait boire, leur donne du corps, des forces & du nerf. On leur retranche au printems cette nourriture pour les mettre à l'herbe, lorsqu'elle est devenue assez grande; car lorsqu'elle est nouvelle & trop tendre, elle lâche le ventre, & peut par conséquent affoiblir un poulin & même le faire mourir.

Lorsque les poulins ont atteint l'âge de trente mois, il faut alors les traiter avec encore plus d'attention, leur donnant un licol, les attachant dans des places séparées, les nétoyant, les pansant de la main, & les couvrant comme les autres chevaux d'âge plus avancé. Si avant cet âge on leur donnoit à manger le grain tout entier, les dents & les jointures de la ganache étant encore trop tendres pour moudre le grain sec, les efforts qu'ils feroient en mâchant, pourroient leur attirer des fluxions sur les yeux. Le grain sec donné trop tôt à un poulin, produit encore un autre mauvais effet, qui est de lui user les dents, & de le faire paroître plus âgé qu'il n'est.

Il faut tondre la queue des poulins d'un an, afin qu'elle revienne plus touffue & plus forte, & par conséquent plus belle; on peut même la ton-

dre deux ou trois fois, c'eſt-à-dire, tous les ſix mois; elle en ſera plus belle & plus épaiſſe, & les crins plus forts pour réſiſter au peigne.

On doit bien ſe donner de garde de mêler les poulins mâles d'un an & demi ou deux ans, avec les poulines du même âge, non plus qu'avec les autres cavales du haras, parce que commençant à ſe ſentir alors, ils s'amuſeroient avec les jeunes poulines, & au lieu de profiter, ils dépériroient. Pour éviter cet inconvénient, on met les jeunes cavales de deux ans avec leurs meres, & les poulins du même âge avec ceux de trois ou quatre ans.

On retire les poulins à la St. Martin pour les remettre à l'écurie, où on leur donne une nourriture convenable & proportionnée à leur âge, comme on vient de l'expliquer ci-deſſus: & afin qu'ils deviennent beaux, fermes & vigoureux, on ne les remet plus au pâturage lorſqu'ils ont atteint l'âge de trois ans. A l'égard des jumens, on peut les y laiſſer juſqu'à leur quatriéme année accomplie.

Soleyſel donne un reméde pour fortifier les jambes des poulins lorſqu'elles ſont menuës, il l'aſſure excellent. C'eſt de prendre une livre d'huile d'olive, un quarteron de ſel de verre bien pilé, demi-once de ſang dragon, 4 onces de caſtoreum bien ſec; il faut y ajoûter une pinte d'eſprit de vin: laiſſer repoſer le tout à froid, l'eſpace de 12 heures, y ajouter enſuite une pinte de fort vinaigre, autant d'urine d'homme qui boive ſon vin pur, faire bouillir le tout pendant une heure. De ce bain fort chaud il faut en froter les jambes, depuis l'épaule & depuis le graſſet

jusqu'à la couronne, frotant vivement, avec la main à rebrousse poil l'espace d'un quart d'heure, deux fois par jour pendant huit ou dix jours. Ce reméde se fait quelques jours avant que de monter un poulin : ou bien on le fait deux fois l'année, l'une au Printems, l'autre en Automne, jusqu'à quatre ans & demi.

De la maniere dont on apprivoise les Poulins pour les rendre dociles.

Nous avons dit dans le Chapitre second de la 2e. Partie, que la docilité étoit une des premieres qualités que tout cheval doit avoir, & qu'il falloit employer toute la patience, toute l'adresse & toute l'industrie imaginables, pour rendre les jeunes chevaux doux, familiers & amis de l'homme.

Quoiqu'on ne doive se servir d'un cheval de selle qu'à cinq ans, parce qu'avant cet âge il est trop foible pour soutenir la fatigue ; il faut cependant commencer dès l'âge de trois ans ou trois ans & demi à l'aprivoiser. Voici comme on s'y prend : on l'accoûtume d'abord à souffrir sur le dos une selle légere avec des sangles qui ne lui pressent point le ventre, & une croupiere qui ne soit pas trop courte : on le laisse ainsi sellé deux ou trois heures par jour. On l'accoûtume de même à souffrir qu'on lui mette le bridon dans la bouche ; car il ne faut point de bride dans les commencemens pour les jeunes chevaux. On lui leve tous les jours les quatre jambes, & avec un bâton on frappe le dessous du pied, comme si uo vouloit le ferrer.

Lorſqu'il ſera accoutumé à ſouffrir le bridon & la ſelle, dans l'écurie, il faudra dans le même endroit faire monter deſſus & deſcendre un homme leger, le cheval reſtant en place, afin de le rendre doux au montoir.

On le fera troter de deux jours l'un à la longe, avec un caveçon ſur le nez, ſans être monté, & ſur un terrein uni. Lorſqu'il tournera facilement aux deux mains, qu'il viendra volontiers, à la fin de chaque repriſe, proche de celui qui tient la longe, il faudra dans la même place le monter & le deſcendre ſans le faire marcher, juſqu'à ce qu'il ait quatre ans: alors on le fera marcher au pas & au trot, quelquefois à la longe, quelque fois en liberté, ſelon qu'il obéira, & ſurtout à de petites repriſes. Avec ces précautions on viendra à bout de toutes ſortes de poulins, quelque farouches qu'ils ſoient d'abord; & jamais en s'y prenant de cette façon, ils ne deviennent rétifs, ni ramingues, ni difficiles à ferrer, à ſeller, à brider & à monter; toutes choſes eſſentielles pour la docilité.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur la maniere de commencer les jeunes chevaux; parce que ce ne ſeroit qu'une répétition de ce que nous avons déjà dit dans la deuxiéme Partie de cet Ouvrage, où l'on trouvera toutes les leçons qui regardent la maniere d'acheminer les jeunes chevaux, & les principes qu'il faut ſuivre pour les dreſſer aux uſages auxquels on les deſtine.

FIN.



TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES

Contenus dans ce second Volume.

TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de l'Avant-main.

ARTICLE II.

Des Maladies du Corps.

ARTICLE III.

Des Maladies de l'Arriere-main.

CHAPITRE III.

Fin de la Table.



TABLE ALPHABETIQUE DES MALADIES ET DES REMEDES

Contenus dans ce second Volume.

A

M.

N.

O.

Fin de la Table Alphabetique.